

37866

FRANÇOIS DANTEC

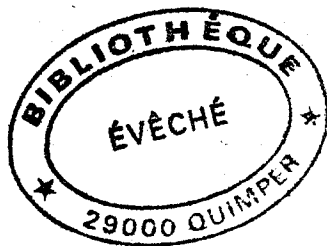
Séminariste

LA BELLE VIE ET LA
MORT MAGNIFIQUE
DE L'ABBÉ
JEAN SUIGNARD
(1920-1944)

Préface par le R. P. de MORÉ-PONTGIBAUD, s. j.

Doyen de la Faculté de Théologie d'Angers

F.B.
922
Sui



ANGERS
L'IMPRIMERIE DE L'ANJOU
21, Boulevard G.-Dumesnil

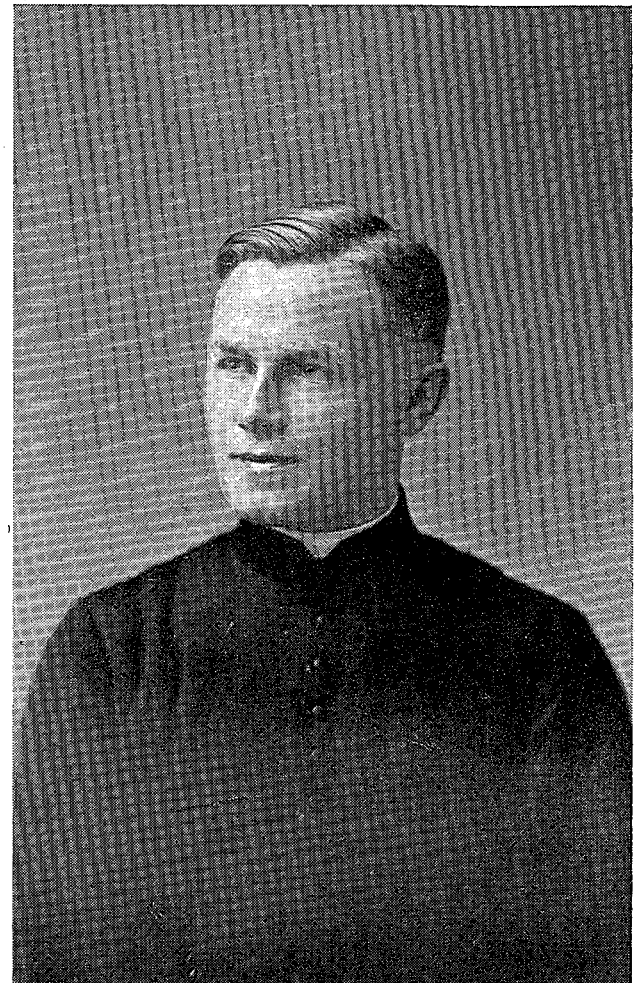
1946

Imprimatur :

Corisopiti (Quimper) die 12 Novembris 1945

A. LOUVIÈRE

Vic. Gén.



A NOTRE-DAME DES PORTES

*en signe de gratitude
et de filiale affection.*

A LA MEMOIRE

DE TOUS MES AMIS MORTS POUR LA FRANCE

ET EN PARTICULIER DES ABBÉS

Jean MOAL, Séminariste (1915-1940)

Joseph TANGUY, Prêtre (1911-1940)

Marcel ROLLAND, Prêtre (1912-1944).

PRÉFACE

De Bretagne nous parvient ce petit volume, simple et plein comme la vie de celui dont il contient la brève histoire.

Jean Suignard n'était certes pas un inconnu pour nous.

En octobre 1939 il était venu faire sa théologie à la Faculté d'Angers, et dès l'abord, il eût été difficile de ne pas subir son attirance, de ne pas le distinguer, entre beaucoup d'autres, à la lumière de ses yeux et à son large sourire.

Très vite il s'était manifesté comme une nature riche et franche, avide de connaître les sciences sacrées et de se former à toutes les disciplines humaines, étudiant personnellement, exprimant ce qu'il pensait d'une manière vive et directe qui éveillait l'attention et provoquait la sympathie.

C'est ainsi qu'il passa quatre ans parmi nous, et cependant nous ne le connaissions pas. Il a fallu que le dévouement tragique de sa mort intervînt pour lever les voiles et nous permettre de lire en son âme.

Dans cette courte carrière, aucun événement extérieur d'importance, sauf le dernier, — mais, si l'on osait employer des mots d'artisan pour qualifier une vie humaine, on dirait : une belle réussite, une émouvante rencontre, — et combien attachante ! — de la nature et de la grâce.

De la nature il goûtait, il aimait éprouver et connaître presque tout ce qu'il y a en elle de sain et de noble : les

beaux paysages, et avant tout ceux de sa Bretagne, ses monts et ses rivages, le travail des mains et le travail de la terre, — le travail de l'esprit surtout, comme il était normal, les fortes études et les belles lectures.

Tendresse reconnaissante et passionnée pour sa famille, joies de l'amitié, plus tard dévouement à ses élèves, ces choses simples, qui font l'homme complet, étaient en lui.

Mais tout cela était illuminé et transformé par la poursuite avide d'une beauté plus haute. Il avait très vite compris, dès son premier contact avec la théologie, que la nature ne se suffit pas, et qu'une philosophie « séparée » est un mensonge. La science sacrée, la découverte de ce qu'est, en réalité, la grâce divine par rapport à ce que nous sommes, l'avaient « renversé » et ébloui. La théologie lui était devenue « un domaine immense et ensoleillé où il découvrait chaque matin des horizons nouveaux ».

Mais il eût été tout à fait contraire à son tempérament et à son amour de la vérité intégrale de se cantonner dans la spéculation, et il savait qu'en Dieu vérité et bonté sont une même chose. La théologie était pour lui, en même temps, l'école de la vie spirituelle et le chemin de la sainteté.

De ces ascensions spirituelles, on pourra voir, dans ce volume, les étapes. Nous voudrions essayer ici d'en dégager quelques traits, tels qu'ils nous apparaissent à travers ses confidences.

Et tout d'abord c'est le caractère direct, vigoureux, rapide de la montée. Pas de ces hésitations ni de ces va et vient, où d'autres dispersent, et parfois durant de longues périodes, leurs efforts. Le but à atteindre étant conçu, il en poursuit la conquête d'une volonté ardente et forte : « Le changement sera grand, étendu... Je veux changer ». Et d'une année sur l'autre le changement se manifeste, très particulièrement aux approches du sacerdoce. La marche en avant s'accélère, soutenue par la richesse de ses dons humains, sans doute, mais avant tout par la bienveillance

gracieuse de la Providence, qui savait que sa vie serait courte. Cette vie se hâte vers son terme, tout droit, et, selon une de ses expressions familières « flèche vers Dieu ». Puis, c'est la conformité franche et sans réserve de cette vie et de la doctrine qui l'inspire à toutes les exigences de la foi chrétienne. Depuis longtemps il s'était posé le problème de la conciliation de l'humanisme et de la sainteté, il en avait longuement discuté avec ses confrères et amis. Mais très vite, éclairé par les exemples des saints, instruit des conditions selon lesquelles l'homme peut s'épanouir dans l'économie de la Rédemption, il avait compris l'importance du renoncement dans la vie chrétienne, de ce renoncement que prêchaient semblablement St François de Sales et St Jean de la Croix : « Dans le renoncement, véritable fontaine de Jouvence, l'homme a retrouvé son premier climat d'innocence et de grâce ». Sous ces influences, son âme s'ouvrait spontanément à Dieu et s'exprimait en des effusions toutes vives (car il priait comme il parlait), et, souvent, toutes belles, en des prières (à la Ste Vierge surtout) où l'on retrouve à la fois la tendre familiarité de la dévotion médiévale envers « Maman Marie », et les accents plus graves, la forme trinitaire de la piété des premiers siècles : « Que le monde aille par vous au Christ, dans le St-Esprit, sous les regards du Père ».

C'est ainsi qu'il s'était donné, et c'est ainsi que Dieu l'a pris, trop tôt pour nos courtes vues humaines, mais non pas trop tôt pour notre foi, qui sait que « personne n'a plus d'amour que celui qui offre sa vie pour ses amis ».

A tous ceux qui l'ont fréquenté, confrères, amis, compatriotes, à ceux mêmes qui ont entendu seulement parler de lui, ce livre apportera le bienfait d'un contact renouvelé avec cette âme enthousiaste, tendre, virile, qui « voyait grand » et savait conduire à Dieu en se faisant aimer.

Et puisque nous avons l'honneur de représenter ici ses anciens maîtres, nous dirons tout simplement l'émotion et l'admiration que nous avons ressenties en le retrouvant

ainsi, par delà la mort, plus grand et meilleur, et plus « lui-même » que nous ne l'avions connu.

La carrière de professeur a ses difficultés, ses aridités, ses déceptions parfois, mais aussi, comme dans le cas présent, ses joies très pures, ses soudaines et inestimables récompenses.

8 décembre 1945,

CH. DE MORÉ-PONTGIBAUD S. J.

AVANT-PROPOS

C'est ici un simple recueil de souvenirs et de témoignages pieusement glanés par un ami pour les amis de Jean SURNARD.

Simple comme son sourire, souriant comme sa simplicité.

PAGES DE FIDÉLITÉ.

Il y a des figures dont l'image nous accompagne, tantôt vague et flottante, tantôt précise et lumineuse. Mais le souvenir de nos morts tend à s'éteindre du fait de leur absence. Plusieurs ont pensé que le jeune prêtre si prématurément enlevé à notre affection méritait d'être sauvé de l'oubli.

Cette plaquette se propose de lui garder sa part de présence parmi nous. Et c'est pourquoi il la fallait juste et complète, évocatrice et circonstanciée afin qu'elle fit plaisir à tous ceux qui l'ont connu en le leur rendant aussi fidèlement que possible.

Si certains y trouvent des longueurs, qu'ils veuillent bien penser que tels traits, telles paroles ou telles citations, indifférents en apparence, seront peut-être pour d'autres source de douces et bienfaisantes émotions.

PAGES DE CONSOLATION.

Quand nous parvint, à des dates et dans des circonstances très diverses, la nouvelle de sa mort si tragique, qui donc

a pu se défendre d'un serrement de cœur, d'une surprise douloureuse et presque d'une irrésistible désolation ?

Toujours la même énigme qui tourmenta chaque génération humaine — « Pourquoi, Seigneur ?... » — et que seul l'Evangile a définitivement résolue.

Si un entrepreneur de choses humaines se comportait de la sorte avec ses meilleurs ouvriers, on le taxerait de folie. Mais la folie de Dieu est plus sage que la sagesse des hommes, et ce qui est sage aux yeux des hommes est souvent folie aux yeux de Dieu. Notre Sauveur est un Christ crucifié, scandale pour les uns, folie pour les autres, mais pour nous force et sagesse de Dieu (1 Cor. 1, 23-24).

« Si le grain de froment ne tombe en terre et ne meurt il reste seul, mais s'il meurt il produit beaucoup de fruit. » (Jean 12, 24-25).

Nous ne comprendrons pleinement qu'au ciel les raisons de la conduite de la Providence. En attendant il nous suffit d'entrevoir, d'adorer et de rendre grâces partout et toujours.

PAGES D'ÉDIFICATION.

Pour nous qui l'avons connu, Jean Suignard parle encore. Il nous dit qu'une doctrine non vécue est une doctrine morte, que l'homme, misérable et désespéré par nature, acquiert de par la grâce la dignité royale de fils de Dieu, avec tout l'enthousiasme et les obligations que ce titre comporte.

Il nous dit qu'« il n'y a qu'une seule tristesse, celle de n'être pas des saints », mais qu'il dépend de chacun de nous de faire de notre vie quelque chose de beau et de grand, de faire de chacune de nos journées la plus belle et la plus joyeuse, la plus sainte et la plus aimante de notre vie parce que la plus filialement obéissante au Père dans l'Esprit du Christ-Jésus sous le regard de Marie.

Et l'on comprend que plusieurs de ses élèves (et d'autres avec eux) l'aient pris comme modèle et comme chef de

file, et que les étudiants du Séminaire Universitaire d'Angers aient cru bon, en fondant leur « *Cercle Jean Suignard* », de le choisir pour guide dans leur ascension vers l'autel.

.....
Sa vie et sa mort, un échec douloureux, une faillite lamentable ?... Combien plutôt une parfaite réussite divine, une épopée merveilleuse au plein ciel de la Joie dans l'amour !

Car nous avons la certitude que rien, ni la vie ni la mort, ne peut nous séparer de l'amour de Dieu dans le Christ-Jésus, Notre-Seigneur (Rom. 8, 39).

En vérité, Dieu est Amour (1 Jean 4, 16).

Ce fut une joie et un encouragement de voir l'aide empressée qu'apportèrent à ce travail tous ceux, parents, amis, maîtres, élèves..., qui en connurent et en approuvèrent le projet. Qu'ils en soient ici remerciés. C'est grâce à leur concours qu'il aura été possible d'évoquer sans trop de lacunes ni d'erreurs la vie, la mort et l'âme de notre cher Jean Suignard.

CHAPITRE PREMIER

Les premières années — L'École primaire Le Petit Séminaire (1920-1937)

« Il y a des mères qui ont l'âme sacerdotale et la transmettent à leurs fils » (R. BAZIN).

§ I. — LES PREMIÈRES ANNÉES (1920-1927)

Fondée au VI^e siècle par Saint Theleau, moine venu du Pays de Galles, la paroisse de Landeleau (monastère ou ermitage de Theleau) groupe 1700 âmes d'une population rurale laborieuse et paisible.

Pays type du bassin de Châteaulin, avec ses vastes ondulations et ses larges vallées où les ruisseaux aux eaux claires et rapides se hâtent avant d'aller se perdre dans la « grande rivière » (ar ster vraz) de l'Aulne.

Centre de culture et d'élevage, où les grands arbres des talus, des chemins et des bois ne paraissent aucunement renoncer à leur ancienne hégémonie sur ces terres de l'Ar-goat. Vue des sommets des Montagnes Noires, qui barrent l'horizon à l'est, la contrée apparaît comme une immense forêt, d'où émergent de loin en loin, tels des phares sur l'océan, les clochers des paroisses, tandis que de légères volutes blanches, dispersées par le vent, signalent l'emplacement des fermes et des villages.

Au demeurant le coin le plus gracieux et le plus calme de la Bretagne de l'intérieur, au charme duquel n'échappait pas le « pèlerin » Anatole le Braz : « Lieu paisible où Saint

Theleau a dû méditer avec délices. Il faut croire que ces saints de Bretagne avaient le sentiment artistique très développé ; ils avaient le goût du pittoresque, savaient choisir entre mille endroits celui d'où ils pourraient le mieux jouir des merveilles de Dieu. On ne saurait rien imaginer de plus frais, de plus gracieux à l'œil et de plus reposant que ce coin de terre. Il semble que ce soit une oasis tout indiquée pour un rêve érémitique » (1).



La Chapelle de Notre-Dame des Portes, à Châteauneuf

A deux kilomètres du bourg, près d'une ancienne voie romaine qui reliait Carhaix à Quimper, une ferme se dissimule dans un fort bouquet de sapins qui tranchent sur la masse des chênes, des bouleaux et des hêtres : c'est le village de Kerancoz (dans le pays on l'appelle Kerhoz). Propriété de famille, améliorée par le grand-père de Jean Suignard, la ferme devait échoir à son père qui en prit possession au retour de l'autre guerre, au moment même où

(1) Cité dans « Landeleau dans la Cornouaille des Monts », du Chan. KERBIRIOU, p. 4.

il venait de fonder un foyer. A cette guerre les familles des deux jeunes époux avaient payé un lourd tribut : trois frères Suignard et un Moreau étaient morts pour la France.

C'est dans ce jeune foyer aux traditions de travail, d'honneur et de foi, au milieu d'une nature débordante de vie, en pleine période de moisson, que naquit, le 11 août 1920, le premier d'une belle famille de six enfants. Baptisé dès le lendemain, il recevait le nom de Jean-Marie. C'était en la fête de Sainte Claire dont l'office, comme un hymne de joie, chante l'union mystique du Christ et de l'âme régénérée par la grâce. Le baptême du Christ — tableau sans art mais non sans éloquence — qui dominait la scène, en fournissait le meilleur commentaire « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ». Toute la vie de Jean Suignard ne sera qu'une prise de conscience et un épanouissement de cette grâce du Baptême qui nous fait les enfants bien-aimés du Père...

Quoique fixée sur le territoire de Landeleau, la famille conservait de fortes attaches avec la paroisse voisine de Châteauneuf, cette terre de prédilection de Notre-Dame des Portes. La figure de Notre-Dame des Portes domine l'âme de Jean Suignard comme la flèche de sa chapelle domine le cours de l'Aulne. Et l'étincelante splendeur de Notre-Dame de Chartres ne mit pas plus d'amour, de joie et de fierté au cœur de Ch. Péguy que la simple beauté de Notre-Dame des Portes au cœur de Jean Suignard.

Dès avant sa naissance, sa mère l'avait consacré à la Vierge, en demandant la grâce d'une nombreuse famille et celle d'un fils prêtre. Et à mesure que la première demande sera exaucée — trois « petites sœurs » (la seconde décédée en bas-âge) et deux « petits frères » viennent peu à peu se joindre à leur aîné — ce sera comme une floraison de Foi, d'Espérance et d'Amour dans toutes ces jeunes âmes vers la Madone de chez nous.

Le Pardon des Portes sera le grand événement de l'année, et tous, grands et petits, y ont leur part de joie. Au milieu des durs travaux de la moisson, c'est une pause, une halte

bienfaisante, un rafraîchissement sur la route poussiéreuse. Le papa ne manque jamais la pieuse veillée du samedi au dimanche, ce rendez-vous de toutes les âmes les plus chrétiennes du canton. Et le lendemain toute la famille s'installe, vaille que vaille, dans la voiture qui l'emmène au grand « Pardon ar Porzou ».

A l'âge de quatre ans, Jean fut transporté d'enthousiasme par un cheval de bois que son père lui ramena de Paris. A partir de ses six ans, on lui confia la garde des vaches ; il s'en acquitta dès l'abord avec un plaisir marqué et une rare perfection qui lui vaudra, à titre de récompense, un tricycle dont il sera justement fier. La garde du troupeau sera longtemps l'occupation favorite de ses vacances. C'est qu'il y trouvera des conditions idéales pour son goût de la lecture, cependant que la chienne Mira suppléera à ses distractions. Dans le pittoresque vallon de son enfance, il trouvera un aliment propice à son imagination. « Les enfants, écrira-t-il plus tard, s'entourent de féerie et de mystère. Quand j'étais petit, je contemplais toujours avec admiration et curiosité la maison qui m'apparaissait au bout du défilé de Pont-ar-Zimac'h, là où disparaissait dans les bois la ligne de chemin de fer, où la longue prairie se perdait et où on pouvait voir à travers les arbres les reflets brillants du canal. Cette maison pleine de mystère, c'était le bout du monde, la fin du pays que je connaissais et le commencement de l'au-delà enchanteur, délicieux, plus attirant que tout le connu, c'était l'horizon de cieux nouveaux ; c'était pour moi la première maison de Carhaix, la ville lointaine, immense, mystérieuse que les grandes personnes avaient vue et qui remplissait mon imagination d'enfant. » Un jour, il fut victime de cette imagination. Alors qu'il gardait ses vaches, il crut entendre un bruit mystérieux à la nuit tombante, et s'en revint tout seul, l'air apeuré et le visage blême. Le lendemain, tout était oublié et il reprenait tranquillement ses fonctions.

Toujours très gai, aimant amuser et jouer des tours, il était très heureux de rendre service. Sa grande joie était

d'aller au bourg pour les commissions. Il lui arrivait même, au grand amusement des passants, de fixer ses paquets au cou du chien Castor tout étonné d'une telle confiance...

D'un caractère doux et affectueux, il éprouvait parfois des crises de colère, d'ailleurs vite apaisées. Un jour, il s'emporta jusqu'à frapper sa sœur, mais à la suite d'une leçon maternelle, il se jeta à genoux pour implorer le pardon de la victime. Une autre fois, au cours de ses vacances, il refusa de revêtir une tenue qui ne lui plaisait pas, se renferma, fâché, dans sa chambre... pour en sortir bientôt et se soumettre de bonne grâce.

Ainsi se déroula son enfance heureuse, sans heurts, sans accidents et presque sans histoire, dans un cadre enchanteur et un foyer très aimant. Ce fut là qu'il puisa le triple amour de sa famille, du travail et de la terre qui l'accompagnera tout au long de sa vie.

Ce fut là, dans cette famille nombreuse, où l'on apprend naturellement à s'oublier et à se gêner les uns pour les autres, que se développa son sens du dévouement et de la bonté aimable et souriante. Ce fut là surtout, dans un milieu alliant au culte de Dieu et de Marie les exemples d'une vie parfaitement chrétienne que naquit et grandit, comme dans une serre idéale la protégeant contre les mille dangers de l'extérieur, la plante fragile entre toutes, mais combien précieuse, de sa vocation. Beaucoup plus tard, déjà au Séminaire, il pourra noter en se l'appliquant à lui-même et aux siens cette pensée de René Bazin : « Il y a des mères qui ont l'âme sacerdotale et la transmettent à leurs fils ».

§ II. — L'ÉCOLE PRIMAIRE (1927-1932)

A l'âge de sept ans, Jean fut mis en pension à l'école Saint-Joseph, à l'ombre même de la chapelle des Portes. L'enfant ne tarda pas à attirer l'attention de ses maîtres par son intelligence, son travail et sa piété.

Doué d'une grande vivacité d'esprit il préférerait, sans né-

gliger le reste, le français et les mathématiques. Son ardeur au travail faillit lui jouer un mauvais tour. Passionné pour l'étude il se fatigua au point de subir une perte de mémoire. Pendant une quinzaine de jours, il ne put ni réussir un devoir ni réciter une leçon. L'incident n'eut pas de suite, mais il servit à tempérer un zèle désordonné. Les notes furent toujours excellentes, et l'on ne s'étonnait pas de le voir remporter les premières places et s'en aller en vacances avec le prix d'honneur. Non seulement il n'eut pas de peine à réussir ses divers examens, mais il y mérita toujours les plus hautes mentions. Au certificat d'études, il n'avait pas eu le temps de transcrire au propre le texte de sa narration. Il remit donc son brouillon à l'Inspecteur chargé de la surveillance. Frappé du naturel avec lequel le candidat lui présentait ses excuses, celui-ci parcourut le texte du devoir et s'empressa de le signaler aux correcteurs comme un modèle du genre. Jean obtint la mention « Très bien »... avec une somme de dix francs que lui remit son professeur.

Déjà il se faisait remarquer par sa pureté et sa délicatesse de conscience. D'instinct il fuyait les mauvais compagnons ; il avait horreur de tout ce qui pouvait souiller son âme. Il fréquentait de préférence un petit groupe d'amis épris du même idéal. Il fallait qu'il s'y sentit en confiance pour s'en remettre à un autre de tâches parfois délicates : « Te souviens-tu, écrira-t-il quinze ans plus tard à un de ses bons amis de Châteauneuf, te souviens-tu de cette première lettre que je fis à mon oncle prêtre et que tu voulus bien composer à ma place ? ».

Pour nourrir sa piété exemplaire, il voulut faire partie de la Croisade Eucharistique, où il fut un modèle. Il lui arriva même parfois de rappeler à l'ordre certains camarades trop oublieux du Règlement. On avait remarqué son attitude recueillie dans la prière. Quand il pouvait sortir de l'école, il aimait s'agenouiller dans la chapelle des Portes.

Frappé par l'ensemble de ces qualités, un prêtre de la

paroisse y discerna les signes d'une vocation sacerdotale. Il lui donna ses premières leçons de latin, et devant les rapides progrès de l'élève, on décida de son entrée en Cinquième au Petit Séminaire de Pont-Croix.

§ III. — LE PETIT SÉMINAIRE (1932-1937)

Les débuts à Pont-Croix furent assez pénibles. Malgré les meilleures dispositions, il en coûte toujours de brûler les étapes. Il faudra un travail acharné et les leçons particulières du professeur de cinquième, pour dépanner le jeune collégien et lui permettre de couvrir son retard. Après la quatrième, à l'âge de quatorze ans, Jean traverse une crise très grave dont l'image demeura profondément ancrée dans son esprit. Dix ans plus tard, il parlera encore de « ce dégoût universel et de ce cafard monstre » qui le décida presque à quitter le collège et à arrêter ses études. La crise fut d'autant plus douloureuse qu'il ne voulut d'abord s'en ouvrir à personne. Rentré avec hésitation il reprit son travail et sa vie de piété, se faisant remarquer par son application et sa régularité. C'est à partir de la seconde que sa supériorité intellectuelle s'affirme plus nettement. Personne ne songe à la discuter, malgré de chaudes compétitions autour de la première place. Ses préférences allaient à l'histoire et à la littérature. D'un tempérament plutôt méditatif (on disait « philosophe ») il ne se mêlait que médiocrement aux ébats, parfois tumultueux, de l'exubérante « bande du fond ». Il fréquentait surtout un cercle d'amis à qui le liait une communauté de caractère, de préoccupations et de goûts. Groupe intime mais un peu étroit. Car Jean n'admettait pas tout le monde dans son amitié. A un compagnon de cours, qui devint plus tard un de ses grands amis, il adressa un jour, en termes assez vifs, cette fin de non-recevoir : « Je ne vais pas avec toi parce que tu dis trop de mal des professeurs ».

Jean Suignard s'est peu exprimé sur ses impressions de

collège. A cette époque, d'ailleurs, il ne livrait guère ses sentiments intimes. « Un peu sceptique à l'égard de la vie monastique et contemplative, fort prévenu à l'égard d'un grand nombre de saints, très peu porté vers les réalités de la vie intérieure. » Ainsi le décrit un de ceux qui l'ont le mieux connu. Du moins il retirait de ses études secondaires une très sérieuse formation intellectuelle. Le diplôme du Baccalauréat (1^{re} partie) et le Prix des Anciens (1^{er} Prix d'Excellence) couronnaient, en juillet 1937, cinq années de labeur acharné.

CHAPITRE II

Le Séminaire (1937-1943)

« Etre un savant et un saint ».

I. — QUIMPER (1937-39)

Lorsque Jean Suignard raconta à ses élèves l'histoire de sa vocation, plusieurs s'en montrèrent bien surpris. Un idéal si pleinement vécu ne supposait-il pas une vocation exceptionnelle, avec tout ce qu'elle comporte de sensible, de merveilleux, de passionné ? En fait, à l'âge de dix-sept ans, le jeune homme se demandait ce qu'il allait devenir. Peut-être même n'y avait-il jamais très sérieusement songé. La suppression momentanée de la Philosophie dans les Petits Séminaires allait précipiter sa décision. Il avait vaguement songé à la médecine. Pour le Séminaire, absolument aucun attrait. Son confesseur lui avait dit qu'il pourrait faire un bon prêtre. Au cours des vacances, il s'en alla interroger quelques-uns de ses amis de collège et résolut tout simplement de suivre l'exemple du... plus grand nombre !

Cet essai loyal et généreux devait trouver sa récompense. Après une étude approfondie du problème, il ne tardait pas à découvrir la véritable nature de la vocation. « Pouvoir et vouloir : tout est là. Qu'on ne vienne pas nous parler de voix intérieure, d'instinct, d'inclination dominante. Tout cela c'est du sensible. A dix, douze ans, le critère de la vocation est sans doute cet attrait sensible ; mais à dix-huit et vingt ans, l'attrait sensible est absolument né-

gligeable, son absence ne prouve rien et sa présence pas grand' chose. L'essentiel, la seule chose qui compte est de posséder les aptitudes requises — et c'est au Directeur seul d'en juger — et de vouloir être prêtre. « Tu peux : veux-tu ? ». Dès la fin de sa première année de Séminaire, le voilà définitivement fixé sur son avenir.

Cette première année devait être marquée par un événement considérable. Aux vacances de Pâques, à la veille de la rentrée, Jean eut la grande douleur de perdre son père. Il en conçut une immense peine, dont seuls quelques amis percurent les échos. La date du 1^{er} mai lui restera toujours chère entre toutes, parce qu'elle constituait comme un nouveau tournant dans sa vie. La pensée de son père vénéré l'accompagnera à toutes les heures graves de son existence, comme un exemple et un rappel. Il notera dans son carnet intime ces lignes du fondateur de la J. O. C. : « Mon père mourut à la tâche au cours de mon année de Philosophie. Après lui avoir fermé les yeux, je fis serment sur sa dépouille mortelle, de me tuer pour le salut de la classe ouvrière ». Pour le jeune homme florissant de santé, ce fut la première rencontre avec la mort ; pour le fils très aimant ce fut comme la découverte de la souffrance ; pour le futur médecin des âmes ce fut le consolant spectacle d'une sainte mort. On ne comprend pleinement la douleur qu'après l'avoir éprouvée soi-même, et pour bien consoler les autres il est bon d'avoir eu besoin d'un consolateur...

Plusieurs années plus tard, il lui suffira d'évoquer son expérience personnelle pour adoucir la peine d'un ami qui venait lui aussi de voir mourir son père. « Permits-moi de te dire un mot de consolation, un mot du bon Dieu. Il y aura cinq ans le jour de ma Première Grand' Messe, le 2 mai 1938, on enterrait à Châteauneuf mon papa enlevé comme le tien en pleine force. Ce sont là des coups terribles et nous pouvons bien pleurer mais ce ne sont pas des malheurs. Ton papa a eu certainement la même sainte mort que le mien. Il est au ciel maintenant et il peut te faire plus de bien que sur la terre.

Ici je te parle d'expérience. J'ai reçu énormément de grâces par l'intermédiaire de mon père, et cependant je ne les connais pas toutes. Oui, prie ton père autant que tu pries pour lui.

Et médite la mort. C'est si beau la mort. La mort pleinement acceptée est le sommet de la sainteté. « Béni soyez-vous, Seigneur, pour notre sœur la mort. » (12-4-43).

L'étude de la Philosophie n'est pas en général un sujet d'enthousiasme. Après les joies littéraires du collège, on ne se laisse pas vite saisir par l'austère beauté de la Scolastique. Ce fut le cas de Jean Suignard comme de tous les autres. La préparation du baccalauréat, avec son programme de matières annexes, devait absorber le meilleur de ces deux années. C'est à la Psychologie universitaire que Jean s'intéressa le plus vivement. Quant au reste, il travailla, à son habitude, sinon par goût du moins par devoir. Et vers la fin de la seconde année, il prépara une étude personnelle sur : « la culture d'après les principes philosophiques de Saint Thomas ». Travail original qui confirma l'appréciation favorable de tous ses professeurs et de tous ses confrères de cours, et qui annonçait déjà la brillante mention au baccalauréat.

Du point de vue spirituel, ces deux années, profondément troublées par la préparation du baccalauréat, n'aboutirent qu'à d'assez maigres résultats.

La première retraite laisse une impression plutôt pénible. « Exercices assez ennuyeux et fatigants ». Pourtant il fixa déjà les grandes lignes de son programme de Séminaire. « Pourquoi suis-je au séminaire ? Pour m'instruire et devenir savant ? Oui certes, mais surtout et avant tout pour me sanctifier et devenir sans cesse plus saint, plus parfait. Je serai prêtre non pas pour avoir une vie facile, la vie large, la vie rêvée, mais pour me sacrifier et me donner complètement aux âmes pour l'amour de mon Jésus. Je serai un bon prêtre ; mais pour cela il faut que je prenne des forces au cours de mon séminaire, que je me gonfle à bloc d'esprit surnaturel pour que je ne tombe pas

dans les déceptions inévitables de mon futur ministère. » (11-10-37).

A Noël, il est frappé par ces paroles de S. S. Pie XI aux prêtres italiens : « Vous êtes nombreux. Je renoncerais au nombre pour avoir la qualité. Je préfère la qualité sans le nombre que le nombre sans la qualité ». Et il prend la résolution « d'éviter les distractions, de faire de petites prières fréquentes et de s'imposer au moins un sacrifice par jour, pour rendre à Dieu amour pour amour ».

La retraite de fin d'année produit une forte impression. « Grande idée : sainteté indispensable au prêtre. Joie et fierté d'être chrétien, de posséder Dieu en soi. Résolution : penser souvent à la présence de Dieu en nous ».

La seconde année est inaugurée dans la ferveur. « Il suffirait d'un très petit nombre de saints pour convertir le monde. Centrer ma vie sur Dieu. Vivre comme l'on croit. Le silence et le sacrifice nécessaires à la possession de Dieu. »

Un mois plus tard, il note loyalement : « Bien parti, puis relâchement. Distraction. Travail trop matériel. Peu de fidélité à combattre les paroles orgueilleuses... Résolution : charité dans mes conversations. »

A Noël, nouvelle réaction. « Un monde nouveau s'enfante dans le désordre des choses. Je rends grâce à Dieu de m'avoir fait vivre en ce temps, à une époque où nul n'a le droit d'être médiocre (Pie XI)... Peut-être ai-je fait un petit pas vers la perfection. Mais arrière la médiocrité ! Comment me dire : Ce n'est déjà pas si mal, alors que Jésus me crie : « Da mihi bibere Sitio » : Jésus a soif de mon âme, de moi tout entier. Il faut me donner tout à lui ».

Beaux élans en vérité, mais de courte durée. La perspective du bachot l'assaille de distractions et provoque un ralentissement sinon même un arrêt dans son ascension spirituelle. Aussi notera-t-il avec une certaine mélancolie : « En juillet je n'ai pas suivi la retraite à cause du baccalauréat de philosophie. Depuis Pâques, temps de moindre ferveur. Vacances de même ».

Tel est le bilan de ces deux années de Quimper. Jean Suignard est encore loin de l'idéal qu'il se fixait à son entrée au séminaire. Un idéal encore assez mal défini... La conduite du jeune séminariste avait été exemplaire. On avait remarqué sa fidélité à la Règle et au silence. Il avait acquis une solide formation philosophique, s'était adapté à la vie de séminaire et surtout avait résolu le grave problème de sa vocation.

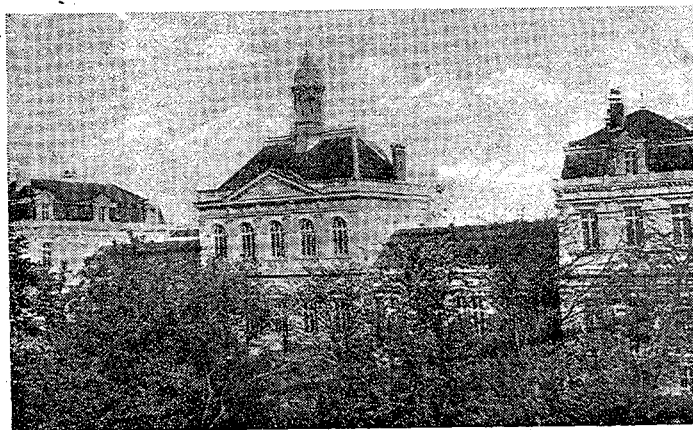
Mais la religion restait encore pour lui comme une ferme extérieure de vie. Il se serait presque contenté du « Dieu des philosophes ». Il ignorait encore le mot de Saint Augustin : « Tu nous a faits pour Toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos jusqu'à ce qu'il repose en Toi ». Il n'avait pas encore compris le don de Dieu.

II. — ANGERS (1939-1943)

§ 1. — La Théologie.

En octobre 1939, Jean Suignard fut envoyé au Séminaire Universitaire d'Angers pour la préparation de sa licence en Théologie. Bien qu'il lui en coûtât de quitter tous ses amis de Quimper, et en particulier ses confrères du cours et du « pays », il ne tarda pas à s'adapter à son nouveau milieu. « L'université est située dans un beau parc, en pleine ville. Elle comprend le grand « Palais Universitaire » où sont censés se donner les cours. En fait une partie est réquisitionnée et les cours de théologie se donnent au Séminaire même. En face du Palais, il y a, d'un côté du parc, la « maison des étudiants », de l'autre côté, le Séminaire. En tout et pour tout nous sommes dix séminaristes, dont un Russe, orthodoxe converti qui nous amuse beaucoup, un Hongrois et un Annamite. Ainsi donc le monde entier y est représenté. Quant au Séminaire lui-même on y est très bien. Ma chambre donne sur le parc... Malheureusement il n'y a

pas grand chose à voir à Angers. La campagne est toute plate avec des vignes, des pépinières et d'immenses prairies maintenant inondées... Quant aux cours de la Faculté ils ne sont pas aussi ennuyeux que je me le figurais. Ils me plaisent assez, quoique les cours de Dogme soient faits en latin. » (11-39).



L'Université Catholique d'Angers.

Ces préjugés défavorables à l'égard de la théologie ne tardèrent pas à se dissiper. Cette première année d'Angers marqua profondément son esprit. Les perspectives évoquées par les traités du surnaturel et de la Grâce firent sur lui une grande impression. Non seulement il était « réconcilié » avec la théologie, mais il entrevoyait pour la première fois les insondables richesses de notre vie dans le Christ. « Au point de vue spirituel il semble que le premier contact avec la théologie m'a beaucoup profité. L'étude du surnaturel m'a complètement renversé. Je m'étais forgé, au cours de mes deux ans de philosophie, de petites théories en fait de conduite de la vie, de sainteté, etc... Eh bien ! je me suis aperçu que tout cela c'était tout simplement du natura-

lisme. Ces petites théories étaient très commodées (je le sentais) et d'ailleurs elles se soutenaient rationnellement, car elles étaient basées sur le plus pur thomisme, et j'avais eu l'occasion de les grouper, de les fortifier, de les « rationaliser » encore davantage au cours d'un devoir fait l'an dernier sur « la Culture d'après les principes philosophiques de St Thomas ». Mais quand je lisais certaines vies de saints, je trouvais que tout ne cadrerait pas avec mes idées. Et je me disais que ces saints n'étaient pas « humains », et que j'en trouverais sans doute d'autres à imiter. Un point surtout me renversait : l'amour de la souffrance chez la plupart des saints, en particulier chez Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. « Naturellement » la souffrance est opposée à tout l'humain ; le bonheur, fin de l'homme, se conçoit *naturellement*, du côté négatif, par la suppression de la souffrance.

L'étude du surnaturel — (et aussi la lecture de « La Grâce et la Gloire » du P. Terrien) — dont en pratique j'ignorais l'existence et dont en fait je n'avais aucun besoin dans mes théories (à part l'existence de Dieu), a complètement changé mes idées. Je ne te dirai pas comment, car il y a encore bien des points confus et j'ai de nombreuses questions à soumettre au professeur (en particulier : comment le surnaturel peut rendre aimable la souffrance). Mais sache que je suis réconcilié avec beaucoup de saints, surtout avec Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus pour laquelle j'ai maintenant une dévotion spéciale. Mon Directeur m'a justement proposé de relire : « l'Histoire d'une Ame ». J'ai accepté par obéissance. Et maintenant j'en suis ébloui. La voie d'enfance spirituelle m'attire vivement. » (18-12-39).

Cette assimilation de la doctrine sera pourtant progressive et comme la récompense de longs efforts personnels. « Je n'ai pas encore trouvé dans le traité de la Grâce le profit que j'en avais espéré. Cela vient sans doute de ce qu'il n'est pas fini. Je ne puis pas en avoir une vue d'ensemble. La lecture du « Christ vie de l'âme » m'aidera. Pendant cette seconde partie du trimestre, je vais tâcher de me

nourrir surtout de l'Evangile et de St Paul. Dom Marmion que j'ai abordé, m'aidera beaucoup dans la compréhension de St Jean et de St Paul. » (5-5-40).

Deux ans plus tard il résumera ainsi les impressions que lui a laissées l'étude de la Grâce : « Au fond, par lui-même, l'homme est incapable de réaliser son idéal, d'atteindre la perfection, l'enrichissement qu'il aperçoit, de se rendre heureux. Il est ainsi fait qu'il est incomplet, qu'il lui manque quelque chose ; ce qui lui manque c'est Dieu, c'est l'humilité de se jeter aux pieds de Dieu et d'attendre de lui le secours. Dans tes cours de Philosophie, tu étudies l'homme, la nature humaine. On ne t'apprend pas que cette nature a subi un bouleversement effrayant du fait du péché originel, comment elle a été profondément blessée. On ne t'apprend pas davantage comment elle a été guérie, remise en état par Dieu : ceci c'est la Rédemption, et la Grâce qui en découle. La Grâce est une autre vie couronnant notre vie naturelle ; c'est une vie supérieure qui pare aux déficiences de notre nature, c'est la vie de Dieu en nous... Comme j'aimerais revoir ainsi avec toi d'une façon pratique mon traité de la Grâce. » (16-5-42).

L'étude de la Théologie lui réserve de grandes joies intellectuelles. « Cette année nous voyons le « de Deo Uno », traité souvent méconnu, mais que l'on gagne beaucoup à approfondir. Nous avons eu des conférences sur « l'idée de Dieu à l'époque contemporaine ». C'est là que j'ai connu Lachelier, Leroy, Blondel, Bergson. » (31-12-41).

Ce qui l'intéressait avant tout c'était le travail personnel, l'étude prolongée d'une question sans la perspective d'un examen. Son excellente mémoire, sa remarquable facilité de travail et d'assimilation lui permettaient de préparer ses examens en deux ou trois semaines. En fait d'études, ses goûts étaient très tranchés. Il écrivait à un ami : « Autant Platon est attachant en comparaison de l'austère Aristote, autant St Augustin est vivant, chaud et humain en comparaison du froid et peu compréhensif St Thomas. St Thomas, c'est l'intelligence ; St Augustin, c'est l'homme. Deux

théologies très différentes... Mais bien qu'on soit porté vers le système de St Augustin, on est obligé d'admettre que rationnellement c'est le système thomiste le meilleur. Il est cependant dommage que St Thomas se soit cantonné dans l'intelligence, délaissant la connaissance sensible, et ait examiné surtout l'humanité idéale, semblant ignorer l'homme réel qui est plus souvent mené par ses sentiments que par ses idées. » (6-1-42).

« Il avait, écrit l'un de ses maîtres de théologie, à un degré très accentué l'esprit de synthèse. Il eût voulu que l'on montrât la connexion des vérités dogmatiques, la place des divers traités dans l'ensemble du dogme, et il pensait qu'un traité du Corps Mystique réaliserait cela. Ses études de théologie furent très bonnes malgré quelques petites lacunes dues à la répugnance qu'il éprouvait à s'assimiler certaines matières jugées par lui moins importantes. Le travail pratique qu'il donna comme prélude à l'examen de licence portait sur : « la doctrine comparée de l'abnégation chez St Jean de la Croix et St François de Sales », pages profondément senties, bien appuyées sur les textes, prime-sautières, d'un style parfois abrupt et qui eût demandé à s'affiner et à se mûrir. Elles témoignaient de l'intérêt qu'il avait toujours porté au traité de la Grâce et des vertus infuses, de sa préoccupation d'unir étroitement théologie et vie spirituelle ».

Théologie spirituelle et vivante : c'est bien ainsi qu'il comprenait et goûtait la science sacrée. « J'ai passé à Angers un excellent trimestre. J'ai goûté la théologie plus que jamais. Je suis dans une période d'éblouissement : c'est le mot juste. La théologie m'est un domaine immense, ensoleillé, où je me promène découvrant chaque matin des horizons nouveaux qui me grisent. Joie intellectuelle, capiteuse, sensible. Joie spirituelle aussi car je vis de mes découvertes, de ces paysages splendides que mon esprit contemple. C'est une féerie. » (16-11-41). « Une façon de rendre humaine la théologie, c'est de la vivre par la spiritualité. J'ai lu : « La Réponse du Seigneur » d'Alphonse de Chateaubriant. J'y

ai trouvé cette thèse : « Prier c'est contempler et devenir, en contemplant, ce que l'on contemple ». J'ai appliqué cela à mes méditations et j'y ai trouvé beaucoup de simplification. Prier Dieu, c'est contempler Dieu. Mais « personne n'a jamais vu Dieu ». Alors contemplation du Christ qui est Dieu rendu visible ; par la contemplation, transformation dans le Christ. J'ai eu de beaux moments d'intense vie spirituelle. Evidemment la fièvre est tombée ; mais il m'en reste une spiritualité plus complète et plus adaptée... une spiritualité imaginative, une spiritualité du regard. Voici en quoi elle consiste. Il y a, me regardant et me conduisant de haut, le Père, mon Père ; devant moi, sous mes yeux il y a le Christ, mon frère aîné, mon modèle ; en moi, il y a le Saint-Esprit qui me fortifie. C'est une concrétisation de la Trinité dans la vie, ou bien, si l'on veut, c'est la vie transportée dans la Trinité. » (6-1-42).

On comprend l'ardente attention qu'il apportait à suivre certains cours de Dogme où il trouvait des exposés personnels et approfondis dont il faisait l'aliment de sa vie intérieure. Et parmi ses lectures, il réserve toujours une place de choix aux auteurs spirituels, se familiarisant peu à peu avec les œuvres de St Bernard, de Ste Thérèse d'Avila, de St Jean de la Croix et de St François de Sales.

Pourtant il ne se désintéressait pas des méthodes d'action, et la variété des diocèses représentés au Séminaire Universitaire lui fournissait un beau champ d'enquête. Tout lui était occasion pour approfondir le sens de son sacerdoce. De là, en particulier, la vaste enquête prolongée et passionnée sur l'utilité des vœux pour le clergé diocésain. Il était entièrement d'accord avec le Ch. Masure dans son livre : « De l'éminente dignité du sacerdoce diocésain » visant la sanctification des autres par son sacerdoce et sa propre sanctification dans l'exercice de ce sacerdoce — conception où il se plaisait à voir mis en une vive lumière le rôle de la charité apostolique dans la vie sacerdotale et son efficacité sanctificatrice. De là aussi de fructueux échanges de vues sur la conception du Séminaire et des Facultés de théolo-

gie. De là enfin l'intérêt qu'il témoigna toujours aux mouvements spécialisés de jeunesse, et en particulier à la J. E. C. « La J. E. C. marche-t-elle toujours ? Il ne faudrait pas la laisser tomber, puisqu'elle promettait tant dès son origine; elle doit sans doute faire à beaucoup d'autres le bien qu'elle t'a fait en te montrant tes déficiences et en t'obligeant à t'élever. » (16-5-42).

§ II. — La culture générale.

Malgré toute la ferveur qu'il apportait à l'étude de la théologie, il ne perdait pas de vue le souci de sa formation générale (il disait : de sa culture), mais il la voulait aussi large et aussi complète que possible. C'était toujours chez lui une source d'étonnement, que de constater chez les autres un manque d'ouverture, d'épanouissement à tout ce qui peut enrichir la personnalité. Au cours de sa dernière année de séminaire, il eut avec ses amis une grande discussion sur la possibilité de l'humanisme chrétien et sur les questions connexes de renoncement et de mortification dans la vie chrétienne. Lui-même défendit avec acharnement la possibilité de cet humanisme. Et c'est bien ce qu'il recherchait lui-même : développement intégral de sa personnalité dans l'harmonieuse union de la nature et du surnaturel.

Culture du corps. Il s'astreignait avec régularité à ses mouvements de gymnastique quotidienne. Il cherchait à se tenir toujours en bonne forme physique : il y voyait la condition d'un meilleur rendement de son ministère ; il pensait que Dieu nous ayant créés « corps et âme » veut que nous lui rendions hommage par le corps et par l'âme. « La prudence t'enseigne que tu dois travailler et lutter, mais dans la mesure de tes forces ; tu dois te conserver en santé. Ménage-toi, car le trimestre est long : c'est là pour toi un devoir aussi pressant et aussi rigoureux que le travail. Ne méprise pas ton corps ; il est non pas ton frère mais toi-même. La bonne philosophie thomiste t'ap-

prendra la noblesse du corps. » (16-2-43). Il aimait les longues randonnées à pied ou en vélo, source de saine fatigue en même temps que détente de l'esprit au spectacle de la nature. « D'Angers on peut faire de belles promenades : avant-hier, j'ai été à St-Barthélémy où j'ai visité dans le cimetière la tombe très simple de René Bazin. J'ai vu aussi sur les bords de la Maine la tour Rabelais où l'auteur de Gargantua composa un de ses livres. Aux vacances des Gras, je suis allé à Saumur. Belle ville sur la Loire. Immenses caves à vin creusées à des dizaines de mètres sous terre. Du haut de ces collines, panorama superbe sur la vallée de la Loire. » (14-2-40).

Mais encore plus, culture de l'esprit. Il cherchait à s'initier à l'art, à la musique, mais surtout à la littérature et à la poésie moderne catholique. « J'aime bien, moi aussi, la littérature. Et la « sainte théologie », la « pure doctrine » où je suis enfoui, je les secoue parfois et je m'en échappe malgré moi. Chassez le naturel... C'est une grande richesse que la poésie et je te félicite de garder cette fleur entre les feuilles de tes cours... Je tâche de lire beaucoup et un peu dans tous les domaines. » (12-2-40).

Cette culture littéraire se trouvait favorisée par les nombreuses conférences de l'Université. Comprenant le profit qu'il pouvait en tirer, il avait pris pour principe de n'en jamais manquer aucune. « Une chose qui nous intéresse plus que les cours : les conférences. Mgr Grente nous a présenté « l'envol de l'aigle » (Bossuet). Daniel-Rops nous a parlé des « Mystiques de France ». C'était jeune, alerte ; présentation du catholicisme comme une des plus grandes valeurs françaises ; sermon laïc du plus heureux effet sur l'auditoire. Jérôme Tharaud nous a parlé de Barrès, avec des accents qui nous ont frappés : « Depuis 40, les Français ne font que s'examiner la conscience, peser leurs fautes et se battre la coulpe. Assez ! si l'on ne veut pas être un peuple déchu, il faut insister, au contraire, sur les ressources présentes et nos espoirs. Je suis fier du coq gaulois, de ses qualités et même de ses défauts. » Assez juste n'est-ce

pas ? » (10-5-42). L'année 42-43 vit se dérouler à l'Université d'Angers une série de conférences hebdomadaires sur la littérature contemporaine (Verlaine, Psichari, Péguy, R. Bazin, Mauriac, Claudel, Marie-Noël, etc.). Ce fut un régal pour le jeune humaniste curieux de tout, ouvert à toute forme de beauté, et dont la vaste culture se manifestait déjà dans toutes ses conversations.

Ce n'était pas là, cependant, pures recherches d'intellectuel. Il voyait avant tout dans cette large formation un moyen d'accrocher « les âmes et de se mettre mieux à leur portée pour les mener à Dieu, se faisant lui aussi tout à tous afin, de toutes manières, d'en sauver quelques-unes » (1 Cor. IX, 22).

Mais tous les avantages de la vie angevine n'entament aucunement son amour pour la Bretagne. « J'ai assez hâte de quitter ce beau pays d'Anjou. Tout y est vert et reposant sous le soleil printanier. Notre « Villa Salpinte » est une merveille avec son beau parc, sa charmille, ses tilleuls, ses lauriers, ses peupliers, ses hêtres et ses chênes, ses lilas et ses... nids de merles. Un vrai ravissement au soleil levant. L'instant le plus agréable de ma journée est celui que je passe à continuer mon action de grâces dans le parc avant le petit déjeuner. Et le trajet jusqu'à l'Université ! Les champs de choux-fleurs, la rue qui s'éveille aux cris des laitiers et des marchands de légumes, l'allée de magnolias de la « Catho » parfumée de toutes les fleurs du parc, et la masse élégante du palais académique... Et les promenades dans les prairies de la Mayenne, sur les coteaux de la Maine et sur les bords de la Loire... Tout cela est très beau, mais tout cela n'est pas bon. A toute cette « douceur angevine » il manque l'air marin, et c'est ce qui fait que jamais je ne m'y plairai vraiment. Nous ne sommes pas encore à la mi-mai et déjà l'air est lourd, accablant, l'atmosphère étouffante. Les Bretons sentent cela tout de suite. Je ne puis travailler l'après-midi. C'est un pays qui donne envie de dormir à longueur de journée ! » (10-5-42).

On devine avec quelle impatience il revient régulièrement

retrempier ses forces et « se tonifier l'esprit dans son heureuse petite Arcadie bretonne ». En vacances, la pénurie de la main-d'œuvre en ces années de guerre l'amène à prendre part aux divers travaux de la ferme. Il s'y consacre en tout simplicité, avec une compétence qui lui vaut des témoignages de félicitation auxquels il n'est pas insensible. Il y trouve, comme partout, un terrain d'expérience dont il saura tirer parti pour sa formation humaine. « Oui, mon Père, j'ai sarclé des betteraves, et ensuite j'ai aidé au foin, à la moisson, aux pommes de terre et maintenant au cidre. J'en ai tiré, au seul point de vue de mes études, un certain mépris de la théologie purement livresque... mais aussi une plus large compréhension de la théologie. J'ai « vécu » mon traité de surnaturel, j'ai « senti » la valeur du surnaturel et son absolue nécessité dans ces trois mois de contact avec la terre, ou plutôt de lutte contre la terre, dans cette vie au milieu d'hommes uniquement soucieux à compter que sur leurs propres forces. » (21-9-40).

Toutefois cette vie paysanne, si estimée qu'elle fût, ne l'absorbait pas entièrement durant les vacances. Il aimait à parcourir la Bretagne pour apprendre à la mieux connaître et pour en mieux saisir l'incomparable beauté. « Lesneven, la pointe de Saint-Mathieu, les bords de la rade de Brest, les sommets de l'Arrée, enfin ici le cœur de l'Argoat, ce sont là des visions autrement belles que celles d'Angers. Elles m'ont donné le goût de la poésie et pendant les jours qui suivirent ces voyages je me surpris à observer autour de moi avec un intérêt et une curiosité que je ne me connaissais pas, et ensuite écrivant, composant pour le simple plaisir ». (12-9-41).

Dans son programme de détente, la lecture avait sa très large part. Il sentait tout l'enrichissement qu'une bibliothèque choisie et variée peut apporter à la formation humaine, intellectuelle et morale du prêtre. « La pluie continue du mois d'Août m'a permis de lire beaucoup. Ma table est encombrée de livres et de cahiers. C'est avec plaisir que j'y reviens. Mes lectures ont mûri, c'est le moment de

les gauler pour y faire une cueillette... J'ai lu Péguy (Morceaux choisis : prose et poésie ; Eve) ; Bordes (Vingt leçons d'histoire de l'art) ; Frères mineurs (les Fioretti) ; Jean et Jérôme Tharaud (l'Ombre de la Croix) ; Lucien Romier (L'Homme nouveau) ; H. de la Villemarqué (Barzaz Breiz) ; Taldir (Poèmes) et J. P. Calloc'h (Ar an deulin). J'ai trouvé plus de poésie dans Calloc'h que dans n'importe quel poète français. J'aime Racine, mais Calloc'h... c'est moi-même. » (8-10-42)

« Trois fois pendant ces vacances, il m'est arrivé de laisser tous mes livres pour me consacrer à des compagnons. J'aime beaucoup la conversation. Je ne puis appeler perdu le temps que j'y ai donné. Car si je fuis les conversations banales, en l'air, inutiles, par contre quand je rencontre quelqu'un qui soit fort sur un sujet, je m'arrange pour le faire parler. ...Nous avons parlé de ce qui pouvait nous distinguer, du domaine où nous étions personnels et originaux, de notre vie spirituelle, et nos échanges de vues ont été intéressants. ...Bonnes vacances. La pluie, la brume, le brouillard sont des excitants incomparables pour mon esprit. Quatre mois de vacances m'apparaissaient comme un monceau d'or inévalué dont j'allais faire quantité de bijoux précieux. Et voilà que cette masse s'est émietlée, est devenue poussière et m'a glissé entre les doigts m'y laissant seulement quelques petites bagues de peu de prix. Bonnes vacances quand même, qui m'ont permis de bienfaisants retours à la réalité, à la vie, à la fraîcheur, à la jeunesse. » (8-10-42).

§ III. — L'ascension spirituelle.

« Lorsqu'on veut atteindre au sommet, on ne plante pas sa tente à moitié route. »

Il ne suffit pas d'entrer au Séminaire pour être un saint. La poursuite de la perfection est une œuvre de longue haleine. Œuvre souvent menée sous le seul regard de Dieu,

lutte impitoyable mais sûrement victorieuse, à condition d'être menée avec générosité et persévérance.

Ceux qui furent les témoins de la vie intérieure de Jean Guignard, tout en louant Dieu des beautés de son âme si simple et si délicate, savent que ses progrès et son épanouissement n'allèrent pas sans efforts. Pour nous qui avons fixé nous aussi nos regards sur les sommets et qui sommes toujours tentés de planter notre tente à moitié route, il nous sera bon de méditer l'histoire de son ascension lente, laborieuse, opiniâtre et triomphale de « la montagne qu'est le Christ » (1).

Au terme de sa première retraite d'Angers (25-10-39) Jean Guignard traçait de lui-même ce portrait : « Je suis un séminariste assez bien fait au physique, bien doué intellectuellement, surtout de mémoire et de curiosité, ayant le goût des belles choses, aimant sincèrement la vérité, la beauté, la bonté, travailleur, pur, obéissant dans sa conduite, avec à ses heures un petit goût de mortification allant facilement jusqu'à l'enthousiasme pour l'héroïsme... en pensée — mais orgueilleux, moins de ce qu'il est — qu'il veut corriger — que de ce qu'il sera selon ses rêves dorés, un peu aussi de ce qu'il a été ; jaloux de ses adversaires, exigeant que l'on soit de son avis ; entêté dans les discussions, avec des éclats passagers de colère quand on le contredit ; aimant critiquer et se moquer à propos de tout et de tous, pour plaire et parce qu'il s'y reconnaît un talent ; dédaigneux de ses rivaux possibles ; rendant service à ses inférieurs pour se faire bien voir et aussi par inclination, car — quoiqu'il fasse pour le cacher — il est très sensible et il s'émeut facilement ; il ne faut pas le frapper même avec une fleur ; les échecs, les moqueries le blessent vivement. Aussi est-il d'un caractère irrégulier, mais plutôt porté vers la joie et l'optimisme ».

Pourtant l'idéal se précise : « La sainteté, je le vois, et la

(1) Oraison de la fête de Ste-Catherine.

sainteté intérieure est nécessaire au prêtre. Ce qui manque ce ne sont pas les prêtres, même les prêtres réglés, de bonne conduite, aux habitudes austères, à l'activité débordante, c'est-à-dire à la sainteté extérieure (les « bons prêtres ») — ce qui manque ce sont les prêtres à la sainteté intérieure, les prêtres remplis de vie intérieure, les prêtres-Jésus-Christ, les « saints prêtres ».

Et de prendre ces résolutions : « Acquérir l'esprit de recueillement à peu près perdu depuis Noël ; combattre l'orgueil surtout dans les relations avec confrères ».

« Ai combattu l'orgueil, note-t-il un mois plus tard, mais surtout négativement. Il aurait fallu du positif. Je m'infligerai donc une humiliation par jour ».

Les retraites du mois lui permettent de « faire le point » et il enregistre loyalement les gains et les pertes. « Foule de négligences dans ma vie spirituelle. Plus de ferveur ni de recueillement. Moins d'esprit surnaturel : naturalisme. Résolution : obtenir le recueillement entre les exercices et au début des exercices de piété ; recueillement intérieur. » (7-4-40).

« Négligences dans l'amour de Dieu, dans l'amour du prochain, dans l'humilité, dans la mortification, dans mes communions, dans l'observation du silence et du règlement.

But : sanctifier cette fin d'année à plein et à tout prix. Résolution : manifester mon amour pour mes confrères, dans les deux récréations de midi et du soir (5-5-40).

« Peu de réel amour pour Dieu. Négligences dans la récitation du chapelet. Manquements à la charité pour confrères. Résolution : faire chaque jour au moins un acte par pur amour de Dieu. » (2-6-40). Et il s'en va en vacances décidé à « faire chaque jour sa méditation avec soin ».

La seconde année de théologie marque le point culminant de la lutte contre soi-même et les défauts dominants — contre le « vieil homme » dont parle St Paul. La retraite de rentrée (octobre 1940) suscite une véritable

« conversion » et constitue un nouveau point de départ. « *Immutemur : Changeons !* ».

« J'ai besoin de changer. Je le sens. Cela n'a pas marché, au cours de l'an dernier. Peu de préoccupation de l'avancement spirituel, peu de recueillement, de surveillance de soi. Trop de préoccupations d'études, de lectures étrangères à la théologie et à la spiritualité. Egoïsme dans relations avec confrères. Enormément d'orgueil, d'attachement à mes idées propres ; amour-propre, naturalisme.

Au cours de la dernière retraite : Travail assez sérieux, mais rien en profondeur.

Au cours des vacances : Beaucoup de travaux extérieurs. Peu de temps pour exercices spirituels. Exercices spirituels souvent omis, très souvent mal faits, toujours de peu de fruits (chapelet, méditation, action de grâces).

En ce début de trimestre :

Vanité, égoïsme. Distractions dans les prières. Violations faciles du Règlement.

Alors que faire ? Je sens que cela ne va pas. Il me faut changer. Le changement sera grand, étendu. Toute ma vie est à reviser, à réformer. Je *veux* changer. Il faut que je change. Car je n'ai rien fait et je n'ai plus devant moi que trois ans de séminaire. Il faut à tout prix que je sorte de ma tiédeur.

Mon séminaire, si je ne m'y mets pas sérieusement, est du « bluff ». Je hais le mensonge. Je veux du vrai. Je veux être ce que je désire paraître. En France, en ces pénibles circonstances il faut des hommes transcendants, des « types ». Je dois en être. Là encore je dois abandonner mes aises, mon égoïsme, ma vanité, tout le vieil homme.

Au lieu de la raison naturelle, je veux la raison surnaturelle.

Au lieu de la facilité, je veux la lutte.

Au lieu de la médiocrité, je veux la ferveur.

Au lieu du bluff, je veux la vérité.

la loyauté envers moi-même, envers les autres, envers

Dieu. En un mot, je veux changer. Pour cela je suivrai Jésus mon grand Frère pas à pas.

Cette conversion m'effraie par son ampleur, par sa difficulté.

Mais, ô Jésus, vous m'aidez. A celui qui fait son possible, Dieu ne refuse pas sa grâce.

Avec le secours de Dieu, je me surveillerai sur ces points : loyauté dans mes prières, exercices, classes, études. Donc pas de distractions; Vérité dans imaginations, rêves ; — surtout *humilité* en tout.

Ce que je dois garder ; amour de l'étude, bonne humeur, joie, optimisme ; une certaine largeur de vue dans l'application de la Règle, goût du vrai, du beau, du bon.

Ce que je dois y ajouter : l'esprit de Jésus-Christ en tout ; la loyauté partout ; l'*humilité sincère* ; la charité pour confrères, à base d'oubli de soi ; la régularité dans mes études ; l'obéissance de l'esprit, sa docilité.

Je suis égoïste et en grande partie égoïste parce que orgueilleux et vaniteux. Je dois donc combattre le vieil homme soit dans son nerf *l'orgueil*, soit dans son résultat *l'égoïsme*. Je prends la résolution de penser d'abord au bien de mes confrères et de me gêner pour eux. Ainsi je combattrai mon égoïsme et je ferai plier mon orgueil ». (octobre 1940).

Et ce sera désormais une lutte sans merci et sans trêve jusqu'à la victoire finale.

L'examen particulier portera successivement sur la charité fraternelle, l'humilité, le recueillement. « Je n'en ai pas beaucoup profité. Cependant un peu sans doute, au point de vue de la charité. Pendant mes actions de grâces, c'est toujours la grande tiédeur ; de même pendant la sainte messe en général. La lecture de Ste Thérèse d'Avila m'a un peu réveillé et mes méditations se font avec plus de goût et de facilité. Mon nouveau directeur a attiré mon attention sur l'importance du recueillement. Comme les examens risquent de m'absorber, je vais me surveiller sur le recueillement.

J'ai relu mes résolutions du début de l'année : j'en suis loin. Mais je suis résolu à lutter pour devenir un excellent séminariste. Du ciel, Papa me voit : qu'il n'ait pas à rougir de moi. Le Christ me donnera sa force et la Ste Vierge sa maternelle protection. » (2-2-41).

« Le mois de février a eu un excellent début ; mais la fièvre des examens a tout gâté ; de même les vacances des Gras. J'ai réagi le mercredi des Cendres. Mon examen particulier portera sur le recueillement à garder en allant du réfectoire à la chapelle et en étude. Je tâcherai aussi pendant cette préparation à la fête de Pâques d'acquiescer la dévotion à la Passion du Christ. Je mets ce mois qui doit être très fervent sous la protection de St Joseph. J'aime beaucoup St Joseph. » (2-3-41).

La retraite de fin d'année (correspondant à son acolytat) lui fournit l'occasion d'une nouvelle et loyale mise au point.

« J'ai relu mes notes de l'année. J'ai peu changé, peu observé mes résolutions.

Je suis toujours très orgueilleux. Je l'ai été dans mes études, voulant réussir pour moi ; — dans mes conversations, ne parlant que de ce qui pouvait tourner à mon avantage ; dans les services rendus. Pas de simplicité dans mes relations avec autrui, cette qualité que tout le monde aime par-dessus tout.

Je suis superficiel, médiocre. Je hais la médiocrité. Je me rends compte que c'est laid, que c'est indigne. Je veux autre chose, mais en pratique j'y retombe toujours. J'ai été médiocre toute l'année passée.

Médiocre dans mes études qui sont superficielles. Je vais ici et là et je n'approfondis rien. Je suis mon caprice ; pas de volonté. N'ai-je pas de goût pour une matière : je la remets à un autre moment et je ne l'étudie pas.

Médiocre dans ma conduite : je vais, poussé par la fantaisie ; sans pensée profonde, sans idéal. Il me manque de l'enthousiasme, de la vigueur, de la vie.

Médiocre dans ma piété : pas d'idéal net, vécu. Rien que

du flou et de la brume. Générosité très ordinaire, très limitée. En somme, je ne suis pas froid, mais je suis loin d'être chaud. Position « tiède », position fausse, menteuse, hypocrite.

Je suis donc orgueilleux et égoïste. Cela doit finir. J'ai honte de ma vie passée. J'en ai la nausée. Je veux vivre et vivre pleinement, non en paroles mais en action. Je veux développer ma volonté en la matant chaque jour. Ma vie sera celle que je déciderai. Je la veux grande et belle.

Je m'imposerai cela pour l'amour de Dieu. Je sais que de moi-même je n'aurai pas la force de le réaliser, mais le Christ me viendra en aide. Avec la grâce je ferai mon possible et Dieu fera le reste. Toutes mes vacances, je tâcherai de mettre cela en pratique. Emploi rigoureux de mon temps dans la matinée. Examen particulier vers midi. Notre-Dame du Folgoët et des Portes, priez pour moi. » (30-6-41).

Ici la vie intérieure de Jean Suignard se transforme profondément. A cette période de lutte généreuse mais farouche succède un état de calme et de paix. Jusque-là toute l'attention paraissait se porter sur le vieil homme à enchaîner, sur les défauts dominants à extirper ; désormais que l'ennemi est sinon complètement anéanti, du moins déjà maîtrisé, le regard se porte vers « l'homme nouveau », vers Jésus-Christ, afin de le revêtir, de reproduire toujours plus parfaitement les traits de ce divin modèle. C'est l'irruption merveilleuse du Christ dans sa vie.

« Voilà ; j'ai fait le point. J'ai été médiocre toutes ces vacances et toute ma vie. J'ai liquidé le passé par un examen et une sérieuse confession. J'ai fait table rase, place nette. Je vais bâtir. Tranquillité, paix, calme, préparation à la mort très paisible. Merci mon Dieu. » (Retraite de rentrée octobre 1941).

« Je vous donne, ô Christ, cette année. Avec votre grâce je l'ornerai de ferveur entretenue par des lectures spirituelles ; de recueillement en la présence de Dieu entretenu

par de fréquentes oraisons jaculatoires, de simplicité, de générosité, de charité, de dévouement pour les autres ; d'abandon filial entre les mains du Père et de la Ste Vierge. Je m'aiderai de la pensée des mérites du Curé d'Ars, des travaux de Papa et des peines de Maman. Alors telle est ma résolution : « Rester uni à Jésus, mon grand frère et mon ami, et à Notre-Dame ma mère. » (Octobre 1941).

Quelques semaines plus tard, le 16 novembre 1941, il écrira, le cœur en fête : « Je viens de passer un mois excellent. Cela a été une période d'éblouissement, une féerie. Au spirituel cela marche incomparablement. L'Union au Christ que j'ai étudiée et pratiquée est la clé de la perfection. Elle est devenue la contemplation du Christ présent en moi, ou plutôt présent à côté de moi, avec moi, en face de moi. Je regarde le Christ, mon grand frère et mon ami, mais surtout mon Chef et mon modèle. Il m'indique la route et je le suis, les yeux toujours fixés sur lui. Je le prie de me transformer en lui, de faire de moi un autre Christ, d'être ma vie.

Un livre que j'ai lu « Hommes, mes Frères » du Père Sertillanges m'a fait voir le Christ non seulement en moi mais dans les autres ; mais pour encore, sur ce point, moins de résultats.

Mes méditations ont été dans ce sens. Beaucoup de facilité d'une façon générale. Il me semble que je suis arrivé d'un coup à une grande simplification. Souvent je me suis contenté de regarder, de contempler. Ma résolution revenait à l'union à Dieu au cours de la journée. J'ai compris Dom Marmion où dans « le Christ dans ses mystères » (début et chapitre de la Toussaint) j'ai fait d'excellentes méditations : il s'agit d'aller à l'Humanité du Christ puis à sa Divinité, et je serai dans la Trinité.

J'ai travaillé la messe ; j'y ai trouvé des splendeurs, des trésors. Mes actions de grâces également ont été meilleures que par le passé. Je prie Jésus de me transformer en lui, de mettre son cœur à la place du mien.

Résolution : comme le mois passé, vivre avec le Christ

et Notre-Dame. Examen de prévoyance à la fin de mon action de grâces le matin et de ma visite au St-Sacrement le soir. Examen de contrôle à la fin de la récréation de midi et du soir. Je tâcherai d'être fidèle à ces examens, sans contention.

Que le St-Esprit forme en moi le Christ et que N.-D. des Portes me façonne comme elle a façonné son Premier-né, et qu'elle me conduise à lui, et par lui au Père. » (16-11-41).

On le voit, la dévotion à l'Humanité du Christ le conduit à la dévotion à Marie. Pour reproduire les traits de Jésus-Christ, il faut participer à son amour pour sa Mère (par Jésus à Marie) — et pour former Jésus en nous, à qui nous confier sinon à celle qui est le « moule de Jésus-Christ » ? (par Marie à Jésus). Tel est le double courant qui le porte vers « la pratique de la vraie dévotion » du Bienheureux de Montfort. Après plusieurs mois d'étude et de préparation, il fait, le 25 mars 1942, sa consécration solennelle à la T. Ste Vierge, et il la renouvelle le 29 juin à l'occasion de son sous-diaconat.

§ IV. — Les étapes du Sacerdoce.

C'est qu'en effet toute cette année, par ailleurs si riche de grâces, n'est qu'un fervent cheminement vers le premier des ordres majeurs. Déjà la Tonsure (décembre 39), les trois premiers Ordres mineurs (juillet 40) et surtout l'Acolytat (juillet 41) ont jalonné de traits de lumière la longue montée vers l'Autel et ont été comme une annonce de plus en plus grave de la future consécration. Mais tandis que leur retentissement avait été en somme assez limité, il en sera tout autrement du sous-diaconat, du diaconat et de la Prêtrise. Désormais l'ascension spirituelle tend à se confondre avec la montée vers l'Autel et tous les efforts de Jean Suignard ne visent qu'à « réaliser » les Ordres reçus : « conformer mes dispositions à mon nouvel état : deviens ce que tu es ».

« Cette année sera celle de mon sous-diaconat. Cette pensée m'aide beaucoup. Il faut que je me prépare à cette grande Grâce par une bonne année que je puisse offrir à Dieu en prémices. C'est l'année de ma donation complète au Christ, de mon dévouement absolu, définitif à son service. Il faudra que je m'attache plus que jamais à la perfection, que je me renonce plus que jamais ; que je fasse beaucoup de lectures spirituelles, que je me maintienne dans une attitude d'oblation à Dieu. » (octobre 1941).

« Tu me parles de mon sous-diaconat ; restons unis dans notre cours et prions les uns pour les autres afin que nous puissions nous y préparer dignement... Laetus obtuli omnia. C'est surtout l'idée d'oblation qui me frappe dans le sous-diaconat. Et je crois qu'une des grâces les plus sensibles de mon sous-diaconat sera la joie, la joie d'avoir tout donné, d'être au Christ ». (31-12-41).

Après cette préparation lointaine, voici avec quel esprit il se prépare au pas décisif : « Je mets ma retraite sous la protection de St Jean-Baptiste et de la Ste Vierge. St Joseph, je compte encore sur votre secours qui ne m'a jamais fait défaut. Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, faites de moi un bon prêtre. Et toi, Papa, c'est grâce à toi que je serai prêtre. Protège-moi. Que je ne sois pas indigne de toi. Que ton Jean, ton grand, ton aîné, soit un bon prêtre. Mon Dieu faites-moi aussi digne de Maman, de ses peines, de ses travaux. Priez pour elle, ô N.-D. des Portes et St Joseph. » (24-6-42).

Trois jours avant son ordination, il composait cette belle « Consécration à Notre-Dame ». (28-6-42).

« Mon Dieu, j'adore votre présence.

Je monte vers vous, ô Père, sous votre regard. Esprit-Saint, vous êtes en moi, guidant mes pas et me réconfortant. Jésus-Christ, mon Ami et mon grand Frère, vous cheminez devant moi, auprès de moi, mon Chef à la tête haute, au regard profond et doux.

Je veux marcher droit et aller au but tout d'une traite ; d'un mouvement parfait, être tant chrétien que rien d'au-

tre, de façon que ma vie réponde à mon baptême et le réalise. Je renonce au vieil homme, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Je me donne à vous, ô Christ, que ce soit vous qui viviez en moi, que je devienne vous.

Et c'est à vous, ô Notre-Dame, que je confie cet idéal et ces résolutions, ces vœux et cette nouvelle vie. Je suis un enfant qui a besoin de sa maman.

Petit frère de Jésus, je cours à vous ; maman Marie, je sais que vous me formerez comme votre Aîné. Très humblement je sollicite dans votre maison une place de serviteur, de petit domestique.

Je vous choisis aujourd'hui, ô Marie, en présence de toute la cour céleste, pour ma Mère et ma Maîtresse. Je vous livre et consacre en qualité d'esclave, mon corps et mon âme, mes biens intérieurs et extérieurs, et la valeur même de mes actions passées, présentes et futures (jusqu'à la veille de ma prêtrise), vous laissant un entier et plein droit de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient sans exception, selon votre bon plaisir, à la plus grande gloire de Dieu, dans le temps et dans l'éternité.

Et puisque me voici tout à vous, bénissez-moi, ô Notre-Dame. Bénissez mon prochain sous-diaconat : faites que je réalise vos dispositions de l'Annonciation et que je me tienne toujours devant Dieu dans un « Ecce » sans repentance.

Bénissez papa et tous mes défunts, maman et tous mes parents, mes amis, mes bienfaiteurs, mes supérieurs, la France et l'Eglise.

Que le monde aille par vous au Christ dans l'amour du Saint-Esprit sous les regards du Père. Ainsi soit-il ».

Il pouvait bien écrire au lendemain de son sous-diaconat : « Je suis encore dans la joie de l'ordination. Me suis vraiment donné à Dieu par Notre-Dame ». (2-7-42)

Le 27 septembre, il est ordonné diacre. « Je viens de recevoir d'immenses grâces : je suis diacre. Le Bon Dieu me comble de tant de faveurs que j'ai peine à le réaliser.

Après l'ascension lente et pénible des ordres mineurs, les ordres majeurs viennent, rapides comme le vol de l'aigle, impétueux comme le vent de l'Esprit-Saint, le jour de la Pentecôte. Je ne sais à quoi Dieu me prépare, mais son joug est bien doux pour moi. Et je me rends compte que je ne suis qu'un pauvre petit enfant bien faible ». (2-10-42).

« Je serai prêtre le samedi 10 avril »...

Pendant sept jours, du 3 au 10 avril 1943, dans la solitude de Roz-Avel, à Quimper, Jean Suignard se prépare à la grâce suprême du Sacerdoce. Heureux ceux qui comme lui ne s'y présentent pas les mains vides !

Mercredi 7 avril.

Je me suis confessé hier soir. Le Père m'a dit : « Miserere mei. Magnificat ! ». Ce sont bien là les deux pôles de ma vie.

Miserere mei

Mes fautes sont sans nombre. Il y a des circonstances atténuantes : je ne connaissais pas la force de votre amour, ô Jésus, seule la crainte me retenait. Mais aussi combien d'ingratitude dans ces fautes !

Durant mon séminaire, ces six années qui ont passé si vite, pas de grandes chutes, mais peut être pire que ces chutes qui me faisaient prendre conscience de ma faiblesse et m'aidaient ensuite à me remonter ; oui pire, la lâcheté quotidienne qui fait descendre sans qu'on le remarque, la médiocrité, les demi-mesures, la paresse spirituelle. En entrant au Séminaire, je suis bien parti. Et je croyais que j'allais non peut-être atteindre la perfection, mais du moins marcher vers elle d'une progression sûre et continue. Hélas !...

Quand je pense à la sainteté qu'ont acquise Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, Sœur Elisabeth de la Trinité, en quelques années de Carmel, je suis confondu.

Je n'ai été qu'un pauvre type sans énergie, porté seulement par les circonstances (retraites, ferveur du premier

trimestre) qui ont fait dans ma vie quelques « hauts », sans quoi tout ce temps de séminaire eût été un « bas » continu, six longues années de sécheresse. J'exagère peut-être : je n'ai pas été un séminariste des plus mauvais et peut-être ai-je eu une vie spirituelle vraiment intense pendant ces « hauts ».

Mais je pourrais toujours me reprocher ma paresse, ma lâcheté qui m'ont tenu dans la médiocrité.

Et c'est de cela que je m'accuse devant vous, ô mon Jésus, devant toute la Trinité, devant vous mes protecteurs, Notre-Dame, St Joseph, St Jean, Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, et devant toi, mon cher Papa.

Miserere mei Deus !

Ces fautes, ces lâchetés, il ne faut pas que je les oublie. Elles doivent informer toute mon attitude en face de Dieu.

Sentiment de contrition, esprit de pénitence toujours devant Dieu, toujours !

Et sentiment d'humilité. Evidemment je ne suis rien de moi-même, mais je ne sais même pas profiter de la grâce du Christ ; je néglige la grâce ; je l'ai fait et hélas ! je le ferai encore, malgré toutes mes résolutions de ce moment. HUMILITÉ !

MAGNIFICAT !

Mon âme glorifie le Seigneur pour toutes les grâces qu'il m'a accordées. Merci pour moi, pour les qualités, pour les talents que vous m'avez donnés, Seigneur !

Merci pour ma famille chrétienne, pour mon papa qui est au ciel, pour ma maman bien aimée.

Merci pour mon baptême.

Merci pour ma santé.

Merci pour mes bons maîtres et mes petits amis de Châteauneuf.

Merci, grand merci pour mes professeurs, pour mes amis, pour mes amis surtout et aussi pour mes succès, pour mon bonheur au collège de Pont-Croix.

Merci pour mes vacances pieuses malgré mes chutes, avec Mira, avec les vaches et avec mes livres.

Merci pour ma vocation, pour le prêtre qui m'a fait entrer au Collège, pour celui qui m'y a dirigé, pour mon entrée au séminaire sitôt après ma Première.

Merci pour mes deux années heureuses à Quimper, merci pour mes confrères, ceux du cours et surtout ceux du « pays », oui, merci surtout pour les douces joies du « pays ».

Merci pour Angers, pour l'année heureuse, pour la douceur de nid de la rue Rabelais, pour la douceur plus rude du chemin de Salpinte, pour la joie forte de Mongazon.

Merci pour le Séminaire Universitaire et merci pour la Faculté de Théologie.

Merci pour la préservation de la guerre, de la captivité, pour mes années de séminaire unies, paisibles, ininterrompues et toutes droites vers le but.

Merci pour ma première tonsure, pour mes retraites et mes ordinations, pour mon sous-diaconat sans trouble et sans hésitation, pour mon diaconat, et enfin pour ce caractère que dans trois jours vous allez me conférer ; pour ce tout prochain caractère de la prêtrise, ô mon Jésus, doux et beau Christ.

Merci, ô Christ, pour cette recherche et cette attirance de 22 ans et plus...

Merci, ô Saint-Esprit pour ce baptême, cette sanctification et cette ordination...

Merci ô Père pour votre paternité...

Jeudi 8 avril

J'ai fait ce matin la méditation du Règne des « Exercices ». J'ai entendu l'appel du grand Roi, l'appel du Christ, l'appel à la guerre, l'appel à l'héroïsme. Et je me suis enrôlé, engagé. Fiat... Ecce : me voici ô doux Christ, me voici devant vous, pieds et poings liés, dévoué à vous.

Cette offrande de tout moi-même, je vais encore la préparer, la rendre plus vite, plus sentie, plus effective au-



jourd'hui et demain et je la présenterai à Dieu samedi. Quand Monseigneur m'ordonnera, me consacrera, moi aussi je me consacrerai, et à l'Offertoire de la messe d'Ordination, je me présenterai au Père. Et cette offrande de ma Première Messe, je la renouvellerai dimanche à Landeleau, et ensuite à chacune de mes messes jusqu'à ma mort qui sera ma dernière offrande, ma dernière messe.

Mais je vais présenter mon offrande par les mains de Marie.

O Notre-Dame, maman Marie, je suis votre enfant et votre esclave d'amour. Pardonnez-moi d'avoir vécu si peu ma consécration. Je veux la reprendre aujourd'hui pour que vous demeuriez et que vous soyez toujours davantage ma Dame et Maîtresse.

O Notre-Dame des Portes, je me présente aux portes du château de vos enfants de prédilection. O Maman, écoutez mon humble supplique : enlevez-moi aux fatigues de la campagne et aux dangers des chemins ; agréez-moi dans le palais de vos préférés ; donnez-moi une place de petit domestique dans votre maison ; faites de moi un petit page de votre cour.

Puisque vous m'ouvrez la porte, ô Notre-Dame, je me consacre à votre service. Je veux être tout à vous. Je vous fais présentation, offrande et abandon de tout moi-même et de tout ce que j'ai, « de mon corps et de mon âme, de mes biens intérieurs et extérieurs, et de la valeur même de mes bonnes actions passées, présentes et futures (jusqu'à l'Annonciation 1944) Vous laissant un entier et plein droit de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient sans exception, selon votre bon plaisir, à la plus grande gloire de Dieu, dans le temps et l'éternité ».

O Marie, maman si belle et si élevée, après-demain je serai prêtre et je célébrerai la messe. Préparez-moi comme il faut et comme vous savez le faire, vous en qui s'est opérée la consécration sacerdotale du Prêtre Unique, vous qui avez élevé et avez vu grandir le seul Prêtre, le Christ !

Faites de moi un autre prêtre à l'image de l'Unique

Prêtre, un autre Christ non seulement par le Caractère, mais aussi par les dispositions. Prenez-moi et livrez-moi au Christ, transformez-moi en lui, faites que je devienne Lui et que ce ne soit plus moi qui vive mais Lui qui vive en moi.

Après demain, identifié avec le Christ dans vos bras, ô Marie, je présenterai au Père, dans le Sant-Esprit, au nom du Christ, avec les pouvoirs du Christ, l'offrande de tout moi-même dans ma Première Messe.

O Mère, vous serez là comme au Calvaire... Pendant que votre enfant célébrera son Sacrifice, vous serez là, debout, l'offrant avec lui ».

Prière que je réciterai avant ma messe :

O Père, avec le Christ je m'offre à vous en cette messe que je vais célébrer et je vous offre les âmes qui me sont confiées, votre Eglise catholique et toute votre Création.

O Notre-Dame, comme au Calvaire vous assistiez le Prêtre Unique, assistez-moi, autre Christ, à cet autel.

Petit règlement pour ma vie sacerdotale :

Chaque jour :

- 1°) Je ferai au moins 20 minutes d'oraison.
- 2°) Je réciterai la prière ci-dessus avant ma messe.
- 3°) Je réciterai le chapelet.
- 4°) Je ferai au moins un quart d'heure, si possible une demi-heure de lecture spirituelle.
- 5°) Quand je serai à proximité d'une église ou d'une chapelle, je ferai une visite au T. S. Sacrement d'au moins dix minutes.
- 6°) Vers la fin de la journée, je ferai un examen général de conscience et un examen particulier sur l'observation au cours de la journée de la résolution de mon oraison, résolution qui changera au moins tous les quinze jours. Je noterai mes chutes, mais surtout mes efforts, mes sacri-

fices pour en faire une hostie qui sera mon hostie, mon offrande à ma messe du lendemain.

7°) Je me coucherai et tâcherai de m'endormir en pensant à mon oraison du lendemain.

Chaque quinzaine : je me confesserai.

Chaque mois : Je ferai un jour de recollection.

Deux ou trois mois après mon installation dans mon nouvel état de vie, ce règlement sera revu et complété ».

Le samedi de la Passion, 10 avril 1943, il était ordonné prêtre dans la chapelle de l'Evêché de Quimper. « Je voudrais trouver des mots brûlants pour te parler ce soir de toutes ces grandes choses de ces jours derniers. Avant-hier, j'ai été ordonné prêtre par Mgr Cogneau : petite Ordination sans grand appareil, mais à laquelle ont assisté une quinzaine de personnes de ma famille. Après le « Te Deum », j'ai couru donner ma première bénédiction à maman, pour elle toute seule d'abord. Je l'ai bénie et j'ai dit : « Je bénis en même temps Papa » ... Oh ! je prie Dieu de t'accorder bientôt cette joie qui est une des plus grandes joies du prêtre : bénir sa mère et son père. Ce jour de mon Ordination a été un jour de joie complète à tous points de vue... Le lendemain, dimanche de la Passion, j'ai dit ma Première Messe à Landeleau devant un bon groupe de parents et l'église pleine de paroissiens. J'ai encore eu une immense joie : la première personne que j'ai communie c'était maman, ensuite j'ai communie ma famille, puis j'ai commencé la distribution de la communion pascale. Ce matin, je suis allé dire la messe aux Portes, messe de reconnaissance, de Magnificat... Oui, le sacerdoce est bien une œuvre toute de grâce. Quand j'y réfléchis et quand je jette un regard sur ma vie, je ne puis avoir qu'un mot : « Magnificat ». Que j'aime réciter dans mes messes quotidiennes le « Gratias agamus Domino » et la solennelle Préface... Je te bénis au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit... (12-4-43 ; 20-5-43).

« Je suis prêtre, écrit-il à son Directeur, je me le redis à

tout moment, mais je n'ai pas encore réalisé. Puissé-je réaliser tous les jours davantage, et ne jamais m'habituer à être prêtre, ne jamais m'installer dans le sacerdoce ». (16-4-43).

Réaliser son sacerdoce, faire de toute sa vie un corollaire de sa messe, dans une union toujours plus étroite à Jésus et Marie, tel sera désormais le but de ses efforts. « Une grande grâce pendant les vacances : mon premier pèlerinage à Lourdes ; Magnificat !... Depuis que je suis au collège, ma vie spirituelle va bien. Mais je dois veiller à l'humilité, à la présence de Dieu, à la dévotion à Marie. Résolution : élever le plus souvent possible mon esprit vers le Christ et vers la T. Ste Vierge avec des sentiments d'amour et d'humilité. Noter ces élévations sur une feuille qui sera sur ma table de travail » (7 octobre 1943).

« Aujourd'hui je commence une neuvaine en l'honneur de Notre-Dame, pour moi et pour mes philosophes. Tous les jours je ferai une visite au S. Sacrement, si courte soit-elle. Durant ces visites, je saluerai le Christ, et je serai avec Notre-Dame, avec Notre-Dame du Fiat. Et je composerai la prière des jeunes à Notre-Dame, prière que je proposerai peut-être à mes philosophes. Et je prierai pour eux, surtout pour ceux qui hésitent encore sur leur vocation ». (17 mars 44).

« Samedi 25 mars, j'ai renouvelé ma Consécration à Notre-Dame pour un an, jusqu'au 25 mars 1945. Et j'ai fait ma retraite du mois : beaucoup de relâchement. Résolution : ne plus fumer pour mon plaisir, jusqu'à Pâques ; faire chaque jour au moins une « purification d'intention » surtout contre mon orgueil. Oportet me minui, Illum autem crescere ». (Jean 3-30) (29 mars 1944).

C'est sur cette pensée que s'achève le carnet spirituel de Jean Suignard. Commencé en octobre 1937, au début du Séminaire, soigneusement tenu durant sept ans, il permet de suivre l'évolution d'une âme et de mesurer le chemin parcouru dans un effort continu et une correspondance de plus en plus docile à la grâce. « Je veux aller vers la hau-

teur et vivre sur les sommets dans l'air vivifiant et la lumière pure. » (15-11-41). Il était parvenu à la Vie et à la Lumière qu'est le Christ et n'aspirait plus qu'à Le donner à d'autres : « Oportet Illum crescere, me autem minui : il faut que le Christ croisse et que je diminue ».

CHAPITRE III

Le Professeur de Philosophie (1943-1944)

Je ne comprends mon professorat que comme un sacerdoce. Ma classe, je tâche d'en faire un corollaire de ma messe.

Le 12 août 1943, à son départ pour Lourdes, Jean Sui-gnard apprenait sa nomination. « Professeur de Philosophie à Pont-Croix. Terrible ! j'ai été désemparé et je le suis toujours un peu. Je me rappelle t'avoir dit que j'avais tendance à trouver toutes les tâches à la portée de mes moyens. Mais quand même, ici, je t'avouerai un peu d'inquiétude. Ni compétence, ni maturité ; je n'apporte que ma bonne volonté. Je compte sur le bon Dieu. Je me suis donné à Notre-Dame. Prie pour moi et mes élèves. » (16-8 et 17-9-43).

Professeur de philosophie à vingt-trois ans : le fait ne manqua pas de surprendre ; et certains des futurs élèves ne cachaient pas leur appréhension devant l'âge de leur nouveau maître. Un jour, un hôte de passage à Pont-Croix traduisit, à sa manière, cette impression générale en saluant, en ces termes, le jeune professeur : « Bonjour mon petit ». Celui-ci se contenta de répondre par un malicieux sourire...

Peu après son retour de Lourdes, il rejoignit Pont-Croix afin de se préparer à sa mission, à laquelle il allait se consacrer de toute son âme. Brève carrière en vérité, beaucoup trop brève même, d'après nos conceptions humaines

— Dieu avait d'autres plans — mais tellement bien remplie et tellement féconde qu'elle a marqué d'une empreinte de feu, les quinze élèves qui eurent la joie et la grâce de son enseignement. Rien ne vaudra leur témoignage lui-même pour apprécier la manière et pour comprendre l'influence du jeune professeur « sans compétence ni maturité ».

« Quelle impression il nous a laissée ! écrit l'un d'eux. Tous diront le souvenir excellent que nous gardons de M. Suignard.

Il était impossible de ne pas éprouver de la sympathie pour lui. Ce sentiment n'a fait que grandir au cours de l'année.

Peu de gens ont eu sur moi une telle influence. Je suis heureux d'avoir été formé par lui. Nous étions forcés de l'aimer...

Dès sa première classe il se donna totalement à nous.

A la veille de la retraite de rentrée, il nous adressa une sorte de discours soigneusement préparé où il nous exposa, avec une extraordinaire conviction, ses idées et ses vues : il réfuta le slogan « la philosophie, c'est de la chinoiserie », montrant le rôle capital des idées qui « mènent le monde » ; et il insista sur l'importance de notre mission au collège où nous devions être des modèles et des chefs de file. Ainsi la philosophie nous apparut-elle sous un jour si nouveau que nous avions hâte d'en aborder l'étude.

Par la manière heureuse de faire ses cours, il a eu le don de rendre intéressante une matière qui ne l'est guère par elle-même. En classe, il était toujours très vivant.

Il expliquait le programme en suivant de très près le cours que nous avions entre les mains. Grâce à lui, nous avons compris la philosophie et nous l'avons aimée. Il savait la rendre vivante par des exemples, des schémas, des enquêtes, des expériences de psychologie expérimentale. Un jour, il entre en classe en se livrant à toutes sortes de singularités, allumant l'électricité, craquant des allumettes, etc. Nous nous demandons ce qui se passe et nous rions

à gorge déployée. Le lendemain, il nous fait noter, dans un temps donné et dans l'ordre où ils se présentent, tous nos souvenirs de la classe précédente : il s'agissait d'un exercice sur l'attention et la mémoire !... Ses explications étaient toujours claires et précises ; si nous ne comprenions pas du premier coup, il recommençait sans se lasser. Surtout il nous demandait et même nous pressait de lui soumettre nos objections ou nos difficultés.



En promenade...

Il avait eu l'idée de faire décorer la classe, ce qui contribua à mettre plus de gaieté dans nos cours.

Dès le début, il avait de ces formules heureuses pour encourager : « Vous êtes tous des chics types ; je vous l'assure : vous réussirez tous ». Dans la correction des

devoirs, il semblait s'obstiner à trouver les meilleurs passages qu'il soulignait d'un grand B. ou même T. B. et qu'il lisait en classe aussi souvent que possible. Si de temps en temps, pour dérider les fronts, il lisait les « bourdes » de l'un ou de l'autre, il ne manquait pas de demander la permission à l'auteur et il s'en excusait. Quand il se rendait compte que nous ne suivions pas, au lieu de faire des remontrances, il lançait une plaisanterie qui déridait tout le monde. Il ne faisait presque jamais de remarques en public, ou du moins il en montrait le bien-fondé.

Il prenait son travail très au sérieux. Il nous disait qu'il lui fallait trois heures de préparation pour une heure de classe. Croire à ce que l'on fait et le faire dans l'enthousiasme : telle paraissait être sa devise. On sentait qu'il aimait la philosophie et qu'il la possédait. Il est bien peu de difficultés qu'il n'ait pas résolues.

Un trait qui nous avait frappés, c'était sa grande tolérance intellectuelle ; tout en condamnant les erreurs des fausses doctrines, il témoignait un souverain respect pour tous les grands penseurs de l'humanité et en particulier pour ceux qui avaient consacré leurs forces et leur vie à la recherche de la vérité »...

Mais s'il mettait son point d'honneur à bien enseigner la philosophie, combien il s'élevait au-dessus de ce plan ! Il ne voulait pas seulement faire réussir au Bachot, mais avant tout former des hommes.

« Comme je sens la sainteté qui me manque, confiait-il à un ami, mon orgueil creux et vide ! Un professeur ne peut pas prêcher : un sermon est toujours ennuyeux et la longueur du programme ne permet pas d'en faire. Mais il y a une façon sainte, divine de faire toute chose, surtout de présenter et de discuter des problèmes aussi vitaux que les problèmes philosophiques. Je ne comprends mon professorat que comme un sacerdoce. Ma classe, je tâche d'en faire un corollaire de ma messe. J'initie de jeunes intelligences aux plus grands problèmes humains et je forme

des hommes. Prie pour moi. Que je sois un vrai prêtre aux yeux de mes élèves. Que je sois le Christ parmi eux. » (5 et 24 novembre 1943).

Son ascendant, il le dut pour une part à son immense culture générale.

« Ce qui nous frappa, dit l'un de ses élèves, ce fut son extraordinaire appétit de culture, « d'humanisme ». Visiblement il s'intéressait à tout ce qui est susceptible de réaliser le perfectionnement, l'épanouissement de l'homme ; d'où son enthousiasme pour la littérature moderne et surtout pour la poésie catholique. Il y trouvait des exemples et savait les rattacher à la philosophie.



Halte, au bord de l'eau...

Il aimait parler de l'humanisme paysan, de l'humanisme d'un métier, des artisans tels que les vit Péguy. Son humanisme était une vision de toutes les beautés du monde, son humanisme était chrétien, et dans toute cette splendeur de la Création il ne voyait qu'un reflet de Dieu, puisque selon le mot de Léon Bloy : « le visible est la trace des pas de l'Invisible ». Il s'étonnait qu'un artiste pût ne pas être chrétien, qu'il put ne pas s'élever jusqu'à Dieu par les beautés du monde... Il nous recommandait beaucoup la culture générale, s'attachait à nous découvrir de larges horizons : « Voyez tout en grand » aimait-il à répéter. Et

il nous conseillait les lectures les plus propres à faire de nous de véritables humanistes. Par manière de détente, il nous lisait lui-même des extraits de ses auteurs préférés. C'est sans doute Pierre Termier qu'il appréciait le plus. Il aimait son caractère, sa vie, ses pensées, son style. Il y voyait le type même de l'humaniste chrétien pour qui science et religion, loin de s'opposer et de se nuire, s'unissent et s'éclairent mutuellement dans une parfaite et merveilleuse harmonie. Il citait volontiers quelques pensées du grand géologue. « La science est un bateau voguant vers la vérité. Les sciences sont des jardins d'énigmes, on s'y promène à l'ombre des mystères et toute fleur que l'on y cueille est un mystère nouveau. La géologie nous fait une âme métaphysique. La science est un héraut de l'infini, une messagère de mystère... » Grâce à lui, d'autres noms nous devinrent familiers : Péguy, Claudel, Jacques d'Arnoux, Marie-Noël, Huysmans, L. Bloy, Psichari. Il nous parla de la renaissance catholique dans la littérature contemporaine, de la poésie de F. Jammes, du « Malaise Paysan », et nous lut de larges extraits d'« Augustin ou le Maître est là »... Ainsi donc par son exemple et par sa méthode, il a su nous donner le goût et même la passion de la culture. Le professeur de philosophie se doublait d'un maître d'humanisme ».

Mais il voulait avant tout « être un vrai prêtre aux yeux de ses élèves » (24-11-43). Prêtre, il le fut d'abord par son infatigable charité. « Dès le début, il nous avait dit, d'une manière qui nous avait beaucoup touchés, qu'il se considérait avant tout comme notre ami et notre grand frère. C'était un « chic type » dans toute la force du terme. Il avait le don de sympathie, un visage qui respirait la bonté ». Dans son carnet intime il avait autrefois noté cette pensée de Diderot : « Je n'apprendrai rien à cet enfant : il ne m'aime pas. » ; et cette autre de Lacordaire : « Dieu a voulu qu'aucun bien ne se fit à l'homme qu'en l'aimant ». Il aimera donc tous ses élèves de toute la force de sa cha-

rité. Il fut pour nous le grand ami, celui qu'on aime, qu'on admire et qu'on veut imiter. Ce souci de rapprochement imprime à notre classe une physionomie très particulière.

« On le sentait animé d'un désir immense de faire du bien, de rendre service. Toujours accueillant, sachant se mettre à la portée de tous.

« Il disait qu'il était incapable de demeurer en colère. Jamais je n'ai entendu un mot dur, une parole blessante sortir de sa bouche ; mais toujours l'expression aimable, celle qu'il fallait, qui fait du bien, soulage et met en confiance. Il détestait les surnoms et s'efforça très gravement de nous faire comprendre ce qu'ils peuvent avoir d'humiliant, d'injuste, de mesquin et donc d'indigne d'un philosophe ».

« Visiblement il était heureux de nos joies et triste de nos peines, s'intéressant non seulement à nous mais encore à tous les nôtres. Il se plaisait à nous voir heureux. Le jour de la Ste Catherine, il s'est amusé comme nous, y est allé comme nous de sa petite histoire et a participé à notre traditionnel goûter. Pour la St Thomas, ce fut une fête de famille parce qu'il avait choisi ce jour pour célébrer sa propre fête. A deux reprises, dans l'année, il organisa une promenade particulière pour les philosophes : heures charmantes de causeries et de directives, où nous sentions combien il nous aimait et combien il avait la passion du vrai, du beau et du bien ».

Cette bonté lui avait conquis tous les cœurs, car il était aussi aimable envers tous, envers les grands comme envers les petits. Plus ou moins consciemment tout le monde le respectait et l'admirait. Vers la fin de l'année, la réunion d'adieu entre les Philo et les Première allait consacrer la rivalité entre les cours. M. Suignard, averti de ce désaccord, s'interposa le plus simplement du monde et rétablit par l'effet de sa présence, l'union si gravement menacée, et les deux partis lui surent gré de son intervention souriante.

Une bonté souriante : telle apparaissait sa qualité maîtresse. Il avait autrefois noté cette boutade : « Une gre-

nouille rit quelquefois, un professeur jamais ! » Ce ne fut pas son cas. S'il aimait tant St François de Salès « ce saint si aimable que tout le monde voudrait l'avoir pour son ami », c'était surtout à cause de son optimisme et de son sourire. Il aimait à répéter qu'« un saint triste est un triste saint ». — « Dès la première heure, écrit un autre, il nous avait conquis par son large sourire, le franc sourire des enfants de Dieu. Ses deux mots préférés étaient : « C'est épatant..., c'est merveilleux ». Je ne l'ai jamais vu avec une figure triste ou tout simplement froide ou distante. C'était un grand optimiste, d'un optimisme sans fêlure mais aussi sans illusions, car il savait voir les difficultés et le mauvais côté des choses... On était porté vers lui comme vers une atmosphère toute spéciale de lumière et de joie. On était pris, pour ainsi dire, par la contagion de sa joie et de son sourire ».

Et c'est ainsi qu'il fut un semeur d'enthousiasme, ce mot que Pasteur déclarait un des plus beaux de notre langue. Et à ceux qui seraient tentés d'en sourire, il suffirait de rappeler le mot de Pascal : « Rien de grand ne se fait sans passion » ou celui de Mme de Staël : « Il n'y a que deux classes d'hommes distinctes sur la terre : celle qui sent de l'enthousiasme et celle qui la méprise ». — Jean Suignard était un enthousiaste. Il admirait les grands hommes comme Guynemer, J. d'Arnoux ; il aimait toutes les grandes figures de l'histoire, et en particulier Jeanne d'Arc, St Louis, Dante, Pascal. Il vivait tout ce qui était beau, grand. « Voyez grand. Ne négligez rien de ce qui peut vous faire grands » disait-il souvent. Ou encore : « L'époque que nous vivons est une grande époque, il n'y en a pas eu de semblables depuis la Renaissance. Soyons à la hauteur de notre époque. Je voudrais que vous soyez des « types » et non pas seulement des « braves types ». La jeunesse actuelle est destinée à voir de grandes choses. Soyons optimistes, soyons fiers, nul n'a le droit d'être médiocre. Il y a des heures où la médiocrité est une trahison. » C'était une de ses formules

familiales « qu'il faut aller au vrai, avec toute son âme. »

Où puisait-il cette charité et cet enthousiasme communicatif ? Ce n'était pas dans la seule philosophie. Il le disait lui-même : « La philosophie universitaire est intéressante, mais elle est vide et décevante. » Qu'il ait gardé toute l'année cette flamme, sans jamais laisser souçonner la moindre lassitude, il lui fallait pour cela une force singulière. « J'ai assez bien deviné, relate un élève, que cette force et cette charité jaillissaient comme d'une source de son intense vie intérieure. Devant lui, surtout seul avec lui, on se sentait comme plongé dans un bain de surnaturel. Il rayonnait tout autour de lui le Christ dont il était rempli.

« On se sentait meilleur dès qu'on l'approchait et dès qu'on lui parlait. Il était à mes yeux le prêtre idéal, un prêtre tel que je voudrais être un jour, en qui rien ne choque, qui attire les âmes par toute sa personne et que l'on sent vraiment tout pénétré de la vie du Christ en lui. On sentait qu'il la dépassait de très loin cette philosophie, et qu'il avait accédé à d'autres hauteurs. Au hasard des circonstances, en classe, en promenade, il ne perdait pas une occasion de nous parler des richesses qu'il avait découvertes dans la Théologie et en particulier dans le traité de la Grâce. Il nous recommandait de vivre notre Théologie, comme il l'avait lui-même vécue. Son désir eût été de nous donner une sorte de cours de Spiritualité. Nous le sentions avide de nous livrer les ardentes convictions de son âme. Il regrettait vivement de ne pouvoir s'attarder sur des problèmes aussi vitaux que celui de la Foi et celui de la Grâce. Du moins s'efforça-t-il de nous en donner les lignes essentielles, dans la mesure où nous pouvions alors les comprendre.

« Nous savions sa grande piété pour la Très Ste Vierge et son intention de composer pour nous une prière à Notre-Dame. Il nous la faisait très souvent invoquer, en particulier pour ceux qui hésitaient encore sur leur voie. Il aimait nous parler du Christ, avec lequel nous devions vivre.

Nous fûmes tous frappés par sa façon de dire la messe. Il s'y montrait beau, correct, ordonné, veillant avec minutie à tous les détails de la liturgie. Les gestes étaient très réguliers et les paroles très bien prononcées. C'était un plaisir de la lui répondre. Il nous disait que la messe était pour lui un acte indispensable de sa journée et qu'il y puisait une grande partie de sa force. « Mon bréviaire, me confia-t-il un jour, est après ma messe et mon oraison la principale source de cette joie dont vous dites que je ne me départis jamais. » Il s'efforçait de chasser la routine de notre vie de piété. Aux heures d'adoration réservées aux philosophes, il avait exigé de nous une participation active. Il chargea quatre d'entre nous de préparer un texte sur les sentiments d'adoration, d'action de grâces, de contrition et de demande. Notre heure d'adoration devenait ainsi bien plus vivante... Nous avions aussi remarqué avec quelle dévotion il récitait les prières précédant les classes. »

« Il ne se contentait pas de cet « apostolat de comportement », de cette attitude continuelle qui, à elle seule, était un témoignage et comme un rayonnement du Christ. Rien ne le préoccupait comme l'âme et l'avenir de ses philosophes. Il s'avisa un jour de nous demander quels étaient ceux qui devaient entrer au Séminaire : c'était là un moyen de resserrer l'amitié et la fraternité qu'il voulait développer entre ses élèves. Il aimait nous voir pour parler d'avenir, d'idéal, de vocation, d'influence des philosophes au collège. Il interrogeait sur les lectures, donnait d'utiles conseils. J'ai eu la joie de trouver en lui un confident, un conseiller, un directeur, mon premier directeur d'âme... »

Ainsi donc professeur et prêtre : tel il apparut à ses élèves. Il n'est pas sans intérêt de recueillir les impressions du professeur de philosophie au terme de sa première année d'enseignement. « Oui, je déplore, écrit-il, qu'il n'y ait pas sur le même plan que la formation philosophique une formation surnaturelle. Il y a bien nos classes de catéchisme, mais elles ne dépassent pas la Théodicée et cette

étude trop pressée nous a laissé une impression pénible. « Alors quoi ? C'est tout ça le bon Dieu : immensité, infinité, immutabilité ? » Et comme réponse je n'avais qu'un mot « Révélation », mais ce mot je n'avais pas le temps de l'expliquer. — ni les moyens — car il n'y a pas de manuel d'Instruction Religieuse adapté à la Philosophie. Nous avons fini notre programme aujourd'hui. Ils auront quinze jours pour repasser. Pendant ce temps, je vais tâcher de les former un peu, en faisant le bilan de l'année, en montrant et en essayant de combler les lacunes de la philosophie » (20 mai 1944)... « J'ai passé une excellente année. Eh oui ! la lune de miel a duré toute l'année en classe de Philo. C'est étonnant ce qu'on peut obtenir de jeunes gens de dix-huit ans, par exemple au point de vue franchise et ouverture, générosité et travail. C'est d'emblée la classe la plus intéressante du collège. Ce n'est pas une matière, c'est une vie, et je dis ceci très sérieusement. Oui, j'ai été très étonné de voir avec quelle facilité on remet tout en question à dix-huit ans, comment on a besoin à cet âge d'avoir une idée personnelle du monde, comment immanquablement on se fait une philosophie. Seulement j'ai constaté aussi combien le misérable programme du Bachot était incapable de combler les aspirations de mes jeunes gens. Ils ont besoin d'une religion personnelle et non d'une religion de tradition. Et là-dessus il y a une lacune dans la formation philosophique du collège. Il faudrait donner en même temps que la clé de la nature, la clé de la surnature. Je n'ai pas trouvé de catéchisme pour la classe de Philosophie. Tu me rendrais bien service si tu pouvais me donner là-dessus des idées, ou m'indiquer un manuel, une brochure, une initiative. Le traité du surnaturel devrait, je crois, faire le fond de ce catéchisme ». (Dernière lettre inachevée, 1^{er} août 1944).

Ce souci de son enseignement, cet amour de ses élèves transparaissait encore dans la vaste enquête qu'il leur soumit pour les vacances, et où il comptait trouver des suggestions pour combler les lacunes inévitables de sa pré-

mière année de professorat. Il leur avait demandé de rester en contact avec lui et de le tenir au courant de leurs difficultés, de leurs entreprises et de leurs décisions.

Ainsi la pensée de « ses philosophes » l'accompagnait-elle jusqu'à sa mort. Faut-il s'en étonner ? Quelques jours plus tôt, le souvenir de ses élèves et la perspective de ne plus les retrouver lui arrachait des larmes. Tant il est vrai qu'il en était arrivé à les aimer tous avec la tendresse et le cœur même de Jésus-Christ. Comme il l'avait demandé à la veille de sa Prêtrise, le Christ avait mis son cœur à la place du sien. In finem dilexit eos (Jean XIII, 1).

CHAPITRE IV

La Mort — ou la dernière Messe (3 Août 1944)

Sacerdos et sacrificium et ideo sacrificium.

Prêtre et victime et précisément prêtre parce que victime.

(St AUGUSTIN).

« Comme toi j'attends les événements. Très prochainement ils seront très graves pour toute cette région. Depuis le 2 juin, je suis en vacances. J'ai trouvé mon pays dans un état de grand trouble. Je suis retourné à Pont-Croix pendant un mois pour préparer mon certificat de Logique et de Philosophie générale. Et maintenant je suis redevenu paysan pour la moisson. En effet par ici manque total de main-d'œuvre. Tous les jeunes gens et beaucoup d'autres sont partis dans le maquis. Toutes les nuits il y a des avions. Bientôt cela va devenir très grave. Il est vrai que jusqu'à présent nous n'avions pas encore souffert de la guerre (six lignes censurées). A la grâce de Dieu ! Vivent la France et l'Eglise. » (1^{er} août 1944). Ce furent les dernières lignes écrites de sa main. Elles témoignent, une fois de plus, de sa clairvoyance et de son absolu abandon entre les mains du Père. « A la grâce de Dieu... »

Le jeudi 3 août, au retour de sa messe, Jean fait la rencontre de quelques patriotes sur l'ancienne voie romaine qui le ramène à Kerancoz. Ils lui font part de leur projet d'attaque dans la journée, entre Pont-ar-Stang et Pont-Triffen, sur la grand'route de Châteauneuf à Carhaix, le long

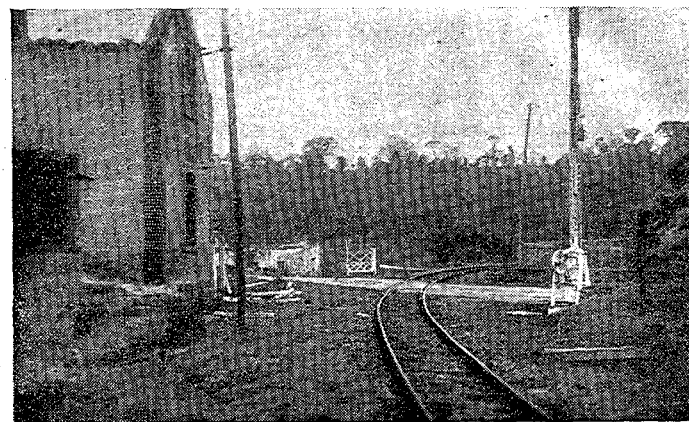
de laquelle s'étire, déjà depuis le matin, une colonne d'Allemands en retraite. Les maquisards — environ quatre-vingts — jeunes gens pour la plupart et sans expérience du combat, sont armés de grenades, de fusils, de mitrailleuses et de mitraillettes. Ils se postent peu à peu dans les champs de la ferme du Cloître, de manière à dominer et à surveiller les mouvements de l'adversaire. La contrée est très boisée et favorise le camouflage.

La matinée s'écoule sans incidents. Jean la consacre, après sa messe, aux travaux de la moisson. Ce n'est que vers midi et demi, à la fin du repas, que se manifestent les premiers signes de la bataille. D'abord surpris et intimidés par le feu des patriotes, les Allemands, de beaucoup supérieurs en nombre (leur colonne s'étend sur plusieurs kilomètres) se ressaisissent et ripostent violemment. Des deux côtés les armes automatiques entrent en action. L'ennemi compte quelques victimes, tués ou blessés, mais il entreprend aussitôt une vaste manœuvre d'encerclement. Les uns s'engagent dans l'allée de Penlan-Meroz, les autres gravissent la route de Pont-ar-Stang à Landeleau, ou s'efforcent d'accéder directement à la ferme du Cloître autour de laquelle s'organise la résistance. La bataille fait rage. Les patriotes débordés par un adversaire aguerri et beaucoup plus nombreux, tentent de se défendre, subissent des pertes sanglantes, se voient sur le point d'être pris de revers, abandonnent le terrain et ne doivent leur salut qu'à un repli précipité vers le bois du Moustoir et vers celui de Coat-bihan en Plonévez, non sans avoir laissé quinze morts sur le terrain.

A Kerancoz cependant, on demeure dans l'incertitude. La nature du pays, couvert et vallonné, ne favorise guère l'observation. Vers une heure, on perçoit les premiers coups de feu dans la direction du Cloître, distant de trois à quatre cents mètres. En prévision d'événements graves et pour être en état de paraître éventuellement devant les Allemands, Jean juge bon de quitter ses sabots et sa soutane de travail, pour revêtir sa belle soutane et chausser ses

beaux souliers. Il prend son béret, son portefeuille, son stylo, sa montre et son carnet de messes.

On entend le sifflement des balles au-dessus de la maison. On dirait même des coups de feu tirés à proximité de la ferme. Peut-être s'agit-il d'un emplacement de repli de quelque patriote ? Toute la famille décide de quitter le village et se retire derrière un talus très épineux qui domine le vallon de Kerancoz. Jean réconforte son jeune frère apeuré par le vacarme. Il fait réciter un Pater et un Ave avec des invocations à Notre-Dame des Portes, De



Passage à niveau de Pont-Ar-Stang

temps en temps il revient jeter un coup d'œil sur la ferme. Soudain, à une centaine de mètres, deux patriotes traversent le vallon. Jean les interroge de loin. Sans fournir de réponse, ils jettent dans le ruisseau armes et uniformes et poursuivent leur retraite.

L'abri ne paraissant pas assez sûr, on cherche un autre couvert. Jean propose de revenir lui-même à la ferme à cause des chevaux. Mais sa mère veut l'en dissuader : « Si tu rencontres des Allemands ? — Je n'ai pas peur. Je me présenterai comme prêtre. J'ai mes papiers en règle. Ils ne

tireront pas ». Pendant qu'il s'en retourne vers la maison, la famille se retire dans une tranchée très profonde offrant une protection efficace, en bordure d'un chemin creux qui descend vers le fond du vallon. Ramenant les deux chevaux, Jean ne tarde pas à rejoindre tous les siens.

Or, quelque temps après, un gros nuage de fumée s'élève dans le ciel en direction du village. Impossible de déterminer l'origine des gros flocons noirs. S'agirait-il de Kerancoz ? Quittant sa mère et les siens, Jean décide de s'en assurer. Il est environ deux heures et demie.

Un peu plus tard, quelques femmes passant par le chemin creux annoncent à Mme Suignard que c'est le Cloître qui brûle. Elles-mêmes ainsi que tous les leurs ont dû s'enfuir à l'approche des Allemands. Tout le village est en feu. Les fermiers ont pu à peine s'échapper; elles ont rencontré Jean à Kerancoz et tous les autres membres de leur famille, refusant de les suivre, ont décidé de rester avec lui dans la maison.

La fusillade s'étant calmée — on n'entend plus que des coups espacés — tout le groupe remonte vers la ferme. Il est environ 3 heures. Jean est déjà parti. A l'arrivée des fermiers du Cloître (M. L'Haridon, sa femme, leur fille Marie, âgée de 21 ans) Jean les a reçus de son mieux et leur a servi du cidre. C'est par eux qu'il a appris les faits tragiques de la journée, l'incendie du Cloître, la présence de nombreux morts et de blessés dans les dépendances du village.

« Des blessés ? demande-t-il.

— Oui, et peut-être en grand nombre. Nous avons vu cinq morts dans un chemin. Dans les champs, des cris désespérés...

— Des cris ? Des blessés ?... Il faut que j'aille les soigner et les aider à bien mourir.

— Oui, mais... et les Allemands ?

— Non, non ! C'est mon devoir... Où sont-ils ?

— Moi je sais, dit Marie L'Haridon, et je vais vous le montrer ».

Et le voilà parti aussitôt sous la conduite de la jeune fille. Il est environ 3 heures.

Ils suivent la route de Kerancoz. A Kerancoz-Vihan, en débouchant sur la voie romaine, ils rencontrent près de sa maison une vieille femme de soixante-cinq ans, Mme Louise Bideau, qui les accompagne dans des circonstances que l'on ignore. Tous trois traversent quelques champs avant d'atteindre un chemin très couvert et assez profond qui conduit jusqu'au Cloître. Les combats les plus furieux se sont déroulés dans ce chemin, dans les champs voisins et dans le village même.



L'appentis où fut découvert le corps de Jean Suignard

... On devine l'anxiété des familles restées à Kerancoz. Une première démarche jusqu'aux abords immédiats du Cloître n'a permis de rien savoir. Plus tard, se rappelant que Jean avait promis son aide pour les confessions du soir (on était à la veille du Premier Vendredi), ses deux sœurs parviennent, malgré mille dangers, à atteindre l'église. Mais personne n'a vu Jean. Sous une pluie torrentielle elles rejoignent la maison. Au vieux moulin de Melgo

sonnelle et ses paternelles condoléances. « Que dire, écrira-t-il, de la pauvre maman dont je venais de voir le fils brûlé ? Héroïque dans l'épreuve, elle me dit à travers ses larmes : « J'offre le sacrifice de mon fils pour le salut du pays. Je ne prie pas pour lui, car je sais qu'il est au ciel, mais je le prie de m'aider à bien élever mes enfants ».

Parmi les visites reçues par Mme Suignard, il convient de signaler celle que lui fit, le samedi 5 août, malgré mille dangers, M. l'abbé Cadiou, curé de Châteauneuf. Après avoir péniblement rejoint son presbytère, il en fut enlevé, dans la nuit du 5 au 6, par un groupe de soldats allemands. Emmené dans une charette, il tenta de leur échapper à la faveur de l'obscurité ; mais il fut mortellement atteint par une rafale de mitrailleuse. Il devait succomber à ses blessures, laissant, avec des regrets unanimes, le souvenir d'une vie toute de zèle et de charité.

C'est dans un appentis aux dimensions exigües qu'on a fini par découvrir le corps de Jean Suignard. Ce très modeste bâtiment servait de poulailler ; on y avait jeté quelques gerbes à l'usage de la volaille ; des branchages grossièrement assemblés servaient de toit. Les deux portes, la petite lucarne et la majeure partie du toit ont été la proie des flammes. Jean repose à droite de la porte centrale et plutôt vers le fond, face à l'étroite fenêtre. Le corps, couché sur la paille calcinée, est légèrement accroupi et penché vers la droite ; la tête repose sur les bras à-demi croisés. Les jambes et la partie inférieure du corps sont brûlées. Tout le reste est intact, depuis la ceinture jusqu'à la tête, ainsi que la soutane et le col ; les cheveux sont parfaitement conservés. Au front, un peu à droite, un trou, de même qu'à la nuque.

Dans le même bâtiment, au fond à gauche, à deux mètres de Jean, le corps à peu près calciné de Mme Louise Bideau, dont on retrouve les sabots et le bonnet au pied d'un arbre voisin, cependant qu'une large trainée de sang relie l'arbre à la crèche.

Quant au corps de Mlle Marie L'Haridon, on le découvre, presque consumé, dans la laiterie attenante à la maison d'habitation, en face d'une fenêtre basse ; sur le rebord de la fenêtre, quelques traces de sang ; à côté, un chausson de la victime, et à une trentaine de mètres, vers l'entrée du village, son mouchoir ensanglanté. De Jean Suignard, aucun vestige à l'extérieur du poulailler ; et sur lui-même plus aucun objet...

Enveloppé dans un linceul, le corps de Jean Suignard, resté sur place en raison des circonstances (les Allemands sont encore revenus le vendredi) ne pourra être mis en bière que le samedi matin. Puis le convoi mortuaire s'achemine lentement vers le cimetière. Seuls peuvent l'accompagner la mère, la grand'mère et l'oncle maternel qui s'est chargé des soins funèbres. Ils atteignent le bourg de Landeleau au moment précis où les premiers Américains y font leur entrée victorieuse, quand les maisons commencent à pavoiser en l'honneur de la libération...

Les cercueils arrivent peu à peu. Il y en a bientôt vingt-trois ; leur nombre ne permet pas de les introduire dans l'église ; on les installe sur des bancs dans le cimetière.

La cérémonie a été fixée à 3 heures. Les familles et la foule se massent autour des cercueils. Or, un peu avant les obsèques, voici que surgit un avion mitrillant l'église et ses alentours. Prise de panique, l'assistance se disperse dans la campagne. Certains se glissent le long des tombes et jusque sous les cercueils ! D'autres s'abritent dans l'église.

L'Office est reporté à 5 heures. Or dès que la cérémonie est commencée, voici que l'avion paraît à nouveau, provoquant un nouvel affolement et une nouvelle dispersion. La plupart s'enfuient, les autres se pressent sous le clocher et contre les murs de l'église, cependant que M. le Recteur et ses deux assistants alternent les versets de l'Office des Morts !

Vers le soir seulement, le calme revenu, le corps de Jean

Suignard pourra être descendu dans sa tombe ; et ne seront présentes, pour ainsi dire, que sa mère — mater dolorosa — ses deux sœurs et ses deux frères.

Telle fut sa mort tragique, telles furent ses obsèques mouvementées. On se défend mal d'un serrement de cœur en évoquant tous ces détails humainement chargés d'une si lourde tristesse. Pourtant il n'y manque pas de traits qui témoignent de divines prévenances. Comment ne pas être frappé par certaines coïncidences manifestement providentielles ?

Comme le Maître s'était offert parce qu'Il l'avait voulu — « Oblatus est quia ipse voluit » — ainsi le disciple marcha-t-il de son plein gré vers l'autel de son sacrifice.

Comme le Christ s'était livré par amour — « Dilexit nos et tradidit semetipsum pro nobis », — ainsi Jean est-il mort pour le seul motif de sa charité sacerdotale.

Comme le Frère aîné fut déposé — mais à sa naissance — sur la paille d'une pauvre crèche, ainsi le « petit frère » fut-il délaissé — mais après sa mort — sur la paille calcinée d'un pauvre poulailler.

Comme le premier eut le côté ouvert d'un coup de lance, ainsi le second eut-il le front ouvert d'un coup de feu.

Mais tandis que les bourreaux respectèrent le corps de Jésus, ils essayèrent de faire disparaître par le feu celui de Jean Suignard. Le disciple n'est pas au-dessus de son maître...

Comme il avait fallu un linceul pour envelopper le corps du premier, ainsi en fallut-il un pour ramasser les pauvres restes du second.

Enfin, comme le Christ n'eut presque personne en dehors de sa mère pour sa mise au tombeau, ainsi en fut-il de son imitateur.

Mais malgré ces abandons apparents, comment douter de la mort magnifique de Jean Suignard ? Elle fut comme sa vie, belle, grande et joyeuse. Laetus obtulit universa : Il a tout offert dans la joie. Il n'est pas possible que le Christ, son ami et son grand Frère, l'ayant associé à sa

« glorieuse » Passion ne lui ait pas donné la force triomphante de tout perdre afin de tout gagner. Il n'est pas possible que sa « Maman Marie » à qui il s'était consacré et qu'il avait tant de fois invoquée avec une telle confiance et une telle humilité et encore une heure à peine avant sa mort, ne soit pas accourue pour l'assister, autre Christ, à l'autel de sa dernière messe ; il n'est pas possible qu'au dernier mot sorti de ses lèvres mourantes : « Maman » n'ait pas répondu la parole maternelle et accueillante « mon enfant ». Entre les bras de Jésus, de Marie et de Joseph, nous savons qu'il est mort en beauté.

Mais pour tous ceux qui l'avaient connu et aimé, sa mort fut un déchirement. Il est aisé de comprendre la douleur de sa pauvre mère. Et du fait de sa mort et du fait des circonstances si tragiques et si impénétrables. C'est un réconfort pour tous les amis de Jean — et un indice de sa puissance d'intercession au Ciel — que le courage héroïque et tout surnaturel avec lequel elle a monté toutes les stations de son Calvaire.

Et quand peu à peu la nouvelle de sa mort parvint à ses parents, à ses amis, à ses élèves et à ses maîtres dispersés dans le Diocèse, dans d'autres régions de France ou les lointains stalags d'Allemagne, ce fut une consternation, une explosion de douleur et de regrets. Qu'il suffise de citer les impressions de deux de ses élèves.

— « Ce fut pour moi un grand choc, quelque chose comme une déchirure. Sur le coup, je me suis demandé s'il fallait croire une pareille nouvelle... Chaque fois que je me remémore tel ou tel événement de sa vie parmi nous, je prends conscience de l'étendue de notre perte et du vide qu'il laisse après lui. Au début, je priais assez souvent pour lui. Plus habituellement, je le prie pour moi. Ce sera notre honneur de lui avoir servi de terrain d'expérience et d'avoir permis la manifestation de son âme. Quand nous pensions aux générations futures de ses élèves, nous songions à ces vers du poète :

« La moisson de nos champs lassera nos faucilles
Et les fruits passeront les promesses des fleurs. »

Dieu ne l'a pas voulu mais la mort de Jean Suignard aura été la raison d'une plus grande sainteté sur la terre. Nous serons les premiers à en bénéficier : « Les vies tombées en fleurs parfument encore les nôtres ». — « Sa mort m'a profondément touché. Et en ce jour encore je le regrette douloureusement. Je l'estimais, ce serait trop peu dire : je l'aimais et j'aimais surtout en lui sa belle âme de prêtre.

« Et puis sa mort a été un digne couronnement de sa vie. Il était fait pour l'héroïsme. Je le compare volontiers à Guy de Larigaudie. Tous les deux savaient sourire, tous les deux aimaient la vie, tous les deux, au milieu du monde dépravé, ont su garder une âme pure, limpide ; tous les deux enfin sont morts au champ d'honneur, l'un en défendant sa patrie, l'autre « victime de sa charité sacerdotale ».

Il aimait la vie. Dieu lui en a demandé le sacrifice. Souhaitant, il est mort dans la fraîcheur immaculée de son âme de vingt-quatre ans. Dieu a tellement aimé son âme virgine, son âme splendide qu'il se l'est attirée.

Et puis il est notre chef de file à nous autres philos, ses premiers et ses derniers élèves. Sa mort a noué définitivement et éternellement les liens qui nous unissaient déjà à lui. Sa photo restera toujours sur mon bureau de travail. sa pensée restera toujours vivante en moi. Puisse Dieu me donner la grâce de l'imiter et de suivre ses traces... »

Dans une lettre adressée le 9 août à M. le Recteur de Landeleau, Mgr Duparc, Evêque de Quimper, s'exprimait en ces termes :

« Nous savions la valeur de M. Suignard. Par son intelligence, sa piété, sa vertu, il aurait rendu d'immenses services au Diocèse. J'aurai un souvenir pour lui dans toutes mes Messes... »

Et quelques jours après, Mgr Cogneau, auxiliaire de Mgr Duparc, écrivait à son tour : « Nous déplorons la mort tragique de M. l'abbé Suignard, jeune prêtre de valeur que j'avais ordonné et qui promettait d'être au Petit Séminaire un professeur remarquable ».

Au terme d'un chapitre qui ne fut pas écrit sans émotion et qui rouvrira peut-être certaines blessures que le temps ne ferme jamais qu'à moitié, il sera bon de faire appel à des vérités souvent trop peu connues et cependant si lumineuses et si réconfortantes.

Il ne s'agit pas de citer Dieu à notre barre et de lui demander raison de sa conduite ; il s'agit simplement d'essayer de comprendre « afin de ne pas être comme des païens qui n'ont pas d'espérance et qui sont sans Dieu et sans Christ dans le monde ».

Ici se présentent à l'esprit ces lignes consacrées par l'abbé Godin au souvenir d'un jeune apôtre mort lui aussi dans la fleur de sa jeunesse.

« Je ne comprends pas tes desseins divins, Seigneur,
Je ne comprends pas pourquoi tu laisses briser les
[fleurs en boutons]

Et faucher les blés en herbe.

Je ne comprends pas pourquoi tu prends à notre terre
Si pauvre déjà, si pauvre, ses meilleurs ouvriers.

Tu sais bien que la tâche demain sera rude,

Que la reconstruction est immense,

Et les ouvriers peu nombreux.

Oh ! je sais bien que c'est le sort de l'épi d'être fauché

Et celui du grain d'être broyé sous la meule

Et celui du bon pain blanc d'être enfin mangé...

Parce que ta loi est une loi de Rédemption... »

« Parce que ta loi est une loi de Rédemption ». C'est la clé du mystère.

Nous savons la force de l'exemple. Peut-être avions-nous besoin d'un chef de file et nous fallait-il cette fin si tragique pour nous le faire découvrir. L'éclat de sa mort multiplie la valeur de son œuvre, illumine tout le reste de sa vie et nous imprime dans l'âme les traits d'un guide et d'un modèle.

Sans doute n'ignorons-nous pas la vertu de sa prière, car la prière des justes est d'un grand pouvoir auprès de Dieu.

Et nous avons le droit de nous sentir moins délaissés sur la route depuis qu'il vit avec le Christ et qu'il intercède pour nous de tout le poids de ses mérites et de toute la force de son amour.

Mais nous devons surtout penser à la puissance de son sacrifice. « Parce que la loi de Dieu est une loi de Rédemption ».

Car « si le grain ne tombe en terre et s'il ne meurt il reste seul ; mais s'il meurt il produit beaucoup de fruit (Jean, 12, 24). Sans effusion de sang, il n'y a pas de rédemption. » (Heb. 9, 23). C'est la mission de la chrétienté de parachever le sacrifice de la Croix, car « nous devons compléter dans nos corps ce qui manque à la Passion du Christ » (Col. 1, 24). Chacun à notre place, dans le lieu et de la manière que le Père dans son amour a arrêtés de toute éternité.

De sorte que les enfants privilégiés du Père ne sont pas ceux que l'on pense. Plus une âme est chère à Dieu, plus aussi elle sera associée aux souffrances du Christ. La grâce de la crucifixion fut la faveur suprême réservée par le Père à son Fils bien-aimé. A l'exemple et à la suite du Christ, la grâce du martyre fut toujours une marque de prédilection de la part du Père et l'apport le plus efficace à l'œuvre du salut du monde.

En acceptant librement de s'immoler pour le Christ, Jean Suignard a plus fait pour les âmes qu'en une longue vie de ministère. « Consummatus in brevi explevit tempora multa : consommé en peu de temps, il a rempli de nombreuses années ».

Rien d'ailleurs de plus suggestif que cette date du 3 août. L'Eglise célèbre en ce jour la fête de l'Invention de Saint Etienne, premier martyr. C'était une des plus brillantes intelligences et comme le grand espoir de l'Eglise naissante. Au soir de sa lapidation, ce fut un sentiment de consternation, une sorte de découragement. Quelle « perte irréparable » pour la jeune communauté ! Dieu laisse ainsi parfois s'en aller ses meilleurs ouvriers. Mais la

Vérité ne peut pas mourir, car Dieu se tient derrière elle. Qui aurait pensé en voyant tomber Etienne que son meurtrier Saul allait bientôt prendre sa place et assurer le triomphe de sa cause ? C'est la loi de la Rédemption par le sacrifice. L'homme peut parler de « perte irréparable », mais il oublie les divines équivalences. Car Dieu ne perd jamais et si le martyr Etienne n'avait pas ainsi prié et succombé, l'Eglise n'aurait peut-être pas eu Saint Paul : « Si martyr Stephanus non sic orasset, dit St Augustin, Ecclesia Paulum non haberet ».

Puissance invisible mais conquérante du sacrifice. L'Eglise ne s'étend que sur les terres fécondées par le sang de ses martyrs. Sanguis martyrum semen est christianorum.

Il ne reste qu'à conclure, avec celui qui fut à Angers son maître de Théologie : « C'est par le témoignage de sa vie et de sa mort plus que par celui de ses travaux que Jean Suignard vivra parmi nous. Mais ce témoignage si conforme à tout l'ensemble de son caractère ne lui eût pas déplu ; et nul n'aurait rejeté avec plus d'horreur et d'indignation que lui, la vieille maxime musulmane selon laquelle « l'encre des savants est plus précieuse que le sang des martyrs ».

A titre documentaire, voici le texte d'une note trouvée dans les papiers de J. Suignard, datée de février 1944, six mois avant sa mort. C'est un plan de devoir proposé à ses élèves.

« Devoir. — Essayer de définir le rêve, d'en suggérer l'origine et le mécanisme en vous fondant sur votre expérience personnelle. Plan du devoir. Exemple : Un rêve que j'ai fait.

« J'étais étendu dans une prairie de Kerancoz, le « Vallon de mon enfance », dans un endroit bien marqué. Je venais d'être fusillé par un peloton d'Allemands et j'étais gisant entre la vie et la mort. (Depuis longtemps on parlait de fusillades, Allemands, maquisards, etc...) Je me disais : « Je croyais que c'était terrible d'être fusillé ; en fait, je ne suis pas mal ici. » Mais je craignais un peu quand même le moment de la mort. Je me disais : « On m'a dit que les mourants ne pensent pas à leur acte de contrition (j'en avais parlé la veille ou l'avant-veille) mais moi j'y pense ». Et je fis un bon acte de contrition. Chien qui fuyait... Allemands tiraient et les balles m'entraient dans la tête par derrière. »

CHAPTRE V

L'Ame de Jean Suignard

« Abba. O Père ! » Gal 4, 6.

Bases dogmatiques - Vertus maîtresses Traits dominants

Beaucoup de ceux qui croyaient connaître Jean Suignard ont été étonnés par son rayonnement. Bien d'autres maîtres que nous avons connus et qui ne le lui cédaient en rien par l'intelligence ou même par la culture n'ont pas laissé en nous cette « impression de saisissement » qui fait de nous comme des hommes nouveaux, comme des créatures nouvelles. S'il fut à ce point un apôtre, c'est qu'il avait en lui « l'âme de tout apostolat » une vie intérieure intense, une spiritualité extraordinairement vivante. « L'apôtre, avait-il noté, est un calice débordant de vie divine dont le trop plein se déverse sur les âmes ». « Tu me dis ton goût pour l'action, écrivait-il à un ami, c'est très bien. La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ? D'ailleurs l'action fortifie la foi. Mais attention de te vider. Agir c'est donner. Mais plus tu donneras, plus tu devras te remplir. Si tu ne veux pas être un simple prêcheur, un pharisien, il faut que tu sentes, que tu vives ce dont tu parles. Pour faire du travail en profondeur, il faut avoir réfléchi, médité. Il faut s'être d'abord rempli et avoir bien assimilé ce qu'ensuite on donnera aux autres. » (1941.)

Comme on l'a vu dans l'histoire de son ascension spirituelle, son âme ne s'est pleinement épanouie et sa spiri-

tualité lumineusement fixée qu'en l'année de son sous-diaconat (1941-1942). « Surge qui dormis et Christus illuminabit te. Réveille-toi, toi qui dors et le Christ t'illuminera ». (Eph. V 14). Pour lui s'est vérifiée l'heureuse formule de St Paul. La découverte du Christ, désormais contemplé avec des yeux nouveaux et une âme nouvelle, fut pour lui une véritable illumination. Alors sa spiritualité se simplifie, ses formules se précisent, traduisant les *bases dogmatiques*, les *vertus maîtresses* et les *traits dominants* de sa vie intérieure.

LES BASES DOGMATIQUES

Sous les regards du Père
Dans l'amour du Saint-Esprit
Avec le Christ
Fils de Marie.
(1^{er} juillet 1942, image de sous-diaconat).

De toute sa théologie, c'est le problème de la Grâce qui l'a le plus fortement impressionné. Ce fut une sorte d'émerveillement. Alors qu'il croyait n'être qu'un homme, il découvre qu'il est fils de Dieu, non pas en parole et en imagination mais en toute vérité. Il sera encore sous le coup de cette émotion quand il essaiera de résumer pour ses philosophes ses trop courtes leçons sur la grâce : « Le Fils de Dieu s'est fait fils de l'homme afin que l'homme devint fils de Dieu... Nous sommes tous des dieux en fleur »... Sa spiritualité ne sera pas élevée sur le sable mouvant de la sensiblerie ou d'opinions incertaines : elle sera vraiment « théologique », fondée sur la doctrine de la grâce, sur les splendeurs inouïes de notre divine filiation dans le Christ. Une spiritualité essentiellement filiale à l'égard du Père et de Marie et entièrement centrée sur le Christ, sous la dépendance du Saint-Esprit.

« Dieu le Père c'est mon Père, Dieu le Fils c'est mon Frère et mon Ami, Dieu le Saint-Esprit habite en moi et me fait aller vers mon Père et mon Frère. Et par-dessus le marché, j'ai une Maman au ciel » (9-11-41). — « Mû par le Saint-Esprit, avec le Christ, sous les yeux du Père et de Notre-Dame : voilà vers où je tends » (15-2-42). — « Sous les regards du Père dans l'amour du Saint-Esprit avec le Christ Fils de Marie » (1-7-42). — « Dans le Saint-Esprit avec le Christ et Marie vers le Père » (16-11-42). — « Vers le Père avec le Christ dans le Saint-Esprit et sous le regard de Notre-Dame » (16-2-43). Les formules varient : elles expriment toujours les relations de famille avec les Trois Personnes de la Ste Trinité et avec la Vierge-Marie.

SOUS LES REGARDS DU PÈRE. VERS LE PÈRE

Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs, criant : « Abba ! Ô Père ! » Gal. IV, 6.

Si les chrétiens comprenaient leur dignité essentielle de fils de Dieu, ils auraient l'impression d'être déjà établis dans la terre promise, en attendant la pleine rédemption dans le face à face éternel. « Voyez, dit St Jean, quel amour nous a témoigné le Père pour que nous fussions appelés fils de Dieu — et nous le sommes en réalité ». (1 Jean III, 1). « Car tandis que les Juifs n'avaient reçu que l'esprit de crainte et de servitude nous, nous avons reçu l'esprit des enfants adoptifs, dans lequel nous crions : Abba. O Père ! » (Rom. VIII, 15), esprit d'amour et d'abandon, de dépendance filiale et de joie, l'esprit du Christ lui-même à l'égard de son Père « mon Père et votre Père » (Jean, 20, 17). A la loi de crainte a succédé la loi d'Amour. Le Christ est venu nous révéler le Père et nous permettre d'accéder jusqu'à Lui. Par nous-mêmes, nous sommes réduits à un état de servitude ; grâce à l'œuvre rédemptrice du

Christ et par l'application de ses mérites infinis, nous voici rendus participants de la nature divine (2 Pet. 1, 4), vivant de la vie même de Dieu, de la vie même du Fils Unique. Le Fils de Dieu s'est fait fils de l'homme afin que l'homme devint fils de Dieu. Les relations sont changées. Le cri normal et comme naturel (dans l'ordre de la Grâce) du chrétien n'est pas : « Seigneur, Seigneur », mais « Abba, ô Père, ô Père ! », comme la seule prière que nous a enseignée le Christ n'est pas « Notre Seigneur » mais « Notre Père ».

Telle apparaît, dans sa moëlle, la doctrine de l'état de Grâce, telle sera la pensée habituelle de Jean Suignard qui se considère toujours « sous le regard du Père ». « Dieu le Père est mon Père, très réellement, avec tout ce que cela comporte d'amour, d'union, de tout ». A un ami plus jeune il recommandait toujours cette attitude filiale devant le Père. « Mets-toi sous le regard du Père : tout est là ». « Un soir, raconte cet ami, au cours d'un long entretien à Kerancoz, il me parla du Père avec une telle conviction et surtout avec une telle expression que je fus forcé de conclure : faut-il tout de même que ce soit là quelque chose de réel, de vivant, de transformant... » Sous le regard du Père... simple écho de l'âme de St Paul, ou plutôt simple reprise de l'élan du Christ lui-même.

Ainsi donc par le baptême et l'état de grâce qu'il nous confère, nous sommes constitués « fils de Dieu », et tellement transformés, purifiés, « gracieux » (séduisants, dit St Jean Chrysostome) que Dieu lui-même est comme forcé de nous contempler avec un regard de complaisance. « Comme vous m'avez aimé, vous les avez aimés » dit le Christ à son Père en parlant des hommes, ses frères (Jean XVII, 23). Le baptême pourtant ne nous donne que la semence, un germe que nous devons développer toute notre vie. « Deviens ce que tu es ». Nous sommes déjà des fils de Dieu mais il nous faut le devenir toujours plus pleinement, de manière à nous rendre toujours plus dignes des complaisances du Père. Et c'est pourquoi la vie chrétienne, marche paisible, amoureuse et royale sous le regard du

Père, sera aussi montée, ascension continuelle « vers le Père ». « Connais-tu le livre de Mgr. Guerry « Vers le Père ». Il est très bien ; je le médite actuellement et je me propose de te l'adresser si tu le désires. Je m'exerce à devenir vraiment un enfant du Père. Hélas ! je n'arrive pas à grand' chose. J'aurais dû être cent fois plus fervent en ce temps de grâces immenses. Je suis si lâche. Si seulement j'étais humble et confiant dans la miséricorde du Père » (19-8-42). Vers le Père... c'est le but de tous nos efforts, c'est aussi le terme de notre pèlerinage. Car la mort elle-même n'est que l'introduction dans la « Maison du Père ». *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi*. Quelle source de joie dans tes paroles, ô Jésus, puisque tu nous assures que nous allons tous un jour — bientôt — nous réunir dans la Maison du Père !...

DANS LE SAINT-ESPRIT

Tous ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu. (Rom. 8, 14).

Depuis sa « découverte » du monde surnaturel (novembre 39) Jean Suignard a compris son erreur « naturaliste ». Il sait que la sainteté n'est pas une œuvre humaine et que c'est pure folie de prétendre la réaliser par ses propres forces. Elle est essentiellement « sur-naturelle ». L'Esprit Saint est l'auteur véritable de cette sainteté. Sans doute devons-nous y apporter nos efforts personnels, et Dieu qui nous a créés sans nous, ne nous sanctifiera par sans nous. Mais tout notre rôle sera de coopérer à l'action divine en nous, de nous laisser conduire par l'Esprit-Saint. « Quand je dis « dans l'Esprit-Saint », ce n'est pas juste, c'est le Saint-Esprit qui est « en » moi et me fait aller vers mon Père et vers mon Frère » (16-11-42). Lumière pour l'intelligence, force pour la volonté : tel sera

le double effet du Saint-Esprit dans l'œuvre de la perfection. Pour percevoir ses divines inspirations, il faudra se faire une âme de silence et de recueillement, être toujours « aux écoutes » de l'Esprit ; il faudra surtout être docile à tous ses mouvements de peur de contrister l'Esprit Saint, de peur surtout de « l'éteindre » en notre âme. « Mu, soutenu par le Saint-Esprit qui me fortifie et me conduit vers le Père : voilà vers où je tends » (15-2-42). Et c'est ainsi que peu à peu, par une fidélité de plus en plus parfaite, et occasionnellement de plus en plus héroïque à toutes les tâches de toutes les heures et de toutes les minutes, on en arrive peu à peu à toujours mieux réaliser l'idéal des fils de Dieu : « Ceux-là sont réellement fils de Dieu qui sont mus par l'Esprit de Dieu » (Rom. 8, 14).

AVEC LE CHRIST

Caritas Christi urget nos.
L'amour du Christ nous presse (2 Cor. 5, 14).
« Jam non ego sed vivit in me Christus.
Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi. (Gal. 2, 20).

A partir de l'année de son sous-diaconat, l'âme de Jean Suignard est toute saisie et comme « empoignée » par le Christ ; et on ne peut pas ne pas être frappé par l'abondance des lumières qu'il a reçues sur la Personne du Sauveur. Ce fut pur don de Dieu, mais ce fut aussi comme une réponse aux efforts généreux d'une ascèse méthodique. « Celui qui m'aime, dit Jésus, moi aussi je l'aimerai et je me manifesterai à lui » (Jean XIV, 21). Le Christ devient vraiment le point d'orientation de son âme. Il en est comme possédé. On ne saisisait rien à cette vie — ni à cette mort — si on ne comprenait que son amour du Christ fut un

amour réel pour une Personne réelle, amour fort et vivant, amour transformant et principe d'héroïsme.

« Le Christ et moi. Le Christ me regarde. Son regard si beau, si limpide, si clair, si bon, si doux, si humble, si grand.. Son regard, expression de tout lui-même, de son esprit surtout. Que pense le Christ de moi, que pense-t-il de ma vie ?... Je regarde le Christ : C'est une grande faveur. Les anges se voilent la face devant Dieu. Je regarde avec amour. Le Christ c'est mon modèle, mon chef. Mon Jésus, transformez-moi en vous... Caritas Christi urget nos : l'amour du Christ nous presse » (16-11-41).

« Je crois avoir trouvé le filon : contemplation du Christ en moi et dans les autres » (1-11-41).

« Tu voudrais que je trouve une formule. J'en ai une qui n'est autre que le signe de la Croix, le signe du chrétien. Plus simplement encore : « Avec le Christ » mon chef, mon modèle et mon grand Frère que moi, petit frère, n'ai qu'à imiter. Donc imitation du Christ. Et imitation par la contemplation du Christ marchant devant moi, à mes côtés, me montrant comment il faut être. Contempler et devenir en contemplant. Donc mon but : ressembler toujours davantage au Christ, devenir un autre Christ, être le Christ » (16-11-42).

J'aime beaucoup cette image (la tête du Christ de Schwartz) et je l'ai choisie pour toi. Elle est très belle, un peu triste et c'est le seul reproche que je lui refais. Je l'ai constamment sur ma table de travail avec Notre-Dame des Portes. N'aimes-tu pas considérer le Christ comme ton Frère aîné, ton ami dans son Humanité ? Dom Marmion enseigne une grande dévotion à l'Humanité du Christ. C'en est la fête en ce temps de Noël » (8-1-43).

« Je crois que nos « formules » de spiritualité diffèrent un tout petit peu. Toi, tu as les yeux fixés sur le Père, moi je regarde le Christ ; je le trouve dans son Humanité plus à ma portée, plus près de moi que le Père. Il est vrai que le Christ est et n'est que « ad Patrem » ; nous arrivons

au même but, mais je mets une étape plus marquée dans la conformité, l'identification au Christ » (15-2-43).

« Pour moi, je préfère toujours l'imitation du Christ : suivre le Christ notre modèle, notre chef, notre ami et notre grand Frère » (28-7-43).

« Ce que je voudrais te dire, c'est un moyen pour vivre pleinement et intensément comme tu en as le désir. Voici. Tu es plein de bonne volonté et d'enthousiasme. Tu veux vivre une vie *belle*. Tu veux être un homme vraiment, un type. Tu remarques tel ou tel de tes camarades qui sont des types ; les imiter c'est bien, comme c'est bien d'imiter les grands hommes, les saints qui ont paru sur la terre. Mais si tu imitais le plus beau des enfants des hommes, le parfait, l'homme qui était en même temps Dieu : le Christ ! Pense-donc quel type devait être le Christ, le Christ à dix-huit ans, à vingt ans ! Cent fois, mille fois meilleur que ce que tu pourrais imaginer de meilleur. Médite donc la perfection du Christ-Homme et imite-le. Ce n'est pas là folle entreprise : il veut que nous l'imitions (Apprenez de moi... etc...), et il s'est fait notre grand Frère et notre Ami. Oui, le Christ est vraiment notre ami. Si nous vivions avec lui, les yeux fixés sur lui, comme notre vie serait grande et belle !

Le Christ est aussi notre chef : c'est un autre aspect que tu pourras exploiter, cette « mystique du chef ». Chaque soldat travaille pour son chef, parce qu'il sait que son chef le lui commande, et il travaille pour ne pas faillir sous les yeux du chef. Quelles richesses ne tirerions-nous pas de notre vie si nous vivions nous aussi sous les regards de notre chef, si nous avions les yeux constamment fixés sur Lui ! A force de regarder quelqu'un on se transforme en l'objet contemplé ; à force de contempler le Christ, nous deviendrons le Christ... et nous vivrons la plus belle des vies.

Voilà ma petite recette. C'est là-dessus que je médite depuis la rentrée... Dieu le Fils c'est mon frère et mon ami. Ah ! si tu savais comme cela est réel, vrai et fort...

Je prie pour toi pour que tu aies une vie grande et belle » (9-11-41).

« Tu as raison d'être un ardent, un enflammé. Il y a si peu qui sont capables de s'emballer ; il y a tant, par contre, de médiocres, de sceptiques qui ne font rien et ne parlent que pour railler l'enthousiasme, de ces « braves gens » qui ne sont ni chauds ni froids, de ces tièdes dont le Christ a dit qu'il les vomirait de sa bouche. Seuls les passionnés accomplissent de grandes œuvres. Vois les grands hommes de tous les temps et surtout les saints (ces grands hommes complets, sur toute la ligne) : une idée juste les a frappés et ils s'y sont donnés corps et âme. Orienter toute sa vie vers le même but : tout est là.

Tu fais bien de développer et de former ta volonté. Quand tu sauras « vouloir », tu seras un type. Mais ce verbe demande un complément. « Vouloir » c'est bien, mais vouloir *quoi* ? Quand on se gouverne soi-même, c'est nécessairement dans une direction. Tu me parles de te dépouiller du vieil homme, mais tu oublies l'autre moitié de la formule : se revêtir de l'homme nouveau. Mate-toi, c'est très bien, mais dès le début donne un sens, un but à tes exercices, à tes « mortifications ». Alors tu construiras vraiment, tu feras du positif.

Quel sera ce but ? Les philosophes parlent de la vérité, du bien et du beau. Bien abstraites ces trois notions. Tu peux les trouver réalisées, concrétisées autour de toi en telle chose. Mais remarque-le : tout ce que tu peux voir de vrai, de bon, de beau, est-ce vraiment *le* vrai, *le* bon, *le* beau ? Non, n'est-ce pas ? Une vérité que tu perçois est « une » vérité, mais non « la » vérité. De même une chose bonne est bonne sous tel angle mais n'est pas parfaitement bonne. (une bouteille à moitié pleine est bonne, dira l'un — elle est mauvaise car elle est à moitié vide, dira l'autre). Et ici-bas nous ne rencontrons que des « bouteilles à moitié pleines ». De même encore tu trouveras des choses belles, mais pas la Beauté elle-même.

Et voici où je veux enfin en venir. Les choses vraies,

bonnes et belles d'ici-bas ne sont que des participations, des imitations imparfaites de la Vérité, de la Bonté, de la Beauté absolument parfaites. Ceci est une même chose ou plutôt une même personne qu'on appelle de son vrai nom Dieu. Et voilà comment tout homme qui réfléchit est amené à donner Dieu comme but à sa vie.

Mais Dieu est encore bien abstrait. Alors considère Jésus, le Christ qui est Dieu rendu visible aux hommes, qui est Dieu et homme. Et voilà, j'ai mes petites rengaines, j'en reviens encore à ceci : marcher à la suite du Christ. Le Christ a eu dix-huit et vingt ans : quel « chic type » il devait être ! Figure-toi qu'il est collégien avec toi et fais toujours ce qu'il ferait s'il était à ta place. Ceci n'est pas une fiction : c'est un fait, un dogme si tu veux, que par la Grâce, les trois Personnes divines, et le Christ par conséquent, habitent dans l'homme d'une présence réelle (mais non corporelle comme après la Communion). Tout chrétien doit se dire : « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi ». Ah ! qu'elle est belle une vie d'homme toute consacrée ainsi au Christ, toute « divinisée » littéralement ! Y a-t-il plus belle faveur pour l'homme que de devenir un Dieu ? Tout cela, ce sont les merveilles de la Grâce et je voudrais que tu les connaisses. Lis « *Vivre* », par Arami : il est très bien comme initiation.

Mais ce que je voudrais, c'est que tu étudies surtout la personne du Christ ; notre grand Frère, notre chef, notre modèle. Pour cela rien de mieux que la lecture de l'Evangile, surtout celui de Saint Jean. Lis ce petit livre lentement, pieusement, amoureuxment : tu trouveras les splendeurs du Christ. Je t'envoie une image que je trouve très belle (« Tu seras avec moi dans le Paradis » de F. Marie Bernard). On peut méditer longtemps en la regardant. Vois la tête du Christ souffrant et son regard qui dit « *Sitio* » à l'âme du bon larron. Quels ne devraient pas être le regard et le visage du Christ à vingt ans !... Au revoir, petit frère dans le Christ » (18-2-42).

— Vis la vie divine : il n'y a que cela qui compte. Sans

elle ta vie sera ratée ; avec elle, elle sera une vie belle, belle aux regards des hommes, belle surtout aux regards de Dieu. C'est une idée moderne cela. L'élite de la jeunesse française d'avant 14 : Claudel, Maritain, Psichari, Rivière. Alain-Fournier, etc., a eu ce dessein de vivre une vie belle. Tout ce monde a voulu réaliser cet idéal en dehors de Dieu et tout ce monde a fini par venir au Christ. Maintenant je crois que l'expérience est faite et que les jeunes n'ont plus à essayer d'autres voies : ils suivent le Christ, leur ami et leur grand frère. Je prie le Christ de vingt ans pour toi » (16-5-42).

.....
S'il est vrai que la bouche parle de l'abondance du cœur, on trouvera dans ces lignes extraites de ses lettres, le reflet de l'âme de Jean Suignard, une âme tout illuminée par le Christ et tout embrasée par son amour. Car le Christ ne se laisse jamais vaincre en générosité. « Oportet me minui, illum autem crescere : Il faut que je diminue et qu'il croisse » écrivait Jean presque à la fin de sa vie. Et le Christ de répondre : « Celui qui m'aime, moi aussi je l'aimerai et je me manifesterai à lui : et ego manifestabo ei *Meipsum* »... « Ama et intelliges... ; ama et propinquabit ; ama et habitabit » (St Augustin).

FILS DE MARIE

Depuis le 25 mars je me suis consacré à Notre-Dame (10-5-42).

« Dans les pages consacrées à son souvenir, ne manquez pas de signaler sa piété mariale ». Ainsi s'exprime un de ceux qui l'ont le mieux connu. De fait, ce serait une véritable mutilation que d'omettre un aspect aussi important de sa vie intérieure. Autant elle fut « christocentrique », autant elle fut mariale.

Dès sa première enfance, par une tradition de famille,

il avait été orienté vers le culte de la Ste Vierge. On sait sa grande dévotion pour Notre-Dame des Portes. « Depuis que je suis à Angers, mes vacances ont toujours commencé et se sont achevées par une visite à sa chapelle. J'y ai obtenu quantité de grâces, presque des miracles (16-4-43). Mais sa « vraie dévotion » à l'égard de Marie, donation complète et dévouement absolu, n'apparaîtra que peu à peu, et comme une conséquence logique de son amour et de son imitation du Christ. « C'est par la méditation de l'humanité du Christ que tu comprendras la Ste Vierge. L'imitation du Christ appelle l'amour de Notre-Dame : être comme Jésus le fils de Marie pour mieux ressembler à Jésus et mieux reproduire ses sentiments intimes (par Jésus à Marie) et réciproquement être le fils de Marie pour que Marie me forme sur le modèle de son Premier-né (par Marie à Jésus) » (8-1-43).

« Je vous salue, ô Marie, maman si belle et si élevée. Reine du ciel et de la terre, canal du ciel à la terre et chemin de la terre au ciel. Vous êtes notre médiatrice et c'est par vous que je veux aller au Christ » (25-3-42).

De plus en plus il se pénètre de l'esprit de la « Vraie Dévotion » selon le Bienheureux de Montfort. Il l'étudie longuement et aime à s'en entretenir avec ses amis. « A-t-on une grande dévotion mariale au Séminaire ? Tu ne saurais le dire peut-être ; les séminaristes ne se livrent pas facilement. Confiance : je ferai peut être sans tarder le vœu d'esclavage » ou plutôt la « consécration à Marie » du Bienheureux de Montfort. Vais étudier le vœu... Etudie le « Traité de la Vraie Dévotion » et surtout « le Secret de Marie » et tu verras que c'est merveilleux. La dévotion mariale a complètement transformé l'esprit d'un séminaire comme celui de Vannes. Et que ne ferait pas pour nous, futurs sous-diacres, cette bonne maman Marie ? Bien à toi dans le Christ et Notre-Dame » (31-12-41). « Je t'avais prêché la piété mariale à Noël. Je serai encore plus porté à le faire aujourd'hui. J'ai un peu plus d'expérience de cette piété, de la bonté de Marie. Depuis le 25 mars, je me

suis consacré à Notre-Dame. Nous sommes au mois de mai, et surtout à l'approche du sous-diaconat nous n'avons pas de meilleur protecteur et modèle que Notre-Dame » (10-5-42).

Il ne s'était pas engagé à la légère au service de Marie, et il prétendait réaliser toujours davantage son appartenance filiale à Notre-Dame, de manière à tout faire par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie. Conscient de ses misères, il se jette comme un enfant dans les bras de sa « maman Marie ». « Petit frère de Jésus je cours à vous, maman Marie. Je sais que vous me formerez comme votre aîné. Faites que je réalise vos dispositions de l'Annonciation et que je me trouve toujours devant Dieu dans un Ecce sans repentance » (24-6-42).

Sa dévotion à Marie ne cessa plus de croître. Sa grande préoccupation était de mieux connaître la Ste Vierge et il avait rassemblé une importante bibliothèque mariale. Il en parlait toujours avec joie, ne se lassant pas de célébrer les grandeurs de Marie, surtout sa plénitude de grâce, son esprit d'obéissance (Ecce... Fiat...) et sa maternité spirituelle. Il fut très heureux de pouvoir consacrer son premier sermon à Notre-Dame de la Confiance. L'image de Fr. Marie Bernard (N. D. de la Confiance) était parmi ses préférées : « Admire, écrivait-il, l'expression de cette physionomie toute de confiance, de prière et d'amour serein de Dieu, et tâche de réaliser cela dans ta vie » (18-2-42).

La Vierge des Douleurs l'attirait tout spécialement. « Aujourd'hui je suis retourné aux Portes pour dire la messe des Sept Douleurs. C'est un des offices que je préfère parmi tous ceux de l'année. J'y retrouve les accents si humains de l'ardente dévotion mariale du Moyen-Age. Quand j'ai lu un tant soit peu de Jacopone de Todi ou de St Bernard, je ne puis plus supporter les grandiloquences du XVII^e siècle. Je trouve le « Stabat » inimitable. La pensée de la Pieta me sera présente dans toutes mes oraisons de ce temps de la Passion » (16-4-43).

Sa tendre pitié mariale lui inspirera de touchantes prières

aux heures graves de sa vie. Il se proposait de composer la « prière des jeunes à Notre-Dame du Fiat ». En l'absence de cette invocation qui ne fut pas écrite, voici celle qu'il griffonna négligemment au crayon sur un de ses carnets. C'était à l'occasion d'un pèlerinage à pied à Notre-Dame des Portes, en compagnie d'un autre séminariste qui venait, comme lui, d'être ordonné sous-diacre.

Prière de deux pèlerins à N.-D. des Portes

Nous vous présentons, Notre-Dame, notre pèlerinage.

Nous n'avons ni la grande croix ni les bannières

Nous allons à vous sans ornements, tout simplement.

Nous ne marchons pas pressés dans une foule ni dans une caravane.

Nous ne sommes que deux, mais deux nous voulons être toute cette journée, marchant ensemble vers vous, deux priant d'un seul cœur, recevant entre nous deux vos grâces, deux qui ne veulent pas être deux mais un, en sainte amitié devant vous.

— Nous n'allons pas vers vous en une grande cathédrale, comme votre cathédrale de Chartres où alla après tant d'autres votre dévot Péguy ; ni en une grande basilique comme votre basilique de Lourdes où nous allions autrefois ; mais nous allons vous voir à pied en cet après-midi dans une humble chapelle, ô Notre-Dame de chez nous.

— Nous ne nous pressons pas pour une grande fête, ni pour un grand pardon, mais nous allons à vous sur semaine pour vous dire au milieu de nos travaux, en un jour ordinaire, un simple bonjour en votre sanctuaire, ô Notre-Dame de tous les jours.

— Nous n'allons pas pour un vœu ni pour une pénitence, ni pour une grande grâce comme vos pèlerins d'autrefois. Mais nous allons avec nos cœurs, en simplicité, nous deux mais un en vérité, dans l'intimité d'un petit sanctuaire, vous parler en toute simplicité de notre secret à deux, de notre consécration à vous, ô Notre-Dame des Portes.

— Nous sommes vos enfants beaucoup plus que les autres. Nous avons dans votre maison des places de petits domestiques, car vous êtes notre Maitresse, ô Notre-Dame, à qui nous sommes consacrés.

En route vers votre chapelle, nous vous faisons offrande de notre pèlerinage.

... Bénissez-nous ô Notre-Dame des Portes.

Refuge des pécheurs, obtenez-nous le pardon de nos péchés. Donnez-nous en un profond sentiment de regret et une attitude humble devant Dieu.

Enlevez-nous à notre égoïsme, à notre quotidienne médiocrité.

Insufflez-nous force, courage et enthousiasme conquérant.

Donnez-nous une vraie foi, une ferme confiance, une forte charité.

Faites de nous de bons enfants du Père, cheminant sous ses yeux avec abandon et confiance. Rendez-nous attentifs et dociles à la voix de l'Esprit. Et surtout formez-nous sur le modèle du Christ, notre chef. O maman, façonnez-nous comme vous avez façonné votre Premier-né. Et que nous soyons conformes au Christ notre grand frère au point que ce soit lui qui vive en nous.

— Nous nous mettons sous votre protection et nous vous confions les promesses de notre sous-diaconat, surtout notre vœu de chasteté, notre dernière année de séminaire que nous allons commencer. Remplissez-la de grâces, de bonheur et de sainteté.

Nous vous confions notre prochaine ordination au sacerdoce : faites que nous nous y préparions dans la Paix et dans la Joie. Accordez-nous cette divine Joie à tous les instants de notre vie, dans tous les moments de notre ministère et de notre apostolat.

Faites surtout, ô Mère de miséricorde, qu'arrivés à la plénitude de notre croissance dans le Christ sur la terre, nous obtenions la dernière des grâces : celle d'une bonne mort ; que nous mourions en vous appelant « Maman » et que par-delà la mort, votre voix nous réponde accueillante « Mon

enfant ». Et que nous soyons par vous présentés au Christ qui nous introduira dans le sein du Père pour la gloire éternelle de la divine Famille. Ainsi soit-il.

.....
Appartenance filiale à la divine famille, tel est en résumé le principe directeur de toute sa spiritualité.

« Vois comme la « religion » me paraît simple. Dieu le Père c'est mon Père, très réellement, avec tout ce que ce mot comporte d'amour, d'union, de tout. Dieu le Fils c'est mon Frère et mon ami. Dieu le Saint-Esprit est celui qui habite en moi et me fait aller vers mon Père et vers mon Frère. Et par-dessus le marché j'ai aussi une maman au ciel. Ah ! si tu savais comme cela est réel, vrai et fort. Toute la théologie est là. Qu'elle est belle la théologie ! » (9-11-41).

LES VERTUS MAITRESSES

Je voudrais que toute ma vie soit
une Messe, un Ecce et un Fiat.

L'OBÉISSANCE FILIALE AU PÈRE

Ecce... Fiat...

La perfection consiste à imiter le Christ, à reproduire en nous les sentiments de Jésus : « Ayez en vous les sentiments du Christ-Jésus » (Phil. 2, 5).

Or, à travers la diversité des dispositions et des activités du Christ, un trait domine, on pourrait dire comme un leit-motiv, comme un fil directeur : l'obéissance filiale au Père. « Je fais toujours ce qui lui plaît » (Jean 8, 29). Toute sa vie, de l'Incarnation à la Mort se déroule sous le signe de l'obéissance. En entrant dans le monde, il dit : « Voici que je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté (Heb. 10, 5-7) ...Que votre volonté soit faite » (Matth. 26, 42). Ecce ...Fiat. Obéissance filiale au Père, tel est le secret de la sainteté.

Tel sera le « secret » de Jean Suignard. Dès la fin de ses deux années de philosophie, il fut frappé par l'importance de la vertu d'obéissance, et il essaya d'y ramener toute sa « théorie de spiritualité ». Il en rédigea même dès cette époque une sorte de résumé, mais il ne s'y fixa définitivement que plus tard. « C'est curieux comme l'Esprit-Saint m'a fait saisir après deux ans le sens des idées entrevues à la veille de la guerre... Oui, obéissance filiale au Père, c'est ma formule. J'ai cru la « découvrir » il y a plus d'un an, en octobre-novembre 1941, en lisant Dom Marmion. » (22-12-42).

Cette obéissance s'applique naturellement à toutes les volontés signifiées du Père, à tous les préceptes et conseils. Et il s'indignait devant le scandale des « faux mystiques qui oublient d'être honnêtes et chez qui la religion semble avoir gâté la moralité ».

La volonté du Père se traduit en particulier — on l'oublie trop souvent — dans les exigences du devoir d'état. « Pour un père de famille, ce sera son devoir de père. Pour moi séminariste, ce sera la soumission au Règlement » (15-2-43).

— Méditation sur les bergers à la crèche. « Les bergers travaillaient : c'était leur devoir d'état. Il faut que j'acquiesce le culte du devoir d'état. Ils travaillaient même la nuit : le travail est une grande vertu chrétienne. Vertu fondamentale qui plut au Christ, principal titre des Bergers à cette insigne faveur. Résolution : penser au sens divin de ma vie » (Noël 43).

« Le devoir d'état, dit Mgr Guerry (Vers le Père, p. 317) est une sorte de présence réelle de la volonté du Père sur nous. C'est comme s'il nous apparaissait pour nous dire :

« Veux-tu être mon fils bien-aimé ? accepte cette tâche, cette épreuve, ce devoir comme venant de moi pour le bien de ton âme. Les âmes vont chercher au loin des moyens de sanctification. Or elles ont constamment à leur portée le chemin le plus sûr pour aller à la vraie sainteté. Il leur suffit de voir dans le devoir du moment présent, la volonté

du Père, et parce qu'elle est cette volonté, sainte, d'y adhérer avec amour ! » Et Pascal dans ses Pensées : « Fais les petites choses comme grandes à cause de la majesté de Jésus-Christ qui les fait en nous et qui vit notre vie ; et les grandes comme *petites* et aisées, à cause de sa toute-puissance... ».

C'est en pensant à cette beauté et à cette grandeur que Dieu met dans les choses ordinaires, qui sont comme la plus parfaite prière de toutes les heures et de toutes les minutes, que Jean citait le mot d'un jeune qui lui ressemble par bien des traits : « Il est aussi beau de peler des pommes de terre pour l'amour de Dieu que de bâtir des cathédrales » (Guy de Larigaudie).

« Le Christ a été le Bon Pasteur parce qu'il a tout fait par obéissance. Le Christ est Dieu et il a tout fait par obéissance. Je continue l'œuvre du Christ. Le Christ a lancé ses apôtres et disciples à la conquête de la terre. J'ai ma place dans cette Croisade, une place que le Christ a vue, que le Père a fixée de toute éternité, que le Pape successeur du Christ m'a confiée par l'intermédiaire de mon évêque. Je dois agir par obéissance. J'aime mon travail de professeur. C'est une grande grâce que Dieu m'accorde. Mais ce n'est pas pour ce goût que je dois travailler. Je dois remplir mes fonctions de professeur parce que c'est là mon rôle dans le champ du père de famille. Je dois vivre par obéissance. Que le goût vienne, je l'accepte. Dieu connaît ma faiblesse et me donne ce secours pour l'accomplissement de mon devoir. Je n'ai pas assez bien compris cette notion du devoir. Il faut que je sois l'homme du devoir.

Si la philosophie me rebutait, si mes élèves me haïssaient continuerais-je à préparer mes classes avec autant de soin, à ne rien négliger de ce qui pourrait servir à mes élèves ? Je dois travailler par obéissance, pour Dieu le Père qui a prévu de toute éternité cette œuvre qui devra être la mienne dans la Rédemption du monde, pour le Christ dont je suis le représentant et le continuateur. Oui, je continue la Rédemption dans ce collège de Saint-Vincent et dans

cette classe de philosophie. Je continue la Rédemption. Le Christ la continue par moi. Je suis un autre Christ. *Oportet Illum crescere, me autem minui* »... (Méditation pour la fête du Bon Pasteur).

La volonté du Père se manifeste aussi dans tous les événements de notre vie. Il n'y a pas de hasard, tout est voulu ou permis par Dieu pour notre plus grand bien. « Dieu, dit Saint Paul, fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment ». (Rom. 8, 28) — tout et même nos péchés, ajoute St Augustin, parce qu'ils nous montrent notre faiblesse et nous enseignent l'humilité. Et Pascal ne faisait que reprendre la même pensée en écrivant : « Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il leur faudrait obéir de bon cœur ! La nécessité et les événements en sont infailliblement ». Cette vérité si consolante, Jean la faisait passer dans sa vie. « Ce matin (à deux mois de la prêtrise, j'ai appris qu'un décret-loi me menaçait d'un prochain envoi en Allemagne. Peu important l'endroit et les circonstances où Dieu nous met, l'essentiel est de rendre au maximum du possible. Un beau trimestre d'un travail soutenu ou un pauvre trimestre rongé par une indisposition, peu importe. Prêtre dans quelques mois ou diacre in æternum. Rien n'importe que la volonté du Père, la soumission filiale à cette volonté. Fiat... Ecce... Ecce... Fiat... Ce sont les paroles du Christ et celles de la Ste Vierge ». (16-2-43).

Enfin la volonté du Père se fait connaître par les inspirations du Saint-Esprit. D'abord discrète et presque timide, la voix du Maître intérieur devient peu à peu de plus en plus distincte et de plus en plus impérieuse. Ce sera à la fois la raison d'être du recueillement et la récompense du renoncement.

On devine la beauté d'une vie ainsi unifiée « flèche vers Dieu ». Quelle simplification dans cette idée-sentiment, dans cette idée-force envahissant toutes les activités. « Cette

façon de voir englobe l'amour, l'oblation, l'union. Elle englobe encore bien d'autres sentiments et attitudes. Cependant je crois que l'oblation y est prépondérante. Je voudrais que toute ma vie soit une messe, une offrande au Père avec le Christ, un Ecce, un Fiat, comme celui de Marie toute soumise au Christ qui en ce moment même disait aussi au Père : « Voici que je viens pour faire votre volonté ». (16-11-42).

LE RENONCEMENT

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix tous les jours et qu'il me suive (Luc 9, 23).

Cette obéissance parfaite, cette oblation continue suppose à un haut degré l'esprit de renoncement. Cette idée du renoncement faillit être une sorte de pierre d'achoppement pour Jean Suignard. Par suite de ses « petites vues personnelles », de ses conceptions naturelles ou plutôt naturalistes de la perfection et de « l'humanisme », il lui répugnait d'admettre ce qu'il considérait comme une diminution, une mutilation de la nature. La grâce ne détruit pas la nature mais elle la perfectionne. Encore faut-il le bien comprendre !... « Je trouvais que beaucoup de saints n'étaient pas « humains » et je me disais que j'en trouverais sans doute d'autres à imiter » (18-12-39).

Or l'évidence est là ; impossible d'y échapper. Et Jean était trop loyal pour encourir le reproche de pécher contre la lumière. « Si quelqu'un veut venir après moi qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et qu'il me suive (Luc 9, 23). Ceux qui sont au Christ-Jésus ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises (Gal. 5, 24). C'est la consigne formelle reprise par tous les saints et par tous les maîtres de tous les temps. L'obligation du renoncement est à la base de tout effort vers la

perfection. Jean ne s'y dérobera pas : « Pour le renoncement de son absolue nécessité, je suis tout à fait d'accord avec toi » (15-2-43).

Sans doute ne rejette-t-il pas les pénitences corporelles, que l'Eglise est loin de condamner. Il lui arrivera de s'imposer de « petits sacrifices » comme « de ne plus fumer pour son plaisir, jusqu'à Pâques ». Mais à l'exemple de son maître St François de Sales il pense que ce n'est pas la mortification extérieure qui l'emporte. Ce dont on ne saurait se passer — la forme essentielle de la mortification — c'est le renoncement intérieur, la mortification de la volonté propre avec tous ses caprices. « Je suis médiocre dans ma conduite ; je vais ici et là poussé par la fantaisie. Il me manque de la vigueur, de l'énergie. Je veux développer ma volonté en la matant chaque jour (27-6-41). « Jamais la fantaisie toujours la volonté » (octobre 41).

Le renoncement ce sera d'abord la lutte implacable contre le défaut dominant. « Je suis égoïste et en grande partie égoïste à cause de mon orgueil. Je dois donc combattre le vieil homme soit dans son nerf l'orgueil, soit dans son résultat l'égoïsme » (octobre 1940). N'est-ce pas un écho de St Paul : « Je châtie mon corps et je le traîne en esclave, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé » ? (1 Cor. 9-27).

Le renoncement ce sera l'acceptation de toutes les épreuves, de toutes les peines, de toutes les contrariétés dont une vie chrétienne est inévitablement tissée. « C'est si facile d'offrir à Jésus ses joies. C'est si difficile de lui offrir ses souffrances, d'accepter humblement ses souffrances, de dire : « Je suis content de souffrir. O Jésus, je souffre avec vous, pour vous. De quel prix est cet acte de résignation et d'amour ! ». (1, 8, 41).

Le renoncement, ce sera avant tout la fidélité à toutes les exigences du devoir d'état. « Age quod agis ». « Que nous sert, dit St François de Sales, de construire des châteaux en Espagne s'il nous faut vivre en France ? » Et Jean d'écrire à un ami : « Suis ton étoile jusqu'au bout et tu

feras de grandes choses, mais fais d'abord les petites choses comme si elles étaient grandes » (25-10-42). Ici à Angers, c'est toujours le train-train monotone de la vie de séminariste. Je suis porté à croire que tes grandes épreuves sont plus aisément sanctifiantes que cette régularité où la volonté s'exerce sur de si petites choses qu'elle oublie bien souvent de s'exercer ; mais je vois combien cette vie vraiment sanctifiée deviendrait sanctifiante » (5-5-40). « Je suis tout à fait d'accord pour la soumission au Règlement (c'est-à-dire au Père) mais j'ai des difficultés à cause de mon orgueil. Je me suis donné, mais c'est tous les jours qu'il faut renouveler la donation (15-2-43).

« Ainsi par cet abandon complet de toute volonté propre, son anéantissement, si l'on peut dire, dans la volonté de Dieu, on en arrive peu à peu à la sainte indifférence, summum du renoncement et summum de l'amour » (20, 3, 43) (1).

(1) Tout en se ralliant dès l'abord aux consignes formelles du Christ, de saint Paul et de tous les saints, sur l'absolue nécessité du renoncement, Jean Suignard se préoccupera toujours d'en explorer les raisons profondes. C'était une façon d'aborder un autre problème qui lui tint toujours à cœur : la conciliation de « l'humanisme » avec la sainteté. Ce fut une de ses grandes préoccupations. « Actuellement un sujet me préoccupe : l'importance du renoncement dans l'épanouissement chrétien. J'ai lu en même temps un livre sur saint François de Sales (humaniste dévot) et la Montée du Carmel de saint Jean de la Croix. Je vais peut-être faire un petit devoir sur la question. » (22-12-42.)

Le « petit devoir », — sorte de synthèse de différents traités (péché originel, ordre surnaturel et grâce) appliqués à la spiritualité — sera présenté le 20 mars 1943, comme *Experimentum* de licence devant la Faculté de Théologie d'Angers. C'est un livret de dix-sept pages, intitulé : « Le renoncement chez saint Jean de la Croix et saint François de Sales ». Il n'est pas sans intérêt d'en rapporter ici quelques passages.

« Tout le problème revient à fixer la place du renoncement dans la poursuite de la perfection... et il sera d'une importance pratique particulière pour nous qui travaillons à notre sanctification et voulons y arriver par la voie la plus sûre. »

Il découvre d'abord que, contrairement à certaines fausses interprétations, « les deux saints se rapprochent et se rejoignent pour le renoncement ».

La raison dernière de la nécessité du renoncement, « on la trouve dans l'état actuel de l'humanité, état de nature déchue et séparée... L'homme est blessé d'une blessure qui a effleuré sa nature. L'intelligence se trompe et la volonté se laisse prendre aux biens apparents, en sorte que l'amour qui se porte aux créatures loin de monter vers Dieu, demeure dans les créatures, et l'homme au lieu de s'élever s'abaisse. Amour de Dieu et amour des créatures sont pour l'homme deux chemins d'un carrefour, deux directions. Il faut qu'il choisisse. Ou Dieu ou les créatures. S'il choisit Dieu, il doit renoncer aux créatures ».

« ... Mais l'effort du renoncement n'est qu'une étape. Il est essentiellement transitoire. Par tout lui-même il tend à la purification totale, à l'état de la vitre rincée et polie devenue brillante comme le soleil, ou du bois desséché prêt à s'enflammer et à devenir feu lui-même. Etat de la « vertu héroïque et admirable » de saint Jean de la Croix et que saint Thomas appelle « état de l'âme purifiée ». Cet état se caractérise essentiellement par l'union à Dieu ; c'est le point le plus élevé de l'état de grâce. L'homme se rapproche par là de l'état de justice originelle. Le saint a renoué dans le Christ l'attache qu'Adam avait brisée. Par le renoncement, véritable fontaine de Jouvence, l'homme a retrouvé son premier état d'innocence et de grâce. Dans tous les êtres il voit le reflet et l'image du Créateur ; de nouveau roi de la création dans le Christ, toute la nature le porte dans son élan vers Dieu.

...On a dit à l'envie la sainteté imitable de St François de Sales, sa bonhomie souriante, le complet épanouissement en lui de l'intelligence, du cœur et du corps, en oubliant trop souvent que c'est là fleur de renoncement. « Tant homme que rien de plus » : si l'on veut, et que l'on ait de l'homme la plus haute, la plus belle idée.

Par le renoncement, le saint a tout retrouvé en Dieu et d'une façon supérieure. La possession de soi-même et la possession du monde que le sage essaie d'atteindre, le saint les réalise dans l'exaltation de sa nature et le plein développement de son humanité. Tous les saints sont des humanistes, et St Jean de la Croix l'est comme St François de Sales. Il suffit pour l'apercevoir de suivre ces deux saints tout au long de leur ascension depuis les premiers renoncements jusqu'aux conquêtes finales. Il faut surtout éviter de les prendre par fragments et d'opposer les « nuits » de l'un qui sont un point de départ, au « blanc de la perfection » de l'autre, qui est un point d'arrivée. Saint François de Sales humaniste ? humaniste aussi Saint Jean de la Croix.

Mais qu'on n'entende pas par ce mot d'humanisme un compromis entre la médiocrité et l'héroïsme, la petite maison bourgeoise à volets

verts à mi-côte entre les marécages de la vallée et le haut de la montagne. Quand on fait une escalade on n'installe sa tente que sur la cime et c'est là qu'est le véritable humanisme.

Cependant est-ce bien « humanisme » qu'il faut dire ? C'est là un pauvre mot de la plaine, honteux et inquiet comme un vagabond, quand les âmes royales des saints l'emmènent sur les hauteurs. Au sommet du Carmel dans la pure blancheur des neiges et la brillante lumière du soleil, l'humanisme s'estompe, l'homme est transfiguré en Dieu et c'est Dieu seul qui règne dans sa gloire ». (Angers, 20 mars 1943).

LE RECUEILLEMENT

Le recueillement est une forme du renoncement et une condition indispensable à une vie d'obéissance filiale au Père. Pour entendre la voix de Dieu dans le sanctuaire de l'âme, il faut savoir se taire et se tenir à l'écoute. Rien ne s'oppose au progrès spirituel comme la dissipation des sens, de l'imagination ou de l'esprit. C'est la concupiscence des yeux dont parle St Jean (1 Jean, 2, 16). Ce n'est pas sans raison que la vie spirituelle est appelée une vie intérieure. « Tu étais au-dedans, dira Augustin (Conf. X, 27) et moi au-dehors et c'est là que je te cherchais. Tu étais avec moi et moi je n'étais pas avec toi »...

Au fur et à mesure de son ascension spirituelle, Jean Sui-gnard a toujours mieux compris cette nécessité du silence et du recueillement. Ce fut à plusieurs reprises la résolution de sa retraite du mois et le sujet de son examen particulier. « Le prédicateur a parlé ce matin du recueillement. Absolument nécessaire au séminariste et au prêtre. Où que je sois placé, si je sais me recueillir et rayonner je ferai une œuvre immense. Toute âme qui s'élève élève le monde (El. Leseur). Pour que ma vie soit pleine surnaturellement, je vais vivre recueilli en présence de Dieu, vivre avec Jésus, de Jésus » (octobre 41).

Dans le même esprit, il note ces pensées relatives au silence et au recueillement : « Le silence est un peu de ciel

qui descend vers l'homme... Il y a assez de déserts pour ceux qui en sont dignes » (Psichari). « Le silence est le tombeau d'un Dieu attendant la minute de ressusciter » (H. Clouard). — « Comment ne pas nous souvenir que nous avons une « personne humaine » à préserver, et comment ne pas voir qu'en en faisant le carrefour de toutes les ondes du monde, elle n'est plus qu'un tourbillon détestable d'où Dieu tout le premier doit fuir ? » (R. Benjamin).

Au début de 1943, il écrivait à un de ses amis : « Tu me disais ton bonheur de te trouver enfin seul dans ta chambre « seul avec le seul ». Cela me rappelle les paroles récentes de Mgr Richaud : « Cette vie de communauté étroite, à laquelle sont obligés à peu près tous les séminaristes de la zone occupée, donnera peut-être aux jeunes prêtres des prochaines années le goût de la solitude, l'amour de leur chambre et ce sera un grand bien. Car de l'action il y en a assez, c'est de pensée que l'on manque. Chaque jour un long temps de réflexion : cette habitude est capitale » (7-1-43).

« Parlez Seigneur, disait le jeune Samuel, parce que votre serviteur écoute ». Mais comment parlerait-il à ceux qui ne savent pas ou qui ne veulent pas se taire pour l'entendre ?

LES TRAITS DOMINANTS

Regnum Dei Pax et Gaudium in spiritu sancto.

Le royaume de Dieu est Paix et Joie dans l'Esprit-Saint. (Rom. 14, 17).

Nous ne sommes pas seulement sauvés en espérance, comme si toute notre vie n'était qu'un effort, une tendance vers des biens à venir. Mais nous sommes déjà dans un état de salut : la Grâce n'est pas seulement promesse de vie future — pour l'âme et pour le corps — elle est déjà

une « vie éternelle » commencée. Nous sommes déjà fils de Dieu, nous avons déjà en nous la vie divine, nous avons déjà reçu les prémices, ou suivant le mot de St Jean Chrysostome, « un échantillon » de la vie bienheureuse. « Cœlum es et in cœlum ibis, dit Origène, tu iras au ciel et tu as déjà le ciel ». Le chrétien, s'il se laisse faire par la grâce et s'il développe la semence divine, ce germe de vie éternelle, conféré par le Baptême, est un homme transformé. A travers les chemins épineux de l'obéissance, du renoncement et du recueillement progressif, il aboutit à de nouvelles attitudes, à de nouvelles dispositions, à une nouvelle mentalité, à un nouvel esprit. « Mais nous, nous avons le sens du Christ » (1 Cor. 2, 16). Chez Jean Suignard ces attitudes dominantes seront à l'égard de Dieu : humilité et confiance, à l'égard « des hommes ses frères », la charité, à l'égard de lui-même, la Paix et la Joie des enfants du Père.

HUMILITÉ ET CONFIANCE

« Sans moi, vous ne pouvez rien faire » (Jean 15, 5).

« Je puis tout en Celui qui me fortifie » (Phil. 4, 13).

« La voie d'enfance spirituelle m'attire vivement », écrivait Jean au début de sa Théologie (18-12-39). Cette sympathie ne cessera pas de croître et se traduira par une grande dévotion pour Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. Or la « petite voie » de la carmélite, qu'est-ce sinon une double attitude de profonde humilité et d'absolue confiance en face du Père ? Si l'humilité est la base de toute vie spirituelle, elle en est aussi la mesure : plus l'édifice est haut, plus profond doit être le fondement. Mais cette humilité si contraire à la nature est un effet de la grâce et comme un fruit de l'Esprit-Saint. Dieu seul est capable de nous enseigner à la fois sa grandeur et notre misère. « Miserere mei ! Mes fautes sont sans nombre... Durant ces six années,

lâcheté quotidienne, médiocrité, demi-mesures, paresse spirituelle... Je n'ai été qu'un pauvre type sans énergie... Ces fautes, cette lâcheté, il ne faut pas que je les oublie. Elles doivent informer toute mon attitude en face de Dieu. Sentiment de contrition toujours devant Dieu, toujours. Et sentiment d'humilité. Evidemment, je ne puis rien de moi-même, mais je ne sais même pas profiter de la grâce du Christ ; je néglige la grâce. Je l'ai fait et hélas ! je le ferai encore malgré toutes mes résolutions de ce moment. Humilité !... » (4 avril 1943).

Cette humilité pour laquelle il avait tant combattu n'était-elle pas la plus belle récompense de ses efforts et comme le couronnement de plusieurs années de lutte ? D'une lutte d'ailleurs inachevée, car le vieil homme ne meurt qu'avec le corps lui-même et il faut se rappeler que toute la vie de l'homme sur la terre est un état de guerre. Pourtant on avait remarqué que depuis son sous-diaconat, Jean était devenu beaucoup plus simple et plus modeste à l'égard de tous ; et plusieurs de ses élèves ont été frappés de son attitude d'effacement en plusieurs circonstances. En tous cas, dans le fond de son âme il en était arrivé à un état de profonde humilité, à cette conscience et à cette expérience personnelle de notre humaine misère sans le Christ, de notre irrémédiable détresse sans le secours de Dieu. Et c'est dans cet esprit qu'il écrivait à un ami : « Une de mes images préférées, que j'ai toujours dans mon Missel : une belle photo de S. S. Pie XII avec au verso : « Sans moi vous ne pouvez rien faire (Jean XV, 5). Je peux tout en Celui qui me fortifie (Phil. 4, 13) ». Je la garderai toujours et elle me fera toujours du bien » (22-12-42).

A l'humilité s'unit la confiance. L'abîme de l'une appelle l'abîme de l'autre. Pascal notait que les hommes, abandonnés à eux-mêmes, n'avaient pas su éviter ou l'orgueil ou le désespoir, « seule la religion chrétienne a pu guérir ces deux vices, non pas en chassant l'un par l'autre par la sagesse de la terre, mais en chassant l'un et l'autre par la simplicité de l'Evangile ».

« On n'a jamais trop de confiance dans le Bon Dieu si puissant et si miséricordieux », disait Ste Thérèse ». « Je peux tout en Celui qui me fortifie » écrivait St Paul (Phil. 4-13). « Grands et nombreux sont mes maux » s'écriait St Augustin, mais plus fort est encore ton remède » (Conf. 10,43). Jean ne fera que reprendre cette pensée si authentiquement chrétienne, parce que si naturellement filiale. « Je t'envoie une image que je trouve très belle : N.-D. de la Confiance. Admire l'expression de cette physionomie toute de confiance, de prière et d'amour serein vers Dieu ». (18-2-42).

« Cela me fait mal de te dire que je serai prêtre bientôt, que je dirai la messe alors que tu ne pourras encore que la servir. Je n'ai pas à m'excuser. Le Père a ses desseins sur chacun de nous. Dans les voies différentes où il nous mène tous les deux, il demande à chacun de nous le complet abandon filial et il nous donne en revanche la Paix et la Joie » (2-10-42).

« Ah ! comme j'aimerais te revoir à Kerhoz « Sub tegmine fagi », nous reprendrions nos causeries avec le Christ. là où nous les avions laissées, mais avec tout l'apport que ces années fécondes nous ont donné. C'est peut-être là un rêve trop « bourgeois ». Mieux que tout cela vaudra le « tres aymable trépas de notre volonté » dans l'abandon à la volonté de Dieu (28-7-43).

« Ayez confiance dans votre faiblesse même. C'est Dieu qui a tout permis et il saura vous aider. Ayez confiance dans votre faiblesse même... Humilité absolue mais confiance et abandon à Dieu, c'est là le secret de toute action apostolique » (12-2-43).

« Maman, ne te décourage pas. Tant que nous serons sur terre nous aurons des soucis. C'est le Bon Dieu qui le veut ainsi. Aie confiance en Dieu qui est Père, et notre Père meilleur que n'importe lequel des pères, confiance dans la grâce qui ne te manquera jamais. Oui, si tu acceptes généreusement sans aucun égoïsme, avec un complet détachement de toutes choses, la vie que Dieu te fait.

alors tu avanceras à grands pas vers la sainteté... Prie beaucoup, maman. Demande la force, mais demande aussi la confiance, l'abandon. C'est là le plus haut point de la sainteté et du détachement : se laisser absolument conduire par Dieu sans se préoccuper de rien ». (2-6-43).

La même confiance, le même abandon dans sa toute dernière lettre de l'avant-veille de sa mort : « Comme toi j'attends les événements. Très prochainement ils seront très graves... A la grâce de Dieu !... » (1-8-44).

Telle apparaît cette confiance absolue, illimitée, non pas aveugle, mais au contraire très lumineuse parce que fondée sur notre qualité de fils du Père : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, que craindrai-je ? » chantait le Psalmiste (Ps. 26). Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ! s'exclame St Paul dans une de ses plus belles envolées (Rome 8, 31-39). C'est la confiance naturelle et triomphante des humbles enfants de Dieu...

CHARITÉ

L'humilité et la confiance sont avant tout, dispositions intérieures de l'homme caché en Dieu avec le Christ (Col. 3, 3). Beaucoup plus remarquée parce que beaucoup plus apparente par nature fut sa bonté souriante, cette charité et cette joie que St Paul donne comme les premiers « fruits » de l'Esprit-Saint (Gal. 5, 22).

En ce sens, sa mort ne fut que le couronnement de sa vie. « Victime de sa charité sacerdotale » lit-on sur sa tombe. Il a passé lui aussi en faisant le bien. Reprenant un mot de Péguy, il avait noté que « certains, parce qu'ils n'aiment personne, s'imaginent qu'ils aiment Dieu ». Pour lui, à l'exemple du Christ, il aima tout le monde. S'il avait pris pour patron St Jean l'Evangéliste, c'est parce qu'il voyait en lui l'ami de Jésus et l'enfant de Marie, mais aussi l'apôtre infatigable de la charité fraternelle. « Je vous

donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés... C'est à ce signe que tout le monde reconnaîtra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres » (Jean 13, 34-35).

— Il aima sa famille d'un amour plein de délicatesse et de prévenances. Un de ses confidents pourra rendre ce témoignage : « C'est en l'entendant parler de sa famille que j'ai le mieux compris sa délicatesse. Il pensait avec peine aux sacrifices que sa vocation imposait aux siens, à un âge où au lieu de leur être à charge il aurait pu leur venir en aide. De loin il partageait les soucis causés par l'exploitation familiale et nous en faisait parfois part. Pour qu'il en eût ainsi laissé percer quelques traits, il fallait que cet amour de sa famille et cette délicate reconnaissance qu'il lui témoignait fussent d'une force remarquable ». Et c'est pourquoi, durant ses vacances, il ne dédaignait pas de se mêler aux travaux de la ferme, quand il jugeait son aide nécessaire. Si la mort de son père l'avait si fortement et si douloureusement impressionné, c'est en raison de l'affection et de la vénération qu'il lui vouait.

Cette affection et vénération, il l'avait aussi pour sa mère : « Ma chère Maman. C'est dimanche la fête des Mères. Je te souhaite une bonne fête. Je prierai bien pour toi à ma Messe et dans mon Bréviaire, comme un prêtre peut prier pour sa maman. Ces jours-ci, nous avons étudié la famille. Alors la conclusion a été la fête à souhaiter à notre maman. Et je leur ai parlé un peu de la maman. Tu sais, c'est de toi que je leur parlais. S'en sont-ils doutés ? Eux pensaient à leur maman comme je pensais à la mienne ». (17 mai 44).

— « Ma très chère Maman, oui compte sur mes prières. Dimanche j'ignorais tes soucis, mais c'était la fête des Mères. Je t'ai souhaité ta fête dans mon cœur et mon intention de messe a été pour toi ainsi que toute ma journée. Et demain, fête de l'Ascension, j'offrirai ma messe pour toi, pour t'obtenir le don de force.

Oui, Maman, compte sur mes prières. Je dis au bon Dieu : « C'est vous la cause si maman a de la peine. Si j'avais été là, cela ne serait pas arrivé. C'est vous qui m'avez appelé, qui m'avez enlevé à elle. Vous m'avez pris, c'est à vous maintenant de la secourir. Elle a compté sur vous en me laissant partir ; je sais que vous la récompenserez comme vous savez le faire ».

Le prêtre est puissant car il a les pouvoirs de Dieu. Mais la mère du prêtre est puissante aussi, simplement parce qu'elle est la mère de quelqu'un qui est puissant. C'est pour cela que la Ste Vierge est puissante. Par elle-même elle n'est rien. Mais elle est la mère de Jésus ; son Fils est Dieu et par son Fils elle est toute puissante.

Pense à la Ste Vierge, maman. Pense à la vie qu'elle a vécue pauvre, obligée sans doute de travailler, peut-être d'aller en journée, veuve et abandonnée (apparemment) de son Fils après l'Ascension. Comme elle, tu peux dire : « Si mon fils avait été là. Comme elle tu peux dire : « Il est parti pour obéir à la volonté du Père. Le Père ne m'abandonnera pas ».

Et pense à St Joseph, le pauvre responsable oublié, sur qui retombaient toutes les histoires, tous les ennuis, — et il y en a eu pour élever Jésus. Il connaît les ennuis. Il sait combien on a besoin d'être secouru, et il t'aidera.

Voilà ma lettre. Ce n'est pas un sermon, mais une causerie sérieuse, des mots qu'on se dit quand on est grave. Quelle est la leçon de tout cela ? mais la Joie. Vive Dieu ! Vive Jésus ! Allons maman, en remerciement et en pénitence de toute la bile que tu t'es faite, récite de tout ton cœur avec la Ste Vierge le Magnificat » (2-6-43).

Amour de sa mère, amour de tous les siens. Jamais il n'oubliera sa qualité de « grand frère » et donc un peu de gardien et de protecteur, et il ne manquera aucune occasion de faire plaisir à ses deux sœurs et à ses deux frères.

Cette bonté délicate, cette suavité, cette douceur dont parle St Paul (Caritas benigna est, 1 Cor. 13, 4) sera particulièrement sensible à ceux qui eurent la joie et la grâce

de son amitié. On songe naturellement à cette pensée de l'Ecriture : « L'ami aime en tout temps, dans le malheur il devient un frère. » (Prov. 17, 17), et à cette autre de St Augustin : « Rien ne prouve une vraie amitié comme le support mutuel des épreuves ». Pour ses amis en peine il trouvait dans son cœur des sentiments si nobles et si compatissants, on sentait tellement qu'il pleurerait avec ceux qui pleurent que ses lettres étaient accueillies comme une coupe de vaillance dans une agonie. Il suffira d'en citer une seule.

« Mon cher M... je voudrais te dire simplement une parole d'amitié chrétienne en cette grande croix que Dieu te donne à porter. Je souffre avec toi. Tout le monde souffre avec toi. Je sais l'estime dont tes parents jouissent dans tous les esprits. Une bonne famille force l'admiration même des pires. Et quand cette bonne famille est éprouvée par une série de malheurs, je crois que Dieu s'en sert pour attirer à lui les indifférents et les mauvais et pour faire monter les meilleurs.

Oui, personne n'a entendu parler de ta grande épreuve sans partager ta douleur. Mais la sympathie humaine est peu efficace. Nous avons le Christ qui souffre avec nous, qui porte nos douleurs. Ce n'est pas à moi de te parler là-dessus, mais pouvons-nous nous parler sérieusement sans évoquer au moins Celui à qui nous avons consacré notre vie et tout nous-mêmes, le Maître, l'Ami de toujours, le grand Frère si bon, si noble ? Je pense aussi à Notre-Dame à qui je suis consacré : Virgo dolorosa.

Reste humble dans l'épreuve et dans les témoignages de sympathie que tu recevras. Surtout conserve la Foi surnaturelle. Montre à tous un visage de vrai chrétien grave mais joyeux. Diligentibus Deum... Regnum Dei Pax et Gaudium...

Je prierai chaque matin à ma messe pour tous les tiens. Et je prierai pour toi. Je t'embrasse fraternellement » (11-6-43).

Ailleurs ce seront des conseils fraternels à de jeunes séminaristes. « Que deviens-tu ? Tes impressions de séminaires après ce premier mois ? Plusieurs choses ont dû te choquer. Il est normal qu'on soit choqué en entrant dans ce milieu artificiel qu'est le séminaire. Mais la formation du séminaire doit t'aider puissamment. Dans les aridités possibles de tes études et de tes prières, tu te rappelleras l'appel, la clameur des âmes qui ont besoin du Christ.

Ne néglige pas la lecture spirituelle. Lis non seulement avec ton intelligence pour comprendre mais aussi avec ton cœur pour aimer et imiter. Plus tu feras de lectures spirituelles, plus facilement tu te recueilleras et plus vite tu iras vers la perfection.

Ah ! ne perds pas le temps de ton séminaire. Tu crois que le sacerdoce est loin. Tu verras comment cela vient vite et tu seras effrayé de l'impréparation où te trouveront les grandes grâces du Christ. Tu es au séminaire certes pour t'instruire et devenir savant, mais tu y es avant tout pour devenir saint. Il faut que tu sois un bon prêtre, un prêtre saint. Ce ne sont pas les prêtres qui manquent, mais les saints prêtres, d'autres Christ sur la terre. Gonfle-toi à bloc d'esprit surnaturel à chaque minute de tes cinq ans de séminaire pour être, toute ta vie, un « gonflé », un vrai prêtre » (25-10-42).

— « Dieu nous met dans un tel milieu pour que nous nous y adaptions et que nous y devenions des saints. Il faut comprendre tout le monde, mais garder haut son idéal. Son idéal et aussi sa manière. Pas de scepticisme, par d'orgueil, pas de médiocrité. Une idée et un sentiment dans toute ta vie. Beauté d'une vie ainsi unifiée, flèche vers Dieu. Cette idée-sentiment envahissant toute ta vie, tu la préciseras peu à peu par tes lectures spirituelles et surtout par tes méditations. Lis « le Christ vie de l'âme » (21-1-43).

« Fais de l'apostolat au séminaire. Terrain difficile ? Non, l'apostolat y est très facile car il y a tant de séminaristes qui en ont besoin. Beaucoup de confrères — et des meilleurs — m'ont dit à un moment ou à l'autre qu'ils

avaient besoin d'être remontés. Une parole à laquelle on n'a même pas pensé, une bonne parole peut le faire — et plus encore un exemple ami, je veux dire un ami concrétisant un idéal qui certains jours veut s'effacer. En parlant à chaque confrère, pense au bien que tu peux lui faire et qu'il n'ose te demander, pense au Christ qui est en lui. Toute la difficulté de l'apostolat au séminaire est que ce n'est pas un apostolat apparent. Apostolat spécial mais que tout séminariste peut donner. Toujours « excelsior » (21-1-43).

Et à un jeune prêtre de ses amis : « Je crois que tu ne seras pas tenté de te laisser déborder par l'action, mais n'y aurait-il pas dans ton goût du silence et de la solitude une ombre d'égoïsme ? Le prêtre diocésain ne doit pas se garder pour lui : il est essentiellement « pour les autres ». L'apostolat est son travail. Je ne voudrais pas te faire un sermon, mais tu dois mettre dans la recherche de la solitude le souci de faire du bien aux autres. Je trouve qu'on recroqueville trop les séminaristes sur eux-mêmes, sur leur propre perfection : c'est une formation de religieux. « Toute âme qui s'élève élève le monde ». Ils sont séminaristes pour être prêtres c'est-à-dire pour être radicalement et complètement et totalement « ad alios » (7-1-43).

Sa charité sacerdotale s'est particulièrement exercée à l'égard de ses élèves ; on en a vu ailleurs les modalités. Ce fut, à n'en pas douter, le grand secret de son influence ; c'est par ce don total, ce dévouement de toutes les heures, cette bénignité inlassable qu'il conquiert tous les cœurs, répandant autour de lui « la bonne odeur du Christ ». Au cours d'une épidémie de grippe qui sévit au collège, il ne manqua pas un seul jour de visiter ses malades qui s'en montrèrent extrêmement touchés.

En vacances, il fit également plusieurs visites à un prêtre malade qui lui en garda une vive reconnaissance. A An-

gers, il avait fait connaissance avec une famille bretonne qui fut frappée par la simplicité de ses manières et sa délicate bonté.

Comprenant les périls encourus par les petits séminaristes au cours de leurs vacances, il se montra très préoccupé par le problème de leur persévérance, prenant lui-même une part active, en septembre 1943, à l'organisation d'une journée d'amitié en faveur de tous ceux de son secteur.

C'est que sa charité, dépassant le cercle de ses affections ou de ses amitiés naturelles, s'étendait à toutes les âmes et à toutes les détresses. « La plainte des âmes en détresse monte vers moi. Toutes ces âmes voudraient bien observer la religion, car elles se rendent compte que là est le bien et le salut, mais elles peuvent si peu réfléchir, si peu penser, elles sont si penchées vers la terre, elles sont si ignorantes, elles ont des instincts si puissants... que je comprends aisément et avec combien de peine que ces âmes ne soient pas meilleures qu'elles ne sont. Et il y a de saintes gens dans nos campagnes. Nous qui devons être les saints de la famille combien nous sommes loin derrière certaines âmes. Tous ces gens, les malheureux pécheurs et les saints crient vers le prêtre, lui demandent de les délivrer, de les aider à monter... J'entends la plainte, la clameur des âmes » (2-9-40).

Il avait demandé au Christ de mettre son cœur à la place du sien afin que ce ne fût plus lui qui vécût, mais le Christ en lui. Cette immense charité débordant de son cœur de prêtre n'était qu'une participation de la charité de Jésus « qui nous a aimés et s'est livré pour nous » (Gal. 2, 20). Peu de temps avant sa mort, Jean Suignard pouvait écrire sur une fiche de son livre d'oraison : « Caritas Christi urget nos. L'amour du Christ nous presse » (2 Cor. 5, 14).

PAIX ET JOIE

Le fruit de l'Esprit c'est la Paix et la Joie. (Gal. 5, 22).

Le règne du Christ dans une âme, c'est la Paix et la Joie dans l'Esprit-Saint (Rom. 14, 17). Ce sera une des formules préférées de Jean Suignard parce que ce sera l'expérience la plus merveilleuse de son épopée spirituelle.

La paix, cette tranquillité de l'ordre, à laquelle tout le monde aspire comme au bien le plus précieux qui conditionne tous les autres, n'est pas un fruit naturel de nos efforts humains, mais don de Dieu et effet de sa Grâce. Il n'y a pas de paix pour les impies ni pour les infidèles parce qu'ils ne peuvent accéder à l'ordre qu'elle suppose. Car l'ordre exige l'obéissance à Dieu, et à ce prix seulement l'âme peut atteindre à la maîtrise des sens et du corps. « Tu Deo, tibi caro : si tu es soumis à Dieu, alors la chair te sera soumise » (S. Augustin). La paix de l'âme est fleur du renoncement. Tous ceux qui l'ont connu ont été frappés de son calme, de sa sérénité, simple rayonnement de la paix de son âme.

Lui-même sera tellement surpris par la nouveauté de cette paix intime, qu'il y verra comme un retour ou du moins un rappel de celle du Paradis perdu. « Dans le renoncement, véritable fontaine de jouvence l'homme a retrouvé son premier climat d'innocence et de grâce... (20-3-43). Il apprécie tellement cette divine paix qu'il en fera de plus en plus l'objet de ses souhaits et de ses prières pour ceux qu'il aime. « Que 1942 nous apporte en tous ses événements la Paix et la Joie. — Bonne nouvelle année pour 1943 ! Du grain dans le grenier, de la joie dans les cœurs, de la paix dans les âmes ». Et une de ses citations les plus fréquentes sera le mot de S. Paul « Le royaume de Dieu, c'est la Paix et la Joie dans l'Esprit-Saint » (Rom. 14, 17).

La Paix et la Joie ! Comment parler de Jean Suignard sans évoquer son sourire ? On eût dit qu'il vivait dans un atmosphère de joie ; la joie faisait tellement partie de sa personne qu'un triste Jean Suignard ne serait plus Jean Suignard.

Par nature, il était déjà porté à l'optimisme. Mais il ne faut pas une longue expérience de la vie pour apprendre qu'elle comporte beaucoup plus d'épines que de roses : les roses n'ont qu'un printemps et les épines sont de toutes saisons. Et cependant de toutes les forces de notre être nous aspirons à la joie. Où sera la solution ? C'est ici que la Grâce vient au secours de la nature. Une âme en état de grâce doit être une âme « en état de joie ». Et plus une âme s'élève en Dieu, plus elle s'élève au plein ciel de la divine joie. Le règne de Dieu c'est la Paix et la Joie, la joie exultante des enfants de Dieu.

C'est par la méditation de St Paul et de St Jean que Jean Suignard est arrivé peu à peu à cette spiritualité de la Joie. « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur ; je vous le redirai, réjouissez-vous » (Phil., 4, 4). « Cette phrase, dit le P. Huby, donne la note fondamentale de la vie chrétienne telle que la concevait S. Paul. La joie « ce secret gigantesque du chrétien » (Chesterton) est le fruit normal d'une vie spirituelle en progrès. Comme une marée triomphale, la joie chrétienne envahit tout, les prisons mêmes et les mines impériales. « Il ne me reste qu'à pleurer » s'écriait le poète des « Tristes ». « Réjouissez-vous dans le Seigneur toujours », chante l'Apôtre chargé des fers.

St Jean rapporte dans le Discours après la Cène (une des lectures les plus chères à Jean Suignard) ces paroles de Jésus si consolantes après dix-neuf siècles : « Comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés... Je vous ai dit cela afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite (Jean 15-9.11). « De se savoir parfaitement uni avec son Père, explique un commentateur, de se savoir parfaitement aimé de lui, ce fut là la source de la joie de Jésus, d'une joie que le monde ne connaît pas. Et c'est

cette même joie, cette joie du Christ, joie paisible, profonde, planant au-dessus de toutes les difficultés de la terre qu'il voudrait communiquer à ses disciples. Il est frappant de voir combien le Christ revient sur cette joie précisément dans son Discours d'adieu. C'est de lui que son disciple bien aimé avait reçu ses idées et jusque ses formules. La joie devrait être l'état d'âme fondamental et caractéristique des chrétiens. Pourquoi donc a-t-on laissé s'endormir cette joie humble, confiante, victorieuse, cette joie du Christ qui nous aime comme son Père l'a aimé ? Aurait-on peur qu'on pût avoir trop de confiance et trop de joie dans le Christ ? »

Cette crainte ne fut certes pas celle de Jean Suignard... Joie de connaître. La Foi gardait pour lui, comme pour tout croyant, ses secrets et ses mystères. Mais Dieu lui prodigua une telle abondance de lumières surnaturelles sur le Christ et sa Mère, sur les splendeurs de son état de fils du Père qu'il pouvait parler « d'un éblouissement et d'une féerie » (16-11-41).

Joie d'espérer. « Nous ne sommes pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance » (1 Thes. 4, 13). Quand on ne se fie qu'aux orgueilleuses prétentions de la raison, on aboutit à la « philosophie du désespoir ». Mais quand on a rallié le Christ, on sait que l'on chemine à coup sûr vers le Ciel. On vogue joyeusement sous pavillon d'espérance. Et comment ne pas être rassurés quand « Dieu est notre Père, et le meilleur des pères ? » Les événements peuvent nous paraître contraires parce qu'ils s'opposent à la réalisation de nos propres desseins. Mais nous savons que « Dieu fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment (Rom. 8, 28). Spe gaudentes : Dans la joie de l'espérance » (Rom. 12, 12)...

Joie d'aimer. La religion, c'est la joie dans l'amour. « Etre avec Jésus, c'est un doux paradis « Rien de plus doux que l'amour et rien de plus fort. Rien de plus haut, de plus large, de plus délicieux, de plus plein ni de meilleur au ciel et sur terre. Celui qui aime court, vole, est en liesse. Ah ! mon Seigneur bien aimé, chanter le cantique d'amour,

vous suivre en haut, défaillir en vous louant dans la jubilation de ma tendresse. Vous aimer plus que moi, ne m'aimer qu'en vous ». (Imitation)... Mais à quoi bon tenter de renfermer dans de pauvres mots humains des réalités qui les dépassent ? C'est le lieu de rappeler les paroles de l'hymne du Saint Nom de Jésus (« Jesu dulcis memoria »).

Nec lingua valet dicere
Nec littera exprimere
Expertus potest credere
Quid sit Jesum diligere.

Ni la langue ne saurait dire
Ni l'écriture exprimer
Seul celui qui l'a éprouvé peut croire
Ce que c'est qu'aimer Jésus.

Croyons-en l'expérience de Jean Suignard... Au terme de ces pages qui ont essayé de soulever le voile sur quelques aspects de son âme, recueillons comme dernier message cet aveu et cet appel à la divine Joie : « J'ai savouré l'expression « âme chantante ». Ah ! oui, c'est cela le christianisme. C'est cela le doux Saint François de Sales et le terrible Saint Jean de la Croix : que nos âmes chantent au milieu de toutes nos tribulations avec le Christ » (28-7-43).

DANS LA JOIE DE L'ESPÉRANCE

Ce n'est qu'un au revoir mon frère,
Ce n'est qu'un au revoir...

O Jean, en ce dernier dimanche d'octobre, je me suis à nouveau agenouillé sur ta tombe...

Humble tombe de granit qui paraît se presser et s'abriter contre l'église de ton baptême et de ta première messe.

J'ai relu sur la plaque de marbre blanc l'inscription gravée au-dessous d'un calice et rappelant ce que furent ta vie, ta mort et ton âme, alliant aux tristesses de la terre les glorieuses perspectives de l'éternité.

Et me voici revenu de mon pèlerinage...

On en revient toujours avec une certaine tristesse. En ces lieux qu'autrefois nous avons ensemble parcourus et aimés, il manquera toujours quelqu'un et quelque chose... Nous n'avons pas à nous défendre ni à nous excuser de notre peine et de nos larmes. « Le Christ a bien pleuré sur le tombeau de son ami Lazare. Et lacrymatus est Christus (Jean 11, 35)...

On en revient aussi avec une radieuse espérance. Car en pensant à toi, on ne peut évoquer que l'Eglise triomphante. S'il est vrai, comme tu aimais à le dire, que la mort du prêtre est sa dernière messe, et que la plus grande prière du Christ fut sa Passion, qu'elle fut grande et belle ta sanglante oblation, qu'elle dut être sanctifiante ta dernière prière sacerdotale ! « Heureux les épis mûrs et les blés

moissonnés ». « Heureux dès à présent ceux qui s'endorment dans le Seigneur ». Tu as glorifié le Père en achevant l'œuvre qu'Il t'avait donnée à faire. Nous savons que tu as déjà reçu ta récompense. Nous savons que tu es déjà entré dans la béatitude...

Un jour — bientôt — car la vie est si brève — nous nous retrouverons dans la Maison du Père. Au ciel où il n'y aura plus ni mort ni deuil, ni douleur ni plaintes. A jamais réunis à tous ceux que nous avons connus et aimés. Comme il fait bon voguer sur un vaisseau battant pavillon d'Espérance !...

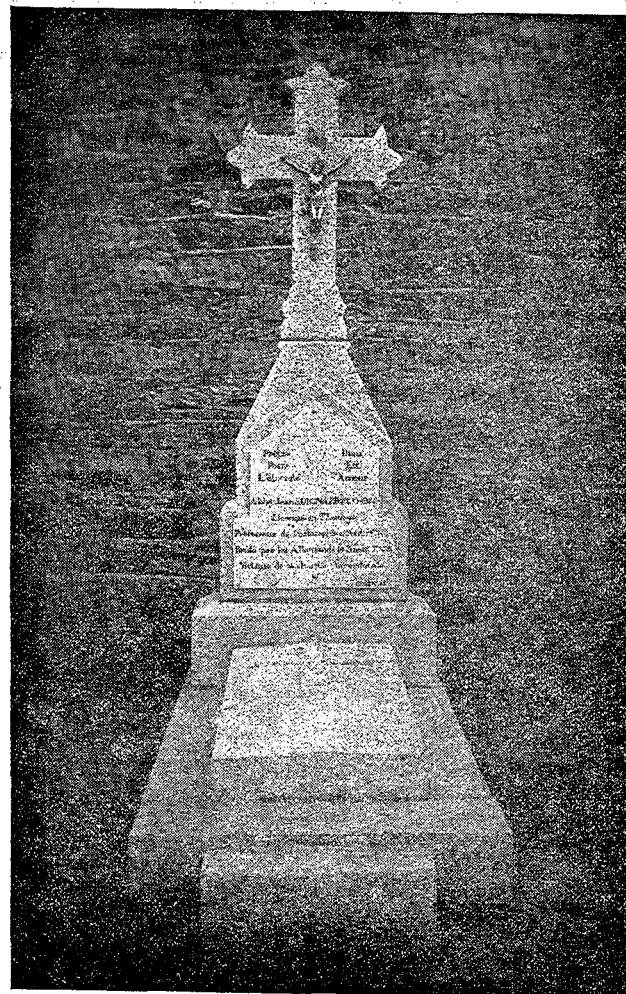
Mais nos regards, ô mon cher Jean, se portent beaucoup plus loin. Car Dieu a décidé le triomphe définitif de la vie sur la mort, « Le Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui dorment. Car après que par un homme est venue la mort, par un homme aussi viendra la résurrection des morts. Car il faut qu'Il règne. Et le dernier ennemi qui est réduit à rien, c'est la mort » (1 Cor. XV, 20, 25, 26).

Un jour aussi — nous l'attendons encore plus fermement que le guetteur de nuit n'attend le retour de l'aurore — ta tombe s'ouvrira sous le souffle de Dieu, comme une gousse d'ajonc mûr sous le soleil de juin. Car nous sommes assurés de la résurrection de la chair. Et tu te redresseras, tout palpitant de vie comme le Christ lui-même à l'aube du dimanche de Pâques.

Tressaillement de la chair que ton ami Péguy a traduit en un passage célèbre :

« Femme, vous m'entendez : quand les âmes des morts S'en reviendront chercher dans les vieilles paroisses Après tant de batailles et parmi tant d'angoisses Le peu qui restera de leurs malheureux corps... »

Resplendissement des corps ressuscités que ton ami Fra Angelico est parvenu à peindre sur un très humble panneau de San Marco de Florence.



La tombe de Jean Suignard, au cimetière de Landeleau

Béatitude sans fin — et pour les corps et pour les âmes,
— car nous croyons en la Vie Eternelle — que ton ami
St Augustin a exprimée au terme de son immortelle « Cité
de Dieu ». « Vacabimus et videbimus. Videbimus et ama-
bimus. Amabimus et laudabimus ».

O éternel jeudi ! O éternelles vacances !
O éternelle vision !
O éternelle symphonie de l'éternel Alleluia
Dans l'éternelle Patrie des éternelles amours !

MISERICORDIAS DOMINI IN AETERNUM CANTABO

Le 28 octobre 1945, en la fête du Christ-Roi.



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
AVANT-PROPOS	9
CHAPITRE PREMIER	
LES PREMIÈRES ANNÉES	12
L'ÉCOLE PRIMAIRE	16
LE PETIT SÉMINAIRE.....	18
CHAPITRE II	
LE SÉMINAIRE :	
I) Quimper	20
II) Angers	
1. <i>La théologie</i>	25
2. <i>La culture générale</i>	30
3. <i>L'ascension spirituelle</i>	34
4. <i>Les étapes du sacerdoce</i>	42
CHAPITRE III	
LE PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE.....	53
CHAPITRE IV	
LA MORT — OU LA DERNIÈRE MESSE.....	65
CHAPITRE V	
L'ÂME DE JEAN SUIGNARD :	
1. <i>Bases dogmatiques</i>	81
2. <i>Vertus maîtresses</i>	95
3. <i>Traits dominants</i>	104
EPILOGUE : DANS LA JOIE DE L'ESPÉRANCE.....	119